



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 f.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE, 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 f.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS, 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON; prix,	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Les Lucas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	28 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Diçt. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 c.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Diçt. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 c.
Spèctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 c.
Diçt. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 c.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in-12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Diçt. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°, broché	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°, br.	2 l. 10 c.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 c.
Hymne au Soleil, br.	1 l. 4 c.



MERCURE
DE FRANCE.

JUILLET, 1777.

PIÈCES FUGITIVES.

EN VERS ET EN PROSE.

LES PLAISIRS CHAMPÊTRES.

Idylle.

Vous que la sagesse éclaire,
Et qu'elle instruit de ses loix,
Sous ce berceau solitaire
Venez entendre sa voix.

A iij

MERCURE DE FRANCE.

De cet asyle champêtre,
 Où règne le vrai bonheur,
 Astrée a fait disparaître
 La richesse & la grandeur.

Les plaisirs brillans des villes
 N'ont que des charmes trompeurs,
 Au prix des plaisirs tranquilles
 Dont s'enivrent nos Pasteurs.
 Le crime vole à la suite
 D'un Courtisan fastueux :
 Chez nous le bonheur invite
 A devenir vertueux.

L'envie au souris perfide,
 Ne trouble point nos hameaux,
 Et la discorde homicide
 N'ose y porter ses flambeaux ;
 Les noms de fer, de couronne
 Ne m'inspirent nul effroi ;
 Je ne rampe sous personne,
 On ne rampe point sous moi.

Ennemis de l'imposture
 Et de ses dons séducteurs,
 Nous goûtons de la Nature
 Les plus charmantes faveurs :
 Cette Reine bienfaisante.

JUILLET, 1777.

7

Tient son sceptre en nos vergers,
Et, par des nœuds d'amarante,
Unit les cœurs des Bergers.

On admire un bassin vaste
Où l'art captive des eaux
Qu'un Triton lance avec faste,
Pour en former des berceaux.
Je vois avec complaisance
Un ruisseau sur mille fleurs,
Promener son inconstance
Et faire aimer ses erreurs.

Flore, Bacchus & Pomone
Nous prodiguent leurs présens :
Ici les fruits de l'automne
Sont joints aux fleurs du printems.
Ces bienfaits de la Nature,
Sous les toits des demi-Dieux,
Ne paroissent qu'en peinture :
On en jouit en ces lieux.

Ah! qu'ils sont dignes d'envie
Ces bosquets délicieux,
Où je goûte avec Sylvie
Un bonheur digne des Dieux!
Tout m'y plaît, tout m'intéresse;
Là je borne mes desirs.

A iv

MERCURE DE FRANCE.

Le vrai Dieu de la sagesse.

Est le Dieu de nos plaisirs.

Par M. de Livani, Libraire à
Châlons-sur-Saône.

ÉPITRE à Monsieur ***.

SINCÈRE Ami de la Patrie-
Et de l'auguste vérité,
Toi, dont le pénétrant génie,
Loin de la frivole manie
Dont notre siècle est entéré,
Rit de voir maint Docteur vanté
Dénigrer la philosophie,
Que tranquillement il confie
À l'œil de la postérité:
Dis par quelle fatalité,
Lorsque ta main active & sûre
Pénètre au sein de la Nature,
Et déchire le voile épais,
Dont au fond de la grotte obscure
Elle enveloppe ses attraits;
Quand, malgré d'éternelles ombres,
Tu vois les agens ignorés,
Qui, dans la nuit des antres sombres,
N'ont pu fuir tes yeux éclairés;

J U I L L E T . 1777.

9

Lorsqu'un travail profond te guide
Au sein de cet affreux volcan,
Où du favori de Trajan
On vit jadis l'Oncle intrépide
Braver les horreurs du trépas ;
Tandis que tu suis pas à pas ,
Dans le fond d'un crater perfide ,
Les élémens du feu rapide ,
Dont soudain les affreux éclats
Consternent le Monarque avide :
Et bouleversent les Etats :
Dis pourquoi , fuyant la lumière
Que tu présentes à leurs yeux ,
Tes Adversaires envieux
Aiment mieux baisser la paupière
Que d'embrasser la vérité ,
D'admirer la simplicité
De ta savante théorie .

Le monstre empesté de l'envie
Voit en frémissant tes progrès :
En butte à ses funestes traits ,
Par lui de tout tems poursuivie ,
La vérité de ses succès
A vu la course ralentie .
C'est sur ses infames travaux
Que se reposent l'ignorance :
Armé de sa vile balance ,

A. V.

L'intérêt causa moins de maux ,
 Lorsque des souffleurs ridicules
 Persuadoient aux Peuples crédules
 Qu'ils créaient l'or dans leurs fourneaux.

Mortels , si la sage Nature
 Vous a créés , c'est pour jouir ;
 C'est pour vous qu'elle fut ouvrir ,
 De tous côtés , la source pure
 De l'intarissable plaisir.
 Voyez ces fertiles prairies ,
 Voyez ces côteaux enchantés ,
 Voyez ces hameaux habités
 Par les tranquilles voluptés ,
 Qu'on ne trouve qu'aux bergeries :
 Au sein du luxe & des Cités ,
 D'autres voluptés vous appellent ;
 Sans cesse elles s'y renouvellent.
 Sans craindre les feux des étés ,
 Tempérés par de courts orages ,
 Au fond des plus riches bocages
 Elles charment vos sens flattés
 Comme dans le sein des villages.
 Lorsque les hivers redoutés
 Enchaînent la course de l'onde ,
 Leur source immortelle & féconde
 Reproduit ses flots enchantés.
 Au fond d'un cabinet sévère

Elles font aussi leur séjour ;
 Elles cherchent le sage austère
 Loin du tumulté & de la Cour.
 Sous une parure légère
 Elles accompagnent l'Amour
 Dans le boudoir de ma Glycère
 Elles sourioient à Newton ,
 Lorsqu'il calculoit ses orbites ;
 Elles récompensent Platon ,
 Lorsqu'il assignoit des limites
 Aux vœux égarés des mortels.
 Vous , dont j'encense les autels ,
 Héros de la double colline ,
 Chantres sacrés , peintres divins ,
 Voltaire , Corneille , Racine ,
 Lorsque vous charmez les humains ,
 De quelle riantes couronnes
 N'ont-elles pas payé les soins ,
 Consacrés par vos doctes mains
 A leur dresser de nouveaux trônes ?

Autour de nous , dans tous les lieux ,
 Le plaisir voltige sans cesse ;
 Par tout son zèle officieux
 Redouble avec notre foiblesse.
 Il paraît : nos aveugles yeux
 Redoutent sa douce lumière ;
 Nous cherchons la dent meurtrière

A vj

MERCURE DE FRANCE.

De mille monstres furieux,
 Dont le souffle contagieux.
 Empoisonne notre carrière.
 Sur des fondemens immortels
 Du bonheur s'appuyoit l'empire ;
 Nous nous plaçons à les détruire :
 Nous créons les Tyrans cruels
 Dont nous devenons les victimes ;
 Sans cesse , par de nouveaux crimes,
 Nous croyons trouver les plaisirs.
 Penchés sur le bord des abysses,
 Nous écoutons de vains desirs,
 Dont la secousse nous tourmente.
 Enfans , hélas ! si fortunés
 De la Nature bienfaisante ,
 Nous seuls nous sommes condamnés
 A d'inévitables misères ;
 Par nos passions entraînés
 Après de frivoles chimères ,
 Par des puissances étrangères
 Nous nous supposons destinés
 A des maux qui font notre ouvrage.

Aimable Maître, docte **.

Tu ne méconnois point la voix,

Et la doctrine simple & pure.

De la libérale Nature.

Tandis qu'en exposant ses loix.

JUILLET. 1777. 113

Tu charmes nos esprits avides,
Envain tes envieux-livides
Voudroient-ils, dans leurs fers transports,
Injurier ta théorie,
A ta voix, les différens corps
Vont chercher la classe établie,
Suivant leurs différens rapports :
Avec toi-je vois la Nature,
Agente simple & sans efforts,
Toujours constante, toujours sûre
Dans ses innombrables effets,
Pour toi, complaisante & docile,
Dévoiler sès plus hauts secrets.
Lorsque dans tes sublimes veilles
Tu fais la chaîne des merveilles
Qui charment nos regards surpris,
Les vérités que tu faisais,
Sont le seul bien qui t'encourage :
Pourroit-il être pour le sage
De plus inestimable prix.

Par M. Coquéau, de Dijon.



*Imitation du commencement du premier
livre de l'Enlèvement de Proserpine ,
poëme latin de Claudien.*

TÉMÉRAIRES coursiers d'un ravisseur oarotaire ,
Astres que *bozana*, la vapeur du Ténare ,
Char qui, favorisant un détestable amour ,
De l'horreur de l'Erèbe enveloppa le jour,
Pour la tendre Cérés trop fatale journée,
Pour son aimable fille odieux hymenée ;
De ma foible pensée ambitieux Tyrans ,
Je cède enfin ; prenez votre rang dans mes chants.
Profânes , loin d'ici ; je sens que , dans mon ame ,
L'homme a fait place au Dieu qui m'agite & m'en-
flamme.

Tout Phébus est en moi ; déjà je crois sentir
Du Temple sous mes pas le marbre ému s'enfuir.
De la voûte sacrée un feu divin s'élance,
Et du Dieu qui m'inspire atteste la présence.
Dans Athènes Pallas à ma voix a frémi ;
Une torche à la main Eleufis a mugit.
Les serpens de ton char à mes chants son sensibles,
Triptolême , j'entends leurs siffemens horribles,
Je les vois , attentifs à mes sombres accens,
Redresser à l'envi leurs fronts étincelans.

Voici la triple Hécate & sa pâle lumière.
 Iacchus s'offre à moi, son front est ceint de lierre,
 La dépouille d'un tigre est son seul vêtement,
 Et ses cheveux noués pendent négligemment;
 Ivre d'un doux breuvage, il chancelle, il vacille,
 Un Thyrsè raffermir sa démarche débile.

Terribles Déités de l'empire des morts,
 Vous que l'Averne affreux révère sur ses bords,
 Et qui, riches toujours des ruines du monde,
 L'abymez lentement dans votre nuit profonde
 Vous que du Styx livide environnent les eaux,
 Et qui du Phlégéthon voyez fumer les flots,
 Du malheur que je chante avouez le mystère;
 Ce n'est plus un secret que vous deviez me taire;
 Dites de quel flambeau l'Amour s'est-il servi,
 Pour enflammer un cœur de sa flamme ennemi:
 Sur quel char aux Enfers, Proserpine entraînée,
 Vit-elle en un moment changer sa destinée.
 D'une mère affligée apprenez-moi les pleurs;
 Que de lieux elle fit témoins, de ses malheurs;
 Et par quel art enfin, fécondant la Nature,
 De la terre aux humains elle apprit la culture.

Par M. le Métrayer.



E I S I C A S & C É C I L E .

Anecdote Pastorale.

DANS ces tems révérens de l'âge d'or, les mortels, unis par les liens de la nature, comme par ceux de la société, couloient paisiblement leurs jours dans le sein du bonheur. Simples dans leurs mœurs, vrais dans leurs discours, humains & bien-faisans dans leurs actions, ils n'étoient constamment dociles qu'à la voix de la nature. Leurs penchans toujours dirigés vers un but honnête, leurs inclinations toujours épurées, les portoient à la vertu. Le sentiment du juste n'étoit point effacé dans des cœurs que les passions n'avoient point corrompu. L'innocence distinguoit encore des ames que les vices n'avoient pas flétri ; il sembloit que les maux sortis de la boîte de Pandore, n'avoient point osé fixer leur séjour sur la terre trop pure, & s'étoient refugiés dans des asyles inconnus aux vertueux mortels qui l'habitoient.

Tems heureux, qui vous écoulâtes si

rapidement, vous serez toujours précieux à notre souvenir ! Les âges, qui se succèdent, ne serviront même qu'à vous faire encore plus regretter. Combien de fois ai-je désiré votre sort, ô sages & fortunés mortels, qui vécûtes dans ces siècles de justice & de paix ! Mes plaintes ne sont jamais plus vives, ni mes regrets plus amers, que lorsque je lis votre histoire, ô vertueux Lisias, & vous, chaste Cécile, qui rendrez à jamais célèbres ces tems ainsi que les lieux qui vous virent naître ! C'est de votre félicité que je vais tracer l'image. Puisse la foible peinture que j'en ferai, imprimer dans les cœurs de mes contemporains, mon admiration pour vos vertus, & les enflammer du désir de vous imiter !

Il y avoit déjà long-tems que Janus régnoit dans l'Italie, lorsque Lisias y prit naissance. Tous ses Sujets, dont il faisoit le bonheur, bénissoient l'instans qui l'avoit vu monter sur le Trône ; ils avoient même institué une fête particulière pour célébrer cet heureux jour. Ils la renouvelloient tous les ans, & demandoient sans cesse aux Dieux, dont ce bon Roi leur paroïssoit l'image, de l'y maintenir long-tems. Isménias, père

18 MERCURE DE FRANCE.

de Lificas , se distinguoit ces jours-là par une marque singulière de prédilection pour son Prince. Il habitoit le sommet d'une colline sur laquelle étoit un Temple consacré à Apollon. La veille de la fête, il choisissoit parmi ses brebis celle qui lui paroïssoit la plus digne d'être offerte en sacrifice. Il descendoit ensuite dans le vallon , qui étoit au bas de la colline ; il parcouroit les chaumières de ceux qui l'habitoient ; il invitoit tous les chefs de familles à venir célébrer la fête avec lui. Le lendemain, après avoir salué l'aurore , ils alloient ensemble au Temple : il y sacrifioit lui-même sa brebis , & faisoit cette courte prière au père de Janus. « Je te conjure, ô Apollon, par
 » Janus notre Prince & ton fils, d'exau-
 » cer ma prière ! Tu te rappelles sans
 » doute l'heureuse époque où , dans ce
 » Temple & sous tes auspices, je fus
 » uni , par les liens de l'hyménée , avec
 » la vertueuse Mirza. Depuis notre ma-
 » riage , nous avons coulé des jours aussi
 » serins , aussi tranquilles & aussi purs
 » que l'ont été jusques ici nos mœurs. Il
 » n'a manqué à notre entière satisfac-
 » tion , & pour la perfection de notre
 » bonheur , que de voir naître d'une si

» sainte union, un gage de notre ten-
 » dresse. Je te l'ai demandé, je te le
 » demande, & te le demanderai sans
 » cesse, ô divin Apollon! Ne le refuse
 » pas à mes desirs, & que ce jour à
 » jamais célèbre, le devienne encore
 » plus pour moi, par le souvenir d'un
 » tel bienfait ». Tous les Habitans du
 lieu, que la tendre amitié intéressoit au
 bonheur d'Isinénias, se réunissoient alors
 pour solliciter de ce Dieu la grace qu'il
 lui demandoit. Apollon, qui chérissoit
 cet heureux couple, ne fut point insen-
 sible à leur voix : il leur promit de les
 exaucer, & de resserrer encore plus les
 chaînes qui les unissoient. Ils ne tardè-
 rent pas à voir accomplir sa promesse : il
 leur naquit un fils, qu'ils surnommèrent
 Lisicas.

Je ne tenterai point d'exprimer la joie
 qu'ils en ressentirent, encore moins dé-
 crirai-je les fêtes & la manière dont ils
 célébrèrent sa naissance. L'allégresse fut
 générale dans tous les hameaux voisins;
 chacun fut les féliciter; leur vertu leur
 avoit gagné tous les cœurs : il n'y en
 eut aucun qui ne se réjoüit de les voir
 au comble de leurs vœux; Janus lui-
 même prit part à leur félicité : il leur

envoya témoigner sa satisfaction par un Député. « Dites à notre bon Roi, lui » répondit Isménias, que je n'ai désiré » & demandé aux Dieux un enfant, » qu'afin qu'il put jouir des douceurs de » son règne, & bénir avec moi le ciel » de l'avoir mis sur le Trône ». En effet, Lisicas eut-il à peine atteint l'âge de raison, qu'Isménias lui fit sacrifier une brebis à Apollon, pour remercier ce Dieu de l'avoir fait naître sous le règne de Janus. Ce jeune enfant étoit destiné à l'illustrer. On voyoit déjà briller en lui des étincelles de cette vertu qui devoit le faire admirer dans la suite. Sa physionomie douce & agréable, annonçoit le calme de son cœur. Isménias & Mirza ne cessoient de bénir Apollon, de leur avoir donné un tel fils.

Parvenu à cet âge, où les passions comencent à fermenter dans un jeune cœur, Lisicas sentit le sien agité de desirs naissans. Il y éprouvoit du vuide, sans être en état d'exprimer ce qui lui manquoit. Il fit part de ses inquiétudes au plus tendre des pères. « Mon fils, lui » dit Isménias, ces desirs qui t'agitent » sont communs à tous les hommes. La » Nature ne nous a pas destinés à vivre

» seuls. Il nous faut une compagne pour
 » partager nos peines & nos plaisirs.
 » Cette compagne doit être l'objet de
 » notre affection , & absorber , pour
 » ainsi dire , tous les sentimens de notre
 » cœur. Tu éprouves du vaide dans le tien,
 » c'est que cet objet ne le remplit pas
 » encore. Tu sens bien qu'il te manque,
 » & c'est vers lui que se portent tes de-
 » sirs sans le connoître. Mais , mon fils ,
 » donne-leur le temps de se développer.
 » Attends que l'âge ait mûri ta raison ,
 » afin de faire un digne choix : car il est
 » bon de te garantir contre ton inexpé-
 » rience. Tous les mortels ne se ressem-
 » blent point. Leurs caractères sont aussi
 » variés que leurs figures ; mais comme
 » il y a des physionomies qui se rappor-
 » tent pour les traits les uns des autres,
 » il y a aussi des caractères qui sympa-
 » tisent pour les qualités. Ton bonheur
 » dépend d'en trouver un qui s'allie avec
 » le tien , & ce n'est pas l'affaire d'un
 » moment. Le temps seul peut te le dé-
 » couvrir ».

Ce discours sensé d'Isménias rendit
 à Lisicas sa première tranquillité. Il con-
 tinua à s'occuper de la culture de son
 champ ; il se livra même avec plus d'ar-
 deur aux rudes travaux auxquels il ac-

22 MERCURE DE FRANCE.

coutumoit son corps. Son but étoit de le fortifier ; mais il ne s'occupoit pas tellement de ce soin , qu'il ne songeât encore à embellir son âme ; il cherchoit à l'assujétir aux seules loix de la sagesse. Il vouloit pouvoir commander à son cœur & régler ses passions. Il étoit né avec de si heureuses inclinations , qu'il y parvint sans peine. Il fut bien-tôt pour ainsi dire au-dessus de lui-même.

Son ame naturellement sensible & généreuse , lui faisoit sans cesse desirer des occasions d'exercer ses vertus. Un jour qu'il étoit occupé à poursuivre une bête féroce , qui ravageoit son champ & ceux de ses voisins , il découvrit du haut de la colline une épaisse fumée qui couvroit toute la surface du vallon , & présageoit l'incendie des cabanes de quelques-uns de ceux qui l'habitoient. Il cessa alors la poursuite de l'animal , & dirigea toute son activité vers l'endroit où le danger lui parut le plus imminent. Descendu dans le vallon , il s'aperçut que le mal n'étoit pas aussi grand qu'il le lui avoit paru ; mais il en vit assez , pour imaginer que cet accident feroit bien des malheureux. Son cœur fut d'abord ému de compassion. Il se reprocha de n'être pas arrivé à temps pour les secourir &

les préserver du ravage des flammes. S'étant ensuite approché de plus près, il distingua un pauvre vieillard courbé sous le poids des aus, qui transportoit avec peine ses outils aratoires. Une jeune fille le suivoit en pleurant. Leur agitation & le trouble répandus sur leurs visages, lui firent aisément présumer qu'ils étoient du nombre des incendiés. Il courut à eux, & s'adressant à ce malheureux vieillard : « Où allez-vous, mon père, » lui dit-il ? vous cherchez sans doute » quelque azile ? = Oui, les flammes » n'ont pas respecté le mien. = Venez, » mon père, venez dans notre habita- » tion, nous tâcherons de vous conso- » ler de ce petit désastre ; nous parta- » gerons avec vous ce que nous avons, » & notre cabane sera aussi la vôtre ; » mais commencez par vous décharger de » ce faix d'instrumens rustiques. Il n'est » pas de votre âge de porter des poids » aussi lourds ». Alors il le fit asseoir, & l'aida à se débarrasser. La jeune fille ne vouloit pas consentir à ce qu'il les portât lui-même ; mais Lisicas les eut bientôt mis sur ses épaules, & ils gravirent ensemble au sommet de la colline.

Parvenus à l'habitation d'Isménias,

24 MERCURE DE FRANCE.

Lisicas lui présenta le vieillard & sa fille :
» veuillez partager leur infortune , lui
» dit-il ; ce sont des malheureux dont
» les flammes ont consumé la cabane.
» Il ne leur reste , du peu de leurs com-
» modités domestiques , que quelques
» outils que je viens de joindre aux
» miens. O mon fils , lui répondit Is-
» ménias , combien cette généreuse
» pitié t'honore à mes yeux. L'humanité
» est la vertu qui embellit le plus l'hom-
» me. Celui dont le cœur n'est point
» attendri par les calamités de l'inno-
» cent , ne mérite pas qu'on s'attendrisse
» à son égard. Ton ame doit être bien
» flattée de cette action. Mais , Lisicas , ce
» n'est pas seulement un malheureux que
» ton cœur compatissant a secouru ,
» c'est un ami dans l'infortune , c'est le
» vertueux Amintas , le protecteur de
» ma jeunesse. Viens , cher Amintas , em-
» brasse-moi , & félicite-moi d'avoir un
» tel fils. = Tu dois être au comble de ta
» joie , vertueux Isménias. O ! que de
» pareils enfans réjouissent le cœur d'un
» père ! . . . O Cécile ! O ma fille ! puisse
» ton jeune cœur se mouler sur celui de
» Lisicas ».

Lisicas fut frappé du nom de Cécile.

II

Il se rappella qu'il avoit souvent entendu faire l'éloge d'une jeune Bergère de ce nom. L'ayant alors envisagée un peu plus fixement qu'il n'avoit fait encore, il fut surpris de voir qu'elle réunissoit toutes les grâces, tous les traits de la beauté à la physionomie la plus touchante. La modestie ajoutoit un nouvel éclat au lys de son teint, & l'innocence de ses regards exprimoit celle de son ame. Il ressentit dans ce moment les effets de cette heureuse sympathie, qui décide de nos inclinations. « Qui, s'écria-t-il tout » transporté, c'est dans ses yeux que je » dois puiser l'amour. La pureté de ma » flamme annoblira mon cœur, & le remplira davantage des impressions de la » vertu ».

Cécile ressentoit de son côté des agitations secrètes, & éprouvoit des émotions flatteuses en faveur de Lisicas. Son cœur, semblable au calice de ces fleurs qui s'épanouissent aux premiers rayons du Soleil, se dilatoit par les tendres sentimens d'un amour naissant; ses yeux se portoient avec complaisance sur Lisicas. « Que je serois heureuse, disoit-elle, si la nature m'avoit destinée à être sa compagne, & que mes jours

26 MERCURE DE FRANCE.

» couleroit tranquillement , si mon
 » sort étoit uni au sien ! La douce vertu
 » resserreroit nos nœuds. Je me fais
 » peut être illusion ; mais il me semble
 » que je lis dans ses yeux les mêmes de-
 » sirs. Puissent-ils être exaucés ainsi que
 » les miens ».

C'est ainsi qu'elle s'entretenoit elle-
 même , lorsqu'elle fut interrompue par
 Lisias : « Vous soupirez , lui dit-il ,
 » belle Cécile ? Est-ce que vous regret-
 » tez encore votre chaumière ? =
 » Non , Lisias , je perdrais trop à être
 » séparée de vous. J'applaudis au destin
 » qui m'a mis à portée d'être témoin de
 » vos actions vertueuses. Tous les jours
 » j'en entendois parler au hameau. Les
 » jeunes Bergers se les racontent en
 » ramenant leurs troupeaux. Ils les ra-
 » contoient ensuite aux vieillards , qui
 » félicitoient Isménias & Mirza de vous
 » avoir donné la naissance. Alors , je
 » regrettois de ne pas habiter la colline ,
 » & je bénis maintenant l'heureux re-
 » vers qui nous y attire. = Et moi Cé-
 » cile , je le bémirai sans cesse. Oh ! com-
 » bien je me félicite d'être allé au-de-
 » vant de vous , & que mon cœur se
 » fait gré de vous avoir offert un asyle ;

» Non , jamais aucune action de ver-
 » tu n'a plus rendu à mon ame. Ah !
 » Cécile , que je serois agréablement
 » récompensé , si votre cœur , libre en-
 » core & sans inclination , daignoit ac-
 » cepter l'hommage du mien ; si vous
 » pouviez desirer de partager mon sort !
 » Vous paroissez émue , Cécile , & votre
 » cœur soupire secrettement... L'amour
 » l'auroit-il prévenu en faveur de quel-
 » qu'autre , & ne pourrois-je espérer
 » d'être heureux... = Je n'ai point en-
 » core disposé de mon cœur , & je n'en
 » disposerai jamais que du gré d'Amin-
 » tas. S'il consent à notre union , je suis
 » à vous. Allez , Lisicas , allez solliciter
 » son consentement & celui d'Isménias ,
 » & dites-leur que c'est notre bonheur
 » commun que vous sollicitez ..

/ Lisicas , au comble de ses vœux , vole
 vers Amintas ; il se jette à ses genoux.
 » Que veux-tu , mon fils , lui dit le bon
 » vieillard étonné de cet empressement.
 » Ah , mon père ! que vous consentiez
 » à mon bonheur & à celui de Cécile ;
 » résisteriez-vous à nos prières ? = Non ,
 » Lisicas ; j'ai tâché de contribuer jus-
 » ques ici , autant que je l'ai pu , au
 » bonheur de mes semblables. M'écarte-

23 MERCURE DE FRANCE.

« rois-je de cette règle dans l'instant où
« la nature me l'a prescrit avec le plus de
« force. Non , mon cher Lisicas , les
« passions n'ont point étouffé sa voix dans
« mon cœur. Je suis père. J'aime ma
« fille. Son bonheur dépend de votre
« union ; qu'elle soit heureuse : foyez
« heureux , mes enfans. Je vais prier
« Isménias & Mirza de joindre leur con-
« sentement au mien , & nous célèbre-
« rons ensuite votre hyménée.

Il s'avança alors vers la cabane. Isménias & Mirza s'y entretenoient de leur fils. « Oh ! s'il pouvoit aimer Cécile ,
« disoit Isménias ; il me semble que la
« nature les a faits l'un pour l'autre. Ils
« ont les mêmes goûts ; leurs caractères
« sympathisent. Tous deux sont vertueux.
« Cécile a l'ame sensible & généreuse
« comme Lisicas. La bienfaisance & l'hu-
« manité les distinguent également.
« L'ambition ne les tyrannifera jamais.
« Jamais ils ne connoîtront ses feux dé-
« vorans. S'ils desirerent que leurs champs
« s'accroissent , que leurs troupeaux se
« multiplient , ce ne sera que pour en
« faire part à leurs voisins malheureux.
« Ah ! Mirza , combien j'aurois de sa-
« tisfaction , si Lisicas vouloit partager

» le sort de Cécile ; & Cécile celui de
 » Lisicas ».

Isménias achevoit ces derniers mots ,
 lorsqu'il apperçut Amintas : « Qu'y
 » a-t-il , cher Amintas, lui dit-il ,
 » & qui est-ce qui te ramène si vite au-
 » près de nous ? = Je viens solliciter de
 » vous deux le bonheur de nos enfans.
 » Lisicas & Cécile desirerent de s'unir ; ils
 » n'attendent que votre consentement
 » pour joindre aux douces chaînes de
 » l'amour, les tendres liens de l'hymenée.
 » = Ah ! cher Amintas ; quelle joie tu
 » répands dans mon cœur ! Leurs vœux
 » sont d'accord avec les miens. Il n'y a
 » qu'un instant que je m'entretenois
 » d'eux avec Mirza. Je lui rémoignoïs
 » combien j'aurois de satisfaction de
 » leur voir former ces desirs. Les Dieux
 » me regardent avec des yeux de com-
 » plaisance. Ils ne me laissent plus rien
 » à desirer. Allons , chère Mirza , allons
 » les unir ces chers enfans , allons hâter
 » leur bonheur & le nôtre :

Lisicas s'étoit déjà rendu auprès de
 Cécile ; il lui avoit fait part des dispo-
 sitions d'Amintas ; ils attendoient son
 retour avec impatience ; lorsqu'ils le
 virent sortir de la cabane avec Isménias

30 MERCURE DE FRANCE.

& Mirza ; la douce joie se peignoit dans les yeux de ces heureux vieillards. On voyoit sur leur front riant , l'empreinte de la gaieté. Lisicas & Cécile coururent embrasser leurs genoux : « Je ne saurois blâmer votre juste impatience , leur dit Isménias ; vous soupirez après le bonheur : nous ne saurions trop - tôt vous le procurer ; allez donc , mes enfans , dans le Temple d'Apollon : allez , sous les auspices de ce Dieu , vous unir par les liens de l'hyménée ». Lisicas s'y rendit avec Cécile & la vertueuse Mirza , tandis qu'Isménias & Amintas descendirent dans le vallon , inviter les jeunes Bergers & les jeunes Bergères à venir célébrer cet heureux hymen. Tous les Bergers y vinrent avec leurs musettes. Les jeunes Bergères se parèrent de guirlandes de fleurs. Les bois retentirent alors de leurs chants d'allégresse. Les uns dansoient autour de la cabane d'Isménias , tandis que les autres aidoient Lisicas & Cécile à construire la leur avec des rameaux verts. Quand elle fut une fois achevée, ils vinrent tous danser autour. Isménias & Mirza leur servirent ensuite un léger repas , apprêté de leurs mains. La table étoit parée de

J U I L L É T. 1777. 31

fleurs odorantes ; on y voyoit des fruits de toute espèce & en abondance. Le lait frais y couloit de toutes parts. L'aimable enjouement & l'innocente gaieté présidèrent au festin. Les Bergères s'interrompoient de temps en temps, & célébroient par des chants gracieux le bonheur des deux jeunes époux. Les rossignols & les autres habitans de l'air unissoient leurs voix & leurs ramages ; & les Bergers émus délicieusement par cet harmonieux concert, s'empressoient de tirer de tendres sons de leurs musettes. Après ce joyeux repas, Lucas, le plus jeune des Bergers, fut chercher une couronne de pampre verd, & la posa sur la tête de Lisicas. Silvie, la plus jeune des Bergères, en fit autant à l'égard de Cécile. Ils dansèrent alors tous ensemble, & se retirèrent ensuite à la clarté paisible de la Lune, au son de leurs musettes.

Le lendemain, après avoir salué le lever de l'Aurore, Lisicas & Cécile descendirent dans le vallon, & visitèrent tous les habitans. Chacun s'empresça de leur donner des témoignages de son affection. Les Bergers leur portèrent des fruits, les Bergères des fleurs. Parmi

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

celles-ci , Cécile en a distingué une , qui n'avoit point assisté à la célébration de son hymen. Elle s'en plaint. Chloé (c'étoit le nom de la jeune Bergère ,) s'en excusa sur l'indispensable nécessité où elle étoit de travailler pour faire subsister sa mère , infirme & dans l'indigence. « Oh ! Chloé , » dit Cécile , vous ne serez plus réduite » à la triste nécessité de vous priver des » plaisirs les plus innocens. Venez , venez dans notre cabane , Lisicas & moi » partagerons avec vous notre troupeau. » Il n'est pas considérable , mais il nous » en restera encore assez ». Elle prit alors la main de la jeune Bergère , & elles gagnèrent ensemble le sommet de la colline.

Lisicas les avoit devancées , & étoit allé choisir la plus belle de ses génisses. Il y joignit deux de ses brebis , & les conduisit lui-même au bas de la colline ; alors il les remit à Chloé. Cette action généreuse se répandit bien-tôt dans le hameau. Elle vint aux oreilles d'Isménias ; cet heureux père ne put contenir sa joie. Il courut embrasser ses chers enfans. « Ah , Cécile ! ah , Lisicas ! leur » dit-il tout transporté, votre vertu vient » de briller dans tout son éclat. Votre

» pitié compatissante m'a rempli de la
 » plus douce joie. Ne cessez point d'hon-
 » norer ainsi l'humanité. Ajoutez, s'il est
 » possible au bonheur des heureux. Les
 » Dieux répandront leurs bénédictions
 » sur vous & sur vos champs ; vos trou-
 » peaux se multiplieront ; votre éloge
 » volera de bouche en bouche avec vo-
 » tre nom. Eh ! chers enfans, vous faites
 » les plaisirs de ma vie ; je coulerai dé-
 » formais le reste de mes jours dans le
 » sein du bonheur ; & lorsque la mort
 » viendra les terminer, ma tête blanche
 » descendra en paix dans le tombeau ;
 » j'aurai la consolation de laisser après
 » moi des enfans vertueux ».

Lisicas & Cécile continuèrent à se dis-
 tinguer par des traits pareils. Leur cœur
 étoit une source féconde, où leurs sem-
 blables puisoient des bienfaits ; ils éten-
 doient sans cesse une main secourable
 sur les infortunés gémissans. Leur huma-
 nité leur faisoit desirer le bien des hom-
 mes. Leur générosité s'efforçoit de le leur
 procurer. Tous leurs jours furent marqués
 au sceau de quelque action de vertu. Leur
 hameau fut bien-tôt célèbre. On les sur-
 nomma les amis de l'humanité. Enfans
 reconnoissans & respectueux, tendres

34 **MERCURE DE FRANCE.**
Époux, amis constans, mortels laborieux
& bienfaisans; ils se crurent aussi heureux
que peut le comporter la condition hu-
maine.

Par M. de Sere, fils.

PHILÉMON ou L'AMBITIEUX PUNÉ.

Sous un ciel serein & tranquille,
Loin du commerce de la ville,
Loin du commerce des humains,
Philémon vivoit sans chagrins.
Un toit rustique, mais commode,
Composoit tout son logement;
La Nature, toujours de mode,
Avoit fourni l'ameublement,
Et paroit ce lieu solitaire;
Quelques légers arpens de terre,
Auxquels il prodiguoit ses soins,
Fournissoient à tous ses besoins;
Et, dans sa course vagabonde,
Sans cesse un limpide ruisseau,
A ce Philosophe nouveau
Offroit le tribut de son onde.
Satisfait de peu, Philémon,
Sans Maîtresse, sans Ami traître,

Dans ce petit réduit champêtre
 Vivoit heureux... L'ambition,
 A l'humeur jalouse, inquiète,
 Traînant sur ses pas les desirs,
 Sut découvrir cette retraite,
 Et, plus prompte que les zéphirs,
 Elle y vint fixer son empire :
 Philémon aussi-tôt soupire ;
 L'ennui le ronge ; un feu nouveau
 Dans toutes ses veines circule ;
 Tout lui déplaît dans son hameau ;
 La soif des richesses le brûle.
 Il a recours aux Immortels,
 Et, pour se les rendre propices,
 Par quantité de sacrifices
 Il ensanglante leurs autels :
 « Grands Dieux, dit-il, dans sa folie,
 » Vous seuls pouvez me rendre heureux ;
 » Qu'en un fleuve majestueux,
 » Par votre puissance infinie,
 » Ce foible ruisseau soit changé ;
 » Faites que ma barque légère
 » Devienne, en s'éloignant de terre,
 » Un vaisseau richement chargé »...
 Il dit ; & du haut des montagnes,
 Avec bruit, un affreux torrent
 Fond, roule, inonde les campagnes ;

B. vj

MERCURE DE FRANCE.

Tout n'est plus qu'un vaste Océan ,
Qu'il contemple d'un œil avide ;
Flottant sur la plaine liquide ,
Un navire s'offre à ses yeux :
Content, il rend grâces aux Dieux .
Bravant & les vents & l'orage ,
Soudain il quitte le rivage ;
Il part , & voit avec douleur
S'abattre & tomber en poussière
Les murs de son humble chaumière ,
Séjour de paix & de bonheur .
Au même instant le charme cesse
Accablé d'ennui , de tristesse ,
Il voudroit regagner le port :
« O vous , arbitres de mon sort ,
« Vous qui m'avez , dès mon aurore ,
« Accordé d'utiles secours ,
« Daignez me protéger encore !... »

A ces clameurs les Dieux sont sourds ;
Éclair brille , la foudre gronde ,
Le vent s'irrite ; le vaisseau
Flotte incertain au gré de l'onde ,
Et la mer devient son tombeau .
Privé de toute sa fortune ,
Phlémon , pour comble de maux ,
En vain lutte contre les flots ;
Il périt au sein de Neptune :

Victime du courroux des Dieux,
 Il meurt épuisé de fatigue,
 Regrettant que le ciel prodigue
 Eut daigné répondre à ses vœux

O vous qu'une folle espérance
 Livre à d'éternels repentirs ;
 Ambitieux, sur la prudence:
 Songez à régler vos desirs !

Par M. Houllier de Saint-Remy.

LA FEMME SAVANTE.

LA prude Eglé, savante fanatique,
 Se nourrissoit des bons Auteurs Anciens,
 Et de leurs mots farcissoit tous les siens ;
 Si qu'une nuit, rapporte la chronique,
 Elle éveilla son mari trop dormeur,
 En lui criant d'une voix héroïque :
 « Tu dors, Brutus, & Rome est sans vengeance ».

*Par M. P***.*



V E R S

*Chantés , lors du passage de MONSIEUR
à Saint-Papoul , sur l'air du dernier
chœur du Déserteur.*

C'EST Bourbon! ô douce ivresse!
Que ces momens nous sont chers!
De notre vive allegresse
Faisons retentir les airs.

Qu'on l'aime , qu'on le révère ;
Qu'on le célèbre en tous lieux.
Des François , Tuteur & Père ,
Qu'il daigne accepter nos vœux.
Ah ! le plus doux apanage
Des Héros , des demi-Dieux ,
N'est que dans le pur hommage
Des cœurs qu'ils rendent heureux.
C'est Bourbon , &c.

Avant ce jour qu'on envie ,
Tout manquoit à nos desirs ;
Nos âmes , en léthargie ,
Ne formoient que des soupirs.

Un coup-d'œil nous rend la vie,
Tous les biens, tous les plaisirs.

C'est Bourbon, &c.

L'Hymen, l'Amour l'ont fait naître,
Et l'ont couronné de fleurs.

Que du sort il soit le maître,
Comme il l'est de tous nos cœurs.

C'est Bourbon, &c.

Par M. Mailhol.

*Réponse aux Voulors de M. de ***.*

AU traître Amour je me fierois peut-être,
Si je trouvois à ma guise un Amant
Tendre & soumis, sans être languissant,
Qui, bien aimé, craignît de le paroître.

Je le voudrois d'une taille agréable,
L'air gai, l'œil vif, plein d'esprit & de feu,
Qui de l'amour ne se fit point un jeu,
Et de tromper n'eût point l'art détestable.

D'un important qu'il n'ait point le costume,
Qu'il soit sensé, mais non sur le retour.

40 MERCURE DE FRANCE.

Dans les beaux jours, le flambeau de l'amour,
Lorsqu'il s'éteint, d'un rien on le rallume.

Je le voudrois d'une franchise extrême,
Doux, réservé, sur-tout brave & savant:
Lorsque l'on peut rougir de son Amant,
On a deux fois à rougir de soi-même.

De la gaieté qu'il fasse sa déesse,
Des ris, des jeux, qu'il s'occupe toujours;
Le feu d'amour brille un instant du jour;
Mais la gaieté nous anime sans cesse.

Je veux le voir, même au sein de l'ivresse,
Me reprocher que j'ai trop combattu;
Et si, pour lui, je manque à la vertu,
Qu'il m'en console à force de tendresse.

*Par Madame ***.*

MORALITÉ POUR LES AMANS.

DEPUIS cet heureux jour, qu'à Cloris infidèle,
J'ai secoué le joug d'un amour méprisé,
La coquette à mes vœux semble être moins rebelle.
Ehignez l'indifférence & vous serez aimé.

Par M. P. D. E.

*Imitation de l'Epigramme de Martial ,
Difficilis ; &c.*

Vous êtes tour-à-tour incommode & facile ,
Fâcheux , aimable & complaisant ;
Sans vous , je ne suis pas tranquille ;
Avec vous je suis mécontent.

Par la même.

*ODE à Monseigneur l'Évêque de
Saint-Flour.*

O toi qui , par un choix infigne ,
De la mitre obtiens les honneurs :
Choix dont te rendront toujours digne ,
Ton nom , ton savoir & tes mœurs.
Déjà , dans les sacrés Lycées ,
Sont amoncelés les trophées
De ta vaste érudition ;
Et ta candeur , qui te proclame ,
Nous rend aujourd'hui la belle ame
Du célèbre & grand Fénelon.

42 **MERCURE DE FRANCE.**

De la Doctrine véritable ,
Tu joins les trésors précieux ,
A la noblesse respectable
Des Bouteville, tes Aïeux.
Il est conservé dans l'histoire ,
Ce jour si cher à la mémoire ;
Où, vengeurs des plus noirs forfaits,
Citoyens sages, intrépides,
On les vit, nouveaux Léonides,
Aux Thermopiles Ecoffais.

Ce même amour, ce même zèle ,
Qu'ils montrèrent pour leur pays ;
Ta grande ame les renouvelle ,
Par tes faits, & dans tes écrits.
En toi, quel frappant assemblage !
La société trouve un sage ;
L'Eglise, un nouveau défenseur ;
La Religion, son modèle ;
L'amitié, son portrait fidèle ;
L'humanité, son protecteur.

*Par M. Sardine, Imprimeur-Libraire,
à Saint-Flour.*



V E R S

A Madame la Princesse DE MONACO.

CHACQUE Divinité jadis eut son partage :
 Junon eut la grandeur, le rang, la majesté ;
 Minerve les talens ; & Vénus la beauté.
 A la Reine du ciel chacun rendit hommage ;
 Tout baissa devant elle un front respectueux.

Par mille dons rares & précieux,
 Minerve des esprits entraîna le suffrage ;
 Vénus, en souriant, emporta tous les cœurs ;
 Zéphir, pour elle, oublia Flore ;
 Mars oublia Bellone, Apollon les neuf Sœurs ;
 Et cette Déesse eut encore
 Plus d'Amans que d'Adorateurs.

Ainsi la Fable, en ses rians mensonges,
 Embellissoit la vérité :
 Mais pourtant la réalité
 L'emporte aujourd'hui sur les songes
 De la crédule antiquité.
 Aujourd'hui la beauté, les talens, la noblesse,
 Dans un même sujet réunis,
 Offrent à nos regards surpris,
 Vénus en habits de Princesse.

44 **MERCURE DE FRANCE.**

Pallas sous les traits de Cypris.
La grandeur & la bienfaisance
Annoncent toujours sa présence
Avec l'amour & le plaisir ;
Et toujours marchent sur ses traces.
La Raison à côté des Grâces ,
Et le respect près du desir.
Dans ce portrait , peu digne d'elle ,
Monaco ne verra que l'ombre de ses traits ;
C'est le sort de tous ses portraits
D'être au-dessous de leur modèle.

Par M. Dreux , âgé de 22 ans.

I M P R O M P T U

Sur GUSTAVE III, Roi de Suède.

L'ALEXANDRE du Nord , si fameux dans l'His-
toire ,

Aux vertus d'un Soldat borna toute sa gloire :
A la sienne Gustave attachant plus d'objets ,
A su , par ses vertus , rendre heureux ses Sujets.

*Par M. de Lanevère , ancien Mousquetaire
du Roi , à Dax.*

MADRIGAL

*A M. le Prince DE GHISTELLES,
Grand d'Espagne de la première Classe.*

A VOTRE aimable fils d'Hédigneul¹ elle-même,
Vent porter deux pigeons que je cède & que j'aime :
Qui les verra donner au jeune Richebour²,
Pensera que Vénus les remet à l'Amour.

Par M. le Comte de Couturelle.

*Épithalame à Madame DE LACOMBE,
Epouse du Lieutenant de Roi d'Arras.*

A VEC VOUS un Guerrier que la gloire environne,
Se plaît à partager les honneurs de son rang.
Tout couvert de lauriers teints de son propre sang,
Une Vénus encor de myrtes le couronne.

¹ La Marquise de Béthune-Hédigneul.

² Le Prince de Richebour.

46 MERCURE DE FRANCE.

Tous deux vous commandez dans cet heureux
séjour,

Lui pour le Roi, vous pour l'Amour.

Par le même.

*A M. DE CAILHAVA, sur sa Comédie
de l'Egoïsme.*

AVEC les armes du génie,
Lorsque ta Muse attaque un vice accredité,
L'Egoïsme, fléau de la société,
Elle se montre à ces jeux aguerrie,
Et fait goûter plus d'une vérité,
Jetant à pleines mains le sel de la saillie.
Ton ouvrage mérite un laurier immortel;
Ton siècle te le doit, & pour sa propre gloire,
Ou la postérité seroit fondée à croire
L'Egoïsme en ce siècle un vice universel.

Par M. Guérin de Frémicourt.



*Explication des Enigmes & Logogryphes
du premier volume de Juillet.*

LE mot de la première Énigme est *le Bas*; celui de la seconde est *Testament*; celui de la troisième est *la Gauffre*. Le mot du premier Logogryphe est *Jalousie*, où se trouvent *Louis, loi, joie, soie, aile, sale, Jule, voile, ile, Asie, Eu, Oïse, Josué, sol, la, si, Levi, viol, Livie, Julie, alofe, Saül, Ilus, Saul, Eloi, voie, oie, œil, ouie*; celui du second est *Chemin*, dans lequel se trouvent *Nice, miche, hé, mine, Chine, chien, niche*; celui du troisième est *Dame*, où se trouvent *âme, Dame (à jouer), Ma (Nymphé de Rhée), Adam*.

É N I G M E,

VIEILLE, avare, insensible, ingrare, si tu veur,
Du plus vain des mortels je fixerois les vœux.
Un fils sot & rebelle a causé ma misère;
Ce fils, je l'engendrai sans connoître son père.

Oh ! vous me trouverez , ou je veux être un sor ,
Car peut-être à présent je soutiens votre chaise.

*Par M. Bill*** à Florence.*

A U T R E.

Nous sommes , jeune Eglé , deux sœurs in-
séparables ,

Vil rebut des humains , au prinptems de leurs
jours ,

Nous les voyons pourtant enfin doux & traitables ;
Quand les maux ont près d'eux remplacé les
amours.

Alors , certes alors , devenant nécessaire ,
Notre mérite est rare ; & le vieillard , sans nous ,
Dit qu'il ne peut rien voir , rien juger , & rien
faire.

Vois comme les besoins font varier les goûts ;
Un jour , Eglé , viendra que tu feras de même.
A ta Cour aujourd'hui nous n'avons point d'em-
ploi.

Mais si le ciel t'accorde une vieilleffe extrême ,
Tu voudras bien alors nous voir auprès de toi.
Fort heureuse qu'encor , de sa main crimi-
nelle ,

II. Vol.

C.

Le tems , en ouvrageant le chef-d'œuvre des cieux ,
 Ne t'ait point enlevé ce qui te rend si belle ,
 Et sans quoi nous serions sans emploi toutes deux.

Par M. le Méteyer.

LOGOGRYPHE.

JE suis une maison rustique ,
 Ronde ou quarrée, il n'importe comment ;
 Mais bien toujours de forme symétrique.
 Nombre d'hôtes communément ,
 Quoique tous d'une espèce unique ,
 Y viennent prendre appartement.
 Une chambre y suffit au plus nombreux ménage :
 Chaque étage en contient beaucoup ,
 Et la maison comprend plus d'un étage ;
 Mais l'escalier fait face à tout.
 On y peut vivre sans rien faire :
 On est nourri comme on est hébergé ,
 Aux dépens du Propriétaire.
 Mais un tems vient qu'il est dédommagé ;
 Dire quand , & comment ; oh ! c'est une autre
 affaire ,
 Je sortirois du but que je me suis prescrit ,
 Et pour un premier point j'en ai déjà trop dit.

Que le Lecteur donc éternue,
Se mouche, & crache, & puis je continue.

Si, revenant l'ordre de mes neuf pieds,
Vous en formez différens assemblages,
Vous pourrez, sans être forcés,
Trouver un Saint-mitré digne de nos hommages,
Mais qu'à Paris Messieurs les Écoliers,
Gens paresseux, fêtent peu volontiers.
Puis ce Voyageur intrépide,
Qui parcourant le vaste sein des mers,
Le premier, par-delà les colonnes d'Alcide,
Alla chercher un nouvel Univers.
Une cité, jadis la maîtresse du monde;
Ce que trouve sans peine une verve féconde;
Une Ile d'Océan dans le pays d'Aunis;
Le respectable appui des arrêts de Thémis;
Un fleuve; un instrument; ce que le Commissaire
Prend pour en imposer au timide vulgaire;
Une ville en Auvergne; un métal tout puissant;
Un pays d'où l'on tire un fromage excellent;
Le nom des états d'Amphitrite;
Des Conquérens la Muse favorite;
Ce qui dans la cicogne est le plus apparent;
Ce que le peintre aux clairs avec adresse oppose;
Ce que de doux un insecte dépose
Dans la cellule qu'il construit;

52 MERCURE DE FRANCE.

Ce qu'au théâtre un spectateur instruit,
Trop souvent applaudit plus que l'Acteur lui
même ;

Un Mortel dont le front porte le diadème ;
Deux notes de musique ; un ornement des yeux ;
Enfin, chez les Anciens, favoris de la gloire ,

Lorsque deux rivaux courageux
Vouloient se disputer l'honneur d'une victoire ,
J'offre le lieu destiné pour ces jeux ;

Et quand on a chez nous son honneur à défendre ,
Contre certains braves du tems ,

Un arbitre sous lequel on n'a qu'à les attendre ,
Et je suis caution qu'on attendra long-tems.

Par M. D. D. F.

A U T R E.

JE fut placé jadis au rang des Dieux ,

Maintenant je parcours les Cieux ,

En traversant un vuide imaginaire ,

Et l'on me tire de la terre.

Le nombre sept, ou bien sept pieds, Lecteur ,

Forment le mot qui désigne mon être.

Fais-en deux parts, si tu veux me connoître.

L'une t'indique un élément trompeur ,

Qui fait au plus hardi redouter sa fureur ;

L'autre est de loin le synonyme.
 Elle est encor l'objet des vœux
 D'un Vicaire & du malheureux
 Qu'accable la douleur dont il est la victime.

Par M. Vincent, C. de Q.

A U T R E.

U N E chenille me produit.
 Mon cher Lecteur, si mon chef est détruit,
 Je suis cet oiseau domestique
 Qui fut chez les Romains jadis si respecté.
 Si c'est ma queue, au même instant j'indique
 Un terme de propriété.
 Mais qu'on retranche queue & tête,
 Je suis alors une divinité,
 Qu'avant tout Jupiter avoit changée en bête.

Par le même.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'Odyssée d'Homère, traduite en vers, avec des remarques; suivie d'une dissertation sur les voyages d'Ulysse. Par M. de Rochefort, de l'Académie des Inscriptions & Bellès-Lettres. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Écrivains. 2 vol. in-8^o.

L'ENTREPRISE de traduire Homère, & de le traduire en vers François, tentée si souvent & si infructueusement dans le dernier siècle, paroïssoit abandonnée sans retour. Ceux qui auroient pu s'en occuper dans celui-ci, se ressouvenoient que Racine & Despréaux l'avoient tentée, & que, mécontents de leurs essais en les comparant avec l'original, ils avoient fini par les jeter au feu. Il falloit beaucoup de courage, & plus de hardiesse, peut-être, pour se livrer à un travail que deux hommes de cette force, & sur-tout Racine, avoient jugé au-dessus d'eux. L'admiration de M. de Rochefort pour le Prince des Poëtes, lui a donné ce courage, ses talens justifient sa confiance.

Il y a quelques années qu'il a publié la traduction de l'Iliade; il vient d'achever celle de l'Odyssée; & son travail sur ce Poëte favori, n'a diminué, ni son enthousiasme, ni sa vénération. On n'en doit point être étonné: on fait de quel œil les Traducteurs regardent ordinairement leurs originaux. Le Poëte Grec étoit plus fait qu'un autre, pour inspirer cette espèce de fanatisme, excusable sans doute, & qui étoit nécessaire pour le traduire. On pardonnera à M. de Rochefort, dans le point de vue où il se place, de ne rien voir d'égal à Homère; mais on ne sera peut-être pas de son avis, lorsqu'après avoir comparé Homère à lui-même, l'Iliade à l'Odyssée, & être convenu qu'à plusieurs égards, le premier Poëme est supérieur au second, il mettroit volontiers encore celui-ci au-dessus de tous les Poëmes connus. Il auroit dû se ressouvenir que le sixième Chant de l'Enéide, comme il l'a observé lui-même, laisse bien loin derrière lui le onzième de l'Odyssée, qui paroît en avoir donné l'idée. La vision d'Ulysse, l'évocation qu'il fait des Ombres, est bien au-dessous de la descente d'Énée aux Enfers. M. de Rochefort ne s'est fait cette objet-

56 MERCURE DE FRANCE.

tion que pour y répondre , & il le fait d'une manière au moins ingénieuse. « Les » Champs Élisées , tels que Virgile nous » les dépeint , n'existoient pas encore » dans la mythologie : ainsi cette admirable opposition que Virgile nous présente des lieux de tourmens & des lieux de délices , ne pouvoit pas être employée par Homère. Mais , que dirons-nous de la partie la plus intéressante & la plus admirable de cet épisode ; de celle où Anchise montre à son fils toutes les ames qui doivent un jour animer ses descendants ? Peut-être que si Virgile avoit vécu cinquante ans plutôt ; s'il n'avoit pas fallu flatter un maître ; si les Romains eussent été en tout Romains , peut-être , dis-je , n'aurions-nous pas eu ce chef-d'œuvre de Poësie & d'adulation. Quoi qu'il en soit , comme le siècle d'Auguste nous est plus présent que celui d'Homère , il faut avouer que la fiction de Virgile sera toujours plus piquante , plus noble , plus intéressante à nos yeux , que celle du Poëte Grec ».

» Il semble que ces aveux coûtent à M. de Rochefort ; c'est avec peine qu'il voit la supériorité de son Auteur s'évanouir quelquefois ; il n'a pu se dissimuler que

le quatrième Chant de l'Énéide offre encore un objet qui met Virgile au-dessus de toute comparaison. Le Poëte n'a trouvé que dans son cœur, dans la connoissance qu'il avoit des passions, le développement qu'il fait de la naissance, des progrès & des suites de celle de Didon.

» Les intrigues amoureuses de Calypso
 » & de Circé, ne sont que des aventures,
 » & n'ont presque rien de l'amour; Min-
 » clination réciproque d'Ulyffe & de
 » Pénélope, ne nous présente que les
 » traits graves & décens de l'amour con-
 » jugal, l'attachement le plus tendre,
 » mais sans transport & sans passion. Les
 » Grecs, sans doute alors, n'étoient point
 » encore parvenus, comme les Romains
 » sous Auguste, à ces temps de luxe, de
 » licence & de galanterie, où l'amour
 » devient l'occupation la plus importante
 » de la vie, où il entre dans tous les en-
 » tretiens, où il se mêle à toutes les af-
 » faires civiles & politiques; où tous
 » les Auteurs qui veulent réussir, cher-
 » chent à mettre en jeu cette passion, &
 » à intéresser en leur faveur, la vanité de
 » ce sexe aimable, par qui elle conserve
 » le plus d'empire ».

Nous ne nous arrêterons pas à exami-

C ▼

ner ces excuses. Il y a long-temps que le jugement du public est fixé au sujet des deux Poëtes & de leurs Ouvrages. Il est permis d'avoir des idées particulières. Il ne s'agit pas ici de les discuter ; il faut laisser ce soin aux Journalistes, qui ne rendent compte des opinions d'un Ecrivain, que pour lui opposer les leurs. Le Public voit dans ce que nous avons dit, ce que M. de Rochefort pense d'Homère ; il le verra d'une manière plus détaillée dans son Ouvrage ; il ne nous demande sans doute pas ce que nous en pensons nous-mêmes. Nous devons nous borner à lui rendre compte du travail de l'Auteur. En général, on trouvera de la douceur & de la pureté dans l'expression, souvent de l'énergie, & quelquefois des négligences. La marche générale des vers est un peu languissante. Il est souvent difficile à un Traducteur de la rendre vive & précise. On desireroit qu'il eût pu ne pas employer quelquefois beaucoup de vers pour en rendre un petit nombre. Cependant on les lit avec plaisir. Nous citerons l'endroit où Ulysse arrive à la porte de son Palais, inconnu de tout le monde ; & reconnu par son chien. « J'aime mieux ; » dit Pope, le Roi d'Ithaque pleurant » à la vue de son chien fidèle, que

» repoussant, l'épée à la main, une
 » armée entière d'ennemis acharnés sur
 » lui seul.

Tandis qu'il rappeloit ses tristes destinées,
 Il voit un chien chargé de misère & d'années.
 C'étoit son cher Argus, qu'il nourrit autrefois
 Pour déclarer la guerre aux habitans des bois.
 Il ne fit pas long-tems le plaisir de son Maître ;
 Sans peine cependant il fait le reconnaître ;
 Lanquissant, éperdu, privé de tous secours,
 Ce n'est plus cet Argus qu'on vit dans ses beaux
 jours,

Sur les pas des Chasseurs, plein d'ardeur &
 d'audace,

De la biche ou du daim fuivre aisément la trace.
 Dédaigné maintenant, triste objet de pitié,
 Couché près de la porte, il demeure oublié.
 Les ans, la maladie ont épuisé sa force.
 Mais à l'aspect d'Ulysse, il s'essaye, il s'efforce ;
 Il ne peut se lever, & son corps impuissant
 Donne au moins à son Maître un signe caressant.
 Ulysse l'apperçoit & détourne la vue ;
 Il cache la douleur dont son ame est émue ;
 Il essuie en secret ses yeux de pleurs trempés.
 De quel saisissement tous mes sens sont frappés !
 De ce chien, disoit-il, que je plains la vieillesse !
 Autant que sa beauté, son deskin m'intéresse.

60 MERCURE DE FRANCE.

Vécut-il pour la chasse , ou fut-il , loin des bois ,
Nourri dans ce palais pour le plaisir des Rois ?
Hélas ! répond Eumée , il fut cher à son Maître ;
Si dans ses premiers ans vous l'aviez pu connaître ,
Qu'il vous eût étonné ! combien dans les forêts
Il savoit éventer , chercher , suivre de près
Des plus fiers animaux les traces odorantes !
Languissant aujourd'hui , ses forces expirantes
Des Esclaves en vain attendent quelques soins.
Nul d'eux ne daigne plus pourvoir à ses besoins.
De ces hommes ainsi l'ingrate négligence ,
D'un Maître infortuné met à profit l'absence ;
Car l'opprobre des fers dont l'Esclave est lié ,
Soudain de sa vertu lui ravit la moitié.

M. de Rochefort , malgré la gêne de la versification , a fait une traduction exacte ; une partie précieuse de son travail , & dont sans doute on lui saura gré , ce sont ses notes. S'il y en a quelques-unes qui sont uniquement destinées à faire remarquer une tournure admirable d'Homère , une adresse de plan , que tout le monde sentiroit aussi bien que le Traducteur , il y en a qui ont un autre mérite , celles sur-tout qui annoncent un homme qui connoît parfaitement la langue d'Homère , & mieux qu'on ne la fait commu-

nément dans ce siècle, où l'on ne peut disconvenir qu'elle ne soit très-négligée. Fréquemment M. de Rochefort redresse les Traducteurs & les Commentateurs du Poëte; il corrige quelques méprises de Madame Dacier, & celles que Pope a faites d'après elle.

La Dissertation sur les voyages d'Ulysse, qui termine cette traduction, est remplie de recherches, & bien supérieure à toutes celles de ce genre. L'Auteur n'a rien laissé à désirer sur ce sujet; un autre, en rapportant tout ce qu'on a dit sur la route d'Ulysse, auroit fini par en donner une carte exacte & détaillée; M. de Rochefort fait voir qu'il n'y a rien de plus incertain. « S'il fut » jamais permis d'avoir quelques doutes » sur des matières historiques, c'est » sans contredit sur celle-ci, qui ayant » jadis partagé les Auteurs, semble en » quelque sorte nous défendre de juger » un procès qu'ils n'ont pu terminer » eux-mêmes ».

Dictionnaire historique, bibliographique portatif, contenant l'histoire des Patriarches, des Princes Hébreux, des Empereurs, des Rois & des grands

61 MERCURE DE FRANCE.

Capitaines ; des Dieux & des Héros de l'antiquité Payenne ; des Papes , des Saints Pères , des Evêques , des Cardinaux célèbres , des Historiens , Poètes , Orateurs , Théologiens , Jurisconsultes , Médecins , &c. , avec leurs principaux Ouvrages & leurs meilleures Éditions ; des femmes savantes , des Peintres , &c. , & généralement de toutes les personnes illustres ou fameuses de tous les siècles & de toutes les nations du monde , dans lequel on indique ce qu'il y a de plus curieux & de plus intéressant dans l'Histoire sacrée & profane , par M. l'Abbé l'Advocat, Docteur , Bibliothécaire & Professeur de la Chaire d'Orléans , en Sorbonne. Nouvelle Édition corrigée & augmentée. A Paris, chez Leclerc, Libraire, Quai des Augustins ; 3 vol. in-8°. Prix , 15 livres.

L'objet & l'utilité du Dictionnaire de M. l'Abbé Ladvocat , sont suffisamment connus : on en a vu une multitude d'autres , publiés à son imitation , & aucun ne l'a fait oublier. Tous sont tombés ; & le succès de celui-ci s'est soutenu constamment. Il n'y a pas d'autre réponse

J U I L L E T. 1777. 63

à faire aux critiques qui l'ont attaqué. Quelques négligences, quelques erreurs qui étoient inévitables dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, ne prouvent rien contre son mérite en général : ces défauts ont disparu, pour la plupart, dans la nouvelle Edition que nous annonçons. Les Editeurs qui se sont occupés du soin de vérifier le travail de M. l'Abbé Ladvocat, en ont trouvé peu, & ils ont reconnu qu'il étoit beaucoup plus exact qu'on ne le pense communément. Ils invitent les Lecteurs à leur faire connoître les fautes qui leur seront échappées. Ils se proposent d'en publier la correction dans les mois de Janvier 1778 & 1779, en y joignant les augmentations auxquelles le temps pourra donner lieu. Les Additions seront distribuées *gratis* à ceux qui auront acquis l'Ouvrage avant le terme fixé pour leur publication. Ce procédé est assurément très-honnête. Il assure à cette Edition des avantages que ne lui ôtera point une nouvelle, lorsqu'on l'entreprendra, & le Public peut acquiescer avec confiance. Les Additions qu'on y a faites ne seroient être plus nombreuses ni plus intéressantes; elles ne sont pas moins

64 MERCURE DE FRANCE.

de six cens pages d'impression ; c'est un volume tout entier. Outre les personnages célèbres , morts depuis l'an 1760 , on a augmenté l'Histoire politique de la suite chronologique des Souverains de chaque Pays. Parmi ces Souverains , il y en a plusieurs dont l'Histoire ne rappelle que les noms ; ils ne se trouvent pas en conséquence dans ce Dictionnaire à leurs articles , parce qu'ils ne peuvent en fournir un ; pour les distinguer de ceux dont il y est parlé , on a mis une astérique devant les derniers ; les mœurs du siècle , les changemens arrivés dans le Gouvernement , sous les règnes de différens Rois en France , ne sont point négligés aux articles qui les concernent , & ces détails servent à répandre plus d'intérêt dans les articles de plusieurs de ces Rois , qui sont aussi plus instructifs. Dans ceux-ci , il est question d'hommes constitués en dignité. On a mis l'origine de leur Famille , son extinction ou son existence actuelle. Pour trouver la plupart des Princes , il falloit les chercher dans la première Edition , à leurs noms de baptême , qu'il étoit très-permis d'ignorer. Le Lecteur avoit besoin de savoir que le Duc de Mayenne s'appe-

loit Charles ; le Grand Condé, Louis ; le Duc de Guise , François , &c : pour épargner l'embarras , on a fait une courte filiation de ces Princes , & inséré leur article à cette filiation , ou renvoyé à leurs noms de baptême.

La partie Littéraire n'offre pas des augmentations moins considérables. En faisant connoître les Auteurs , on indique aussi leurs Ouvrages , & sur-tout les meilleures Éditions. Ce Dictionnaire est terminé par le Catalogue général de tous les livres dont on y a parlé ; ce Catalogue étoit nécessaire pour y trouver des livres de la plus grande rareté , & dont les Auteurs sont absolument ignorés. Il ne servira pas moins pour les autres Ouvrages dont les Auteurs sont connus , & dont les noms s'oublent quelquefois. Les productions les plus rares & les plus curieuses qui aient paru depuis l'origine de l'Imprimerie , s'y trouvent désignées avec celles qui sont utiles. C'est un service rendu aux Bibliographes. Ce Catalogue contient plus de 15000 articles.

Les Editeurs invitent ceux qui auront découvert des fautes , & qui voudront bien indiquer des améliorations ou des

augmentations, de les adresser à M. le Clerc, Libraire, Quai des Augustins, qui les leur fera passer. Celles qui leur sont parvenues pendant l'impression, & qu'ils ont placées à la fin de chaque volume, feront connoître de quelle nature sont telles qu'ils demandent.

Mémoire qui a remporté le prix au Jugement de l'Académie de Dijon, le 18 Août 1776, sur la question exposée en ces termes : *Déterminer quelles sont les maladies dans lesquelles la Médecine agissante est préférable à l'expectante, & celle-ci à l'agissante ; & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ?* Par M. Voubonne, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier ; Aggrégé & premier Professeur dans la Faculté d'Avignon. A Avignon, chez Niel, Imprimeur-Libraire.

L'Objet de ce Mémoire est un des plus importants pour la perfection de la Médecine & pour la conservation de l'humanité, & doit piquer la curiosité

des Lecteurs. Le style avec lequel il est écrit, réunit tous les avantages propres au genre, la précision, la clarté, une élégance continue; il s'élève même quelquefois avec une sage hardiesse, & peint toujours avec beaucoup de mérite & d'énergie. L'Auteur, que son génie a mis fort au-dessus des préjugés, rejette toutes les théories, dédaigne l'esprit de système si contraire aux progrès de l'Art de guérir, & si funeste aux malades; présente la Médecine en grand, la débarrasse de toutes les épines du jargon de l'École, lui fait parler un langage simple & noble, intelligible à tous les hommes qui pensent. Nous n'entreprendrons point de faire une analyse suivie de ce Mémoire, si propre à exciter la curiosité, & à entraîner tous les Lecteurs. Nous nous bornerons à faire quelques observations que nous soumettrons à l'examen de l'Auteur couronné. Un coup-d'œil sur la partie Chirurgicale de la Médecine dans le remplacement des os, dans l'extraction des corps étrangers, &c. ne paroît pas pouvoir suffire à la preuve contre les détracteurs de l'Art de guérir, dont toutes les objections portent sur la cure des maladies internes :

c'est sous ce point de vue qu'ils osent regarder la Médecine comme un échafaudage d'ignorance & d'imposture. Nous osons dire que l'utilité incontestable de cet Art salutaire ne sera jamais révoquée en doute, que par des esprits superficiels, à qui un bon mot tient toujours lieu de raison, & qui ne seront peut-être jamais capables de connoître & d'apprécier le mérite des observations d'Hippocrate & de tous les Maîtres de l'art, répandus dans les diverses contrées du monde, & dans l'étendue des siècles.

L'Auteur ajoute qu'il est un grand nombre de maladies, comme les inflammations décidées, qui suivent une marche invariable, & que l'art qui entreprendroit de l'arrêter, deviendrait infailliblement ou inutile, s'il manquoit son but, ou funeste s'il avoit le malheur de l'atteindre. Il se hâte de conclure qu'en général il est démontré qu'il est des maladies où l'on peut & l'on doit tout attendre de l'application d'un secours étranger; & qu'il en est d'autres dont on ne sauroit approcher la main sans les aigrir. Il me semble que cette conséquence se réduit nécessairement à reconnoître pour objet naturel de l'acti-

vité de l'art, certains cas de maladies Chirurgicales, & à lui interdire toute espèce d'action dans toutes les maladies internes ou externes, dont la marche est invariable. L'Auteur ne veut sûrement pas donner au domaine de l'Art, des bornes si étroites. Son intention sur cet objet se manifeste dans la suite de sa dissertation.

S'il est vrai qu'on trouve par-tout des règles sages sur l'administration des remèdes, & le détail quelquefois minutieux des signes auxquels nous devons reconnoître les maladies, & les momens des maladies dans lesquels ces divers secours sont convenables ou déplacés, la question paroît décidée, & la Médecine agissante mérite la préférence dans toutes les circonstances où ces divers secours sont convenables, & doit rester dans l'inaction, dès qu'ils sont déplacés. La Médecine n'agit jamais que d'une manière particulière; c'est alors qu'elle a le rapport & l'influence la plus immédiate avec son objet. L'idée abstraite d'un secours indéterminé, n'est pas compatible avec une action véritable sur l'homme malade; & son utilité réelle, comme ses dangers, tiendront toujours à tel ou

tel moyen en particulier, par lesquels seuls, elle agit véritablement.

L'Auteur ne paroît pas lui-même avoir donné à cette image d'un combat entre la nature & le principe morbifique sous laquelle les Anciens aimoient à peindre la maladie, toute l'étendue dont sa justesse la rendoit susceptible. Il l'applique il est vrai, à tous les temps de la maladie; mais il pouvoit en faire l'application à tous les mouvemens de l'Art, qui, dans ce combat, doit toujours être du parti de la Nature, ne pas forcer l'ordre de ses mouvemens, à moins qu'ils ne soient visiblement des écarts, mais le faciliter seulement, en éloignant les obstacles qui s'opposoient à sa victoire; & quand il seroit vrai que l'Art ne doit jamais conduire la nature, il ne devoit pas être dès-lors regardé comme inutile & méprisable, puisqu'il auroit le mérite de la seconder dans un grand nombre de cas, en prêtant la main à ses triomphes; & comme l'Auteur le dit très-bien lui-même, (pag. 4, 7 & 18), la nature fût-elle suffisante pour dompter son ennemi sans le secours de l'Art, l'Art est autorisé à faire accepter à la nature un secours qui facilite l'ou-

vrage, abrège le temps, & épargne le travail. Cette belle Sentence d'Hippocrate, *natura morborum Medicatrices*, ne dégrade point la noblesse & l'utilité de l'Art. Il n'est guères moins glorieux de favoir étudier & suivre la nature dans sa marche, que de la conduire quand elle s'égaré. La pensée d'Hippocrate n'est pas moins vraie; lorsque l'Art agit sur le principe morbifique, on doit avouer que, dans ces cas, l'Art paroît avoir plus de part à la guérison; mais la cure ne s'opère jamais, sans que la nature mette la main à l'œuvre. L'extraction du calcul est l'ouvrage de l'Art. Le soin de la nature fera de calmer les irritations, & de refermer la plaie. Elle travaille d'une manière plus visible & plus glorieuse encore, dans la taille à deux temps. Elle expulse le calcul; l'Art n'a fait que lui ouvrir la voie, qu'enlever un obstacle insurmontable; s'il eût voulu aller plus loin, il ruoit le malade que la nature guérit en chassant son ennemi peu-à-peu & sans danger. Dans le remplacement des os, la nature calme les parties nerveuses & tendineuses, qui avoient souffert une violente irritation; l'Art ne fait que rapprocher les os fracturés; c'est la nature qui les soude.

72 MERCURE DE FRANCE.

L'intervalle qui sépare les paroxismes de l'épilepsie , n'est un état de santé que dans quelques sujets. Les causes occasionnelles que Vanswieten recommande d'attaquer , subsistent dans un très-grand nombre ; & ce qui borne les succès des Médecins, c'est qu'ils n'étudient pas assez les différentes causes capables d'occasionner cette affreuse maladie pour les combattre avec avantage dans le temps qui paroît être celui d'une parfaite santé. Combien les appétitifs , les vermifuges , les stomachiques , l'usage d'un régime sagement indiqué , ont-ils guéri d'épileptiques ? L'Auteur nous répondra qu'alors cette maladie rentre dans la classe de celles qui ont pour principe une cause occasionnelle subsistante , & qu'il faut la détruire. Nous avouerons avec l'illustre Vanswieten , que cette maladie a quelquefois des causes occasionnelles insurmontables ; mais on conviendra aussi qu'elle en a souvent de cachées , qu'on a été assez heureux de les rencontrer , en attaquant successivement plusieurs causes possibles. Ne pourrions-nous pas appliquer à l'épilepsie ce que notre Auteur dit de l'appoplexie : là où le danger de la part de la maladie est réel & extrême ,

me, l'Art ne doit point calculer trop scrupuleusement les inconvéniens douteux, de secours qui ont paru salutaires dans des cas semblables; cette considération paroîtra d'autant plus forte, que les inconvéniens, dans l'application des secours, sont ici bien moins redoutables que dans l'apoplexie; & qu'à l'envisager, soit en elle-même, soit dans ses suites, l'épilepsie est également dangereuse. L'Auteur regarde généralement les nausées, les vomissemens, &c. au commencement des fièvres aiguës, même putrides, comme des symptômes d'irritation que la saignée calme plus efficacement que les vomitifs, qu'il proscriit toujours au commencement des maladies aiguës. Il s'autorise de l'observation de M. de Haen, à laquelle il n'ignore sûrement pas qu'on pourroit opposer celle de bien des Médecins du premier ordre, & le célèbre M. Lieutaud en particulier.

Hypocrate reconnoît qu'il est au commencement des maladies, des cas où la nature surchargée, fait des efforts spontanés & salutaires, pour se débarrasser du fardeau qui l'opresse; si l'on ne l'aide dans cette circonstance, elle succombera

74 MERCURE DE FRANCE.

infailliblement dans le travail de la coc-tion. Ces cas sont rares , comme l'ob-serve Hippocrate ; mais , quoique rares , ce grand homme a senti qu'ils étoient réels , & n'a pas voulu qu'on les perdît de vue. Aussi , plusieurs habiles Méde-cins , dans les maladies où les signes de putridité étoient frappans , après avoir mis en usage les délayans pendant 24 heures , & la saignée , s'ils la jugeoient nécessaire , aidoient par un doux vomitif les efforts de la nature qui se fortifioit alors en se déchargeant d'un fardeau insupportable. La maladie se terminoit plus promptement , plus facilement , plus heureuse-ment. On a vu des Epidémies putridés enlever dans une fausse crise , presque tous les malades qui n'avoient pas vomé par le secours de l'Art , durant les premiers jours , tandis qu'un doux vomitif sauva la vie de presque tous ceux qui l'avoient pris dans les premiers temps de la maladie.

L'Auteur du Mémoire est entré dans presque tous les détails dont le sujet étoit susceptible , & n'a omis aucune des loix générales qui peuvent servir de guides dans les circonstances différentes. Entre la médecine agissante & la méde-

cine expectante , la saine raison ne se décide point pour une préférence exclusive , comme l'observe l'Auteur ; l'expectation ne seroit plus que stupidité ; l'activité ne seroit plus que turbulence ; elle leur assigne à chacune leur place & leurs momens ; mais elle veut qu'elles marchent toujours ensemble , prêtes à se secourir mutuellement , & qu'elles concourent à l'envi pour le salut du malade.

Lettres sur les Spectacles , avec une Histoire des Ouvrages pour & contre les Théâtres ; par M. Desprez de Boissy. Sixième édition , considérablement augmentée par l'Auteur ; 2 vol. in-12. Prix 6 liv. rel. A Paris , chez Boudet & Morin , rue Saint Jacques ; la veuve Defaint , rue du Foin ; Nyon l'aîné , rue St Jean-de-Beauvais ; & Froullé , Pont Notre-Dame.

Cet Ouvrage reçut , dès son origine , l'accueil le plus favorable ; on vit même des Gens de Lettres les plus intéressés à la cause des Théâtres , louer l'intention de l'Auteur & la manière dont il l'avoit remplie. Ils entrevirent qu'il attaquoit moins l'art dramatique , que les abus

Dij

qu'on faisoit de cet art, & qui leur paroissent en effet mériter les plus vives censures. Tel fut entre-autres le jugement qu'en porta un célèbre Poëte Dramatique, qui étant alors chargé du Mercure de France, annonça cette production dans le mois de Mars de l'année 1756. La notice qu'il en donna fut terminée par l'observation suivante : *Comme la différence des sentimens ne doit pas nous rendre injustes, nous ajouterons, à la louange de M. Desprez de Boissy, que son Ouvrage nous a paru très-bien écrit.* Un autre Journaliste observa : *Qu'il étoit honorable à la vérité & aux mœurs, qu'un pareil Ouvrage eut été réimprimé; & que, vu sa bonne tournure, il le seroit plus d'une fois.* Le voilà en effet parvenu à sa sixième édition. Chacune a eu ses accroissemens; mais cette dernière est augmentée de plus de cinq cents pages. Le premier volume contient deux Lettres, dont l'objet est de combattre le préjugé de ceux qui prétendent que notre Théâtre est l'école des mœurs & une espèce de censure publique. M. Desprez de Boissy attaque cette assertion de toutes ses forces; & comme dans une question de cette nature, l'expérience doit forti-

fier la théorie des principes, l'Auteur cite en preuves les autorités les plus persuasives. Les Défenseurs des Théâtres s'y trouvent combattus avec leurs propres armes, & par des témoignages tirés des écrits faits même en faveur des Spectacles. Cette nouvelle édition contient de plus, à la suite des deux Lettres, un choix judicieux de différentes Pièces, relatives à l'objet que l'Auteur s'est fait un devoir d'approfondir.

Le second volume renferme l'Histoire des Ouvrages pour & contre les Théâtres. Elle est précédée de notices préliminaires, beaucoup plus étendues que dans l'édition précédente. Elles offrent une histoire abrégée de l'art dramatique, depuis son origine jusqu'à notre tems; & il y est parlé incidemment des Romans, avec des réflexions sur ce genre de productions.

Cet Ouvrage est devenu, par les augmentations qu'on y a faites, un Livre intéressant pour la Littérature. Il est enrichi de plusieurs anecdotes curieuses, & de plusieurs observations qu'on lit avec plaisir, & qui forment une variété agréable. L'Université de Paris & les bons Instituteurs de la jeunesse, tant de

la Capitale que des Provinces , ont pensé que les lettres de M. D. de B. devoient être mises entre les mains des jeunes gens prêts à entrer dans le monde. En effet , l'Auteur ne cherche dans son Ouvrage qu'à rétablir la pureté des mœurs, le vrai fondement de la prospérité des Empires. Il ramène tout à cet objet important. On ne peut pas se dissimuler que l'amour effréné des Spectacles, ne fut une des principales causes de la perte de plusieurs florissantes Républiques de la Grèce , & que Rome ne resta vertueuse que tant qu'elle ne se livra pas à ce genre de plaisir , si propre à faire naître l'amour du merveilleux , & à dégoûter de la modeste simplicité , cette compagne inséparable des bonnes mœurs. Aussi Caton , le plus sage des Romains , crut devoir s'exposer fortement à l'établissement d'un Théâtre fixé , & prédire que ce seroit pour Rome une Carthage plus redoutable que celle que l'on venoit de détruire. Les événemens ne prouvèrent que trop combien cette prédiction étoit pleine de sagesse.

L'Auteur des Lettres , animé de ce même zèle , ne s'est pas borné à exposer les principes d'une saine morale ; mais il

cite encore, pour appuyer son opinion, plusieurs noms célèbres dont l'illustration est due autant à leurs vertus qu'aux talens éminens qui les ont distingués; & dans ce nombre on y distingue avec plaisir les Pontchartrain, les d'Aguesseau, les d'Ormesson, dont les noms sont si chers à la Nation.

La quantité de personnes & d'objets dont il est parlé dans cet Ouvrage, exigeoit encore plus dans cette nouvelle édition, une Table des matières; on l'a placée à la fin du second volume. Chaque Tome a de plus un Avertissement, qui contient des preuves de l'intérêt que des personnes distinguées ont pris au succès de cet Ouvrage, qui a été également bien accueilli dans les Pays étrangers, puisque les Lettres y ont été traduites en latin & en italien.

Pratique moderne de la Chirurgie, par M. Ravaton, Chirurgien-Major de l'Hôpital Militaire de Landau, Inspecteur des Hôpitaux de Bretagne, Chevalier de Saint-Roch, & Pensionnaire du Roi; publiée & augmentée par M. le Sue le jeune, ancien Prévôt du Collège de Chirurgie, &c. A Paris,

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins; 4 volumes in-12. Prix rel. 12 liv.

On voit paroître beaucoup de Traités sur les maladies chirurgicales, mais on en voit peu d'aussi utile que celui-ci; Il est composé d'après l'expérience de M. Ravaton, qui a travaillé pendant cinquante ans à mettre en pratique ce qu'il y prescrit; & il n'est pas moins théorique & méthodique par les soins que M. le Sue le jeune s'est donné pour le rédiger. Il renferme un traité des tumeurs, qui mène à la connoissance de presque toutes les maladies de cause interne; un traité des maladies des yeux, des oreilles, des dents, des maladies vénériennes; un précis sur les accouchemens, sur les maladies des os, les opérations de chirurgie; & la description de nombre d'instrumens & machines nouvelles, pour l'extirpation du polype du nez, pour la réduction de la mâchoire inférieure, & la réduction du bras & de la cuisse, à leur articulation supérieure; pour contenir la luxation du condyle inférieur du péroné, les luxations & les fractures de la clavicule, celles du bras, de la cuisse, de la rotule & de la

jambe ; pour rapprocher & contenir les bouts cassés du tendon d'Achille ; un lit avec sa bottine , pour les fractures des jambes qui sont accompagnées de plaies ; une autre bottine propre à faire marcher les blessés après l'amputation du pied près les malléoles. Un moyen assuré & souvent éprouvé pour la guérison des pertes involontaires d'urine ; un pessaire d'une nouvelle invention , pour empêcher la chute de la matrice ; un bandage pour contenir les hernies ; un instrument pour rompre dans l'estomach la chaîne du ver solitaire ; un autre pour tirer les gros graviers du canal de l'urèthre, & les corps étrangers des oreilles ; deux bandages pour comprimer les tumeurs anévrismales des artères sous-clavières, & du pli du coude ; un serre-ligature pour étrangler les tumeurs enkistées, qui, par leur volume, font craindre que l'extirpation ne soit accompagnée d'hémorrhagie dangereuse ; un tourniquet pour arrêter le cours du sang pendant l'amputation des extrémités : tous ces instrumens, toutes ces machines sont représentés dans l'Ouvrage par autant de planches, pour qu'on puisse les concevoir plus facilement.

De la composition des Paysages, ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'agréable à l'utile. Par R. L. Gérardin, Mestre-de-Camp de Dragons, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Vicomte d'Ermenonville. A Paris, chez Delaguette, Imp.-Lib. rue de la Vieille Draperie.

On ne peut pas toujours changer les situations; mais on doit au moins chercher à les embellir & tirer parti du terrain qu'on occupe, en faisant tous les efforts possibles pour y joindre l'utile & l'agréable. Rien ne s'oppose plus à cette union que cette régularité trop méthodique, qui ne laisse appercevoir que l'art & la violence qu'on a faite à la nature. Cette sorte d'harmonie que l'on exige, ne doit pas détruire cette négligence que la nature semble affecter dans ses productions; & l'art qui dirige la décoration des jardins, ne doit pas s'y trop montrer: aussi l'Auteur de la composition des paysages, pénétré de ces vérités, ne peut pas voir de bon œil que le fameux le Nôtre ait introduit cet art

destructeur de la nature, qui assujétit tout au compas de l'Architecte. Il se plaint que l'on a réduit tout l'esprit dans ce genre, à tirer des lignes & à étendre le long d'une règle, celles des croisées du bâtiment; aussi-tôt la plantation, dit-il, suivit le cordeau de la froide symétrie; le terrain fut applati à grands frais par le niveau de la monotone planimétrie; les arbres furent mutilés de toute manière, les eaux furent enfermées entre quatre murailles; la vue fut emprisonnée par de tristes massifs, & l'aspect de la maison fut circonscrit dans un plat parterre découpé comme un échiquier, où le bariolage de sable de toutes couleurs, ne faisoit qu'éblouir & fatiguer les yeux; aussi la porte la plus voisine, pour sortir de ce triste lieu, fut-elle bientôt le chemin le plus fréquenté.

On n'avoit point un parc pour s'y promener, & l'on s'entouroit à grands frais d'une enceinte d'ennui; on se séparoit, par un obstacle intermédiaire, de la campagne, tandis que, par un instinct secret, on s'empressoit d'aller la chercher, quelque brute qu'elle pût être, de préférence à toutes les allées

84 MERCURE DE FRANCE.

bien droites, bien ratissées & bien ennuyeuses.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, cherche à faire éviter tous ces défauts, & nous indique les moyens de développer, de conserver ou d'imiter la belle nature. C'est par cet art qu'on réalisera ces descriptions & ces tableaux enchanteurs, dont les Poètes de tous les âges & les Peintres de tous les siècles nous ont offert le modèle. Cet art, qui peut devenir un des plus intéressans, produira des ouvrages, dont l'effet sera de charmer l'œil, & de répandre la sérénité dans l'ame. C'est le moment de revenir, dans tous les arts, au vrai goût dont on s'écarte; & l'Auteur, par ses préceptes judicieux & par sa manière d'écrire qui plaît & intéresse, ne peut que contribuer à hâter cette heureuse révolution.

Histoire de Rhédy, Hermite du Mont Ararat, Conte Oriental, traduit de l'Anglois; 2 parties in-12. A Londres; & se trouve à Versailles, chez le Fèvre, Libr. rue Satory.

Amur - Assan-Kan, Gouverneur du

Ghylan, Province de Perse, homme juste & bienfaisant, est accusé auprès du Sophi par des ennemis envieux, que l'éclat de ses vertus lui a suscités. Obligé de fuir pour dérober sa tête au danger qui la menace, il se met en chemin avec sa femme, son fils encore enfant, un Ami qui l'accompagne, & deux Esclaves. Dans sa route, il voit encore augmenter ses malheurs par la perte de son fils, qu'une bête féroce dévore presque à ses yeux. Il arrive, accablé de douleur, chez un vieux Hermite retiré au pied du Mont Ararat. Cet Hermite est Rhédy, qui cherche à consoler Amur de ses infortunes, en lui faisant le récit de celles dont sa vie a été remplie.

Fils d'un des principaux Seigneurs de Perse, Rhédy, au sortir de l'enfance, étoit allé parcourir les Pays étrangers, sous la conduite d'un sage Gouverneur, qu'il perdit dans le cours de ses voyages. Il revient en Perse avec une jeune & belle Géorgienne, à laquelle il a donné sa foi, & trouve son père mort. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, il songe à épouser sa chère Sélima, lorsque Saï Mustapha, l'un des principaux Béglierebgs de la Province, fondé sur des pro-

positions antérieures de son père, lui offre sa fille en mariage; &, sur son refus, devient son plus mortel ennemi, & trame sa perte avec le Grand-Visir Aman Ola. Ce Ministre, homme injuste & cruel, commence par dépouiller Rhédy de ses biens. Le plus précieux de tous, sa chère Sélima, lui restoit encore; mais l'abominable Visir ne tarde pas à la lui enlever. En voulant faire résistance aux ravisseurs, cet Amant infortuné est pris lui-même & jeté dans un cachot, d'où il parvient heureusement à se sauver. Il se rend à Ispahan, s'y déguise en Marchand Mogol, pour n'être point reconnu, & loue une boutique. Quelques tems après il est reconnu par Obéid, Intendant des Eunuques du Harem du Sophi, ancien Esclave affranchi de son père, & qui est attaché au fils de son bienfaiteur par l'amitié & la reconnoissance. L'honnête Eunuque apprend à Rhédy que Sélima est dans le Harem, & que le Sophi, devenu amoureux d'elle, n'a encore fait que de vains efforts pour réduire sa constance. Il procure une entrevue aux deux Amans, & s'occupe des moyens de les faire évader. Degouté de sa place, il est résolu de se

sauver avec eux, & d'aller vivre dans sa retraite. Il exécutent tous trois leur projet; mais après bien des contre-tems, & à travers une foule de périls qui paroissent inévitables, ils se rendent au Mont Ararat, auprès d'un vénérable Hermite, ami d'Obéid, qui sert de père aux Amans & les unit. Rhédy vit heureux pendant quelques années, avec sa chère Sélima; son bonheur est encore augmenté par la naissance d'un fils & d'une fille. Mais le reste de sa vie n'est plus qu'un tissu d'infortunes. Il perd d'abord presque à la fois le vieux Hermite & son fidèle ami Obéid. Bientôt après, son Epouse périt misérablement par une chute, en tombant dans un ruisseau, & se brisant la tête contre le roc. Enfin une troupe de Brigands, passant dans les environs de sa retraite, enlève sa fille & massacre son fils. La piété à laquelle il se livre dans son hermitage, l'empêche seule de succomber à tant de malheurs. Une vision céleste achève de remettre le calme dans son ame. Enfin il éprouve encore un rayon de joie, en revoyant sa fille qui a été délivrée des mains des brigands, par un jeune Persan de distinction, qui est devenu amoureux d'elle.

89 MERCURE DE FRANCE.

& lui a inspiré les mêmes sentimens. Rhédy consent avec joie à leur union ; mais il refuse, malgré les instances de sa fille & de son gendre, de quitter sa solitude, & s'y enlevelit pour le reste de ses jours.

Il y a beaucoup d'intérêt dans ce Roman, où l'Auteur Anglois a très-bien suivi le costume oriental.

État de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie en Europe, & principalement en France, pour l'année 1777; par une Société de Médecins; volume in-12. A Paris, chez la Veuve Thiouft, Imprimeur, place Cambray; prix 3 liv. br.

Cet Ouvrage est divisé en plusieurs parties; les Auteurs ont d'abord fait précéder un essai sur la manière dont les Allemands pratiquent la médecine, relativement à leur climat, à leur nourriture, à leurs habitudes, & à leur constitution primitive & acquise, comparée à celle qui est en usage en France. Après cette dissertation préliminaire, ils commencent le catalogue des Méde-

cins, Chirugiens & Apothicaires du Royaume & des Pays étrangers. La première partie renferme la liste des Médecins de la Cour, des Chirugiens & des Apothicaires employés au service du Roi & de la Famille Royale; on y voit en tête une liste chronologique des premiers Médecins, depuis 1461. A l'article de chaque Médecin se trouve le catalogue des Ouvrages qu'il a faits. La seconde partie concerne la Faculté de Médecine de Paris, le Collège Royal de Chirurgie : on y trouve aussi une liste des Sage-Femmes & des Apothicaires, avec leur demeure; on a joint à cette partie tous les établissemens faits à Paris, qui ont rapport à l'art de guérir. La troisième partie regarde la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie dans les différentes Provinces du Royaume; on a divisé cette partie par l'ordre alphabétique des Provinces. La quatrième partie est destinée aux Hôpitaux Militaires de terre & des armées; & la cinquième enfin traite de l'état de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie dans les différens Royaumes de l'Europe. On finit enfin ce recueil par une notice des Ouvrages qui ont paru en 1776, touchant les objets dont il

s'agit dans cet état. Il auroit été à souhaiter que les Auteurs eussent donné une table raisonnée du contenu de ce catalogue, pour le rendre plus facile à parcourir & en faciliter l'usage, & qu'ils eussent mis un peu moins de partialité dans certains détails, & un peu plus d'exactitude; mais il n'est pas douteux qu'ils le perfectionneront de plus en plus toutes les années cet Ouvrage; il en est d'autant plus susceptible, que, dans le cours d'une année, il arrive beaucoup de changemens; au surplus, il est déjà infiniment supérieur à celui de 1776.

Le Congrès de Cythère, du Comte Algarotti, traduit en françois, sur la septième & dernière édition. A Florence; & se trouve à Paris, chez Dorez, Libr. rue St Jacques, près St Yves, 1777. Prix 1 liv. 4 s. br.

Le dix-huitième siècle venoit d'éclorre, lorsque les plus belles contrées de l'Europe furent privées pendant quelque tems, de la présence de l'Amour; les Poëtes ne les voyoient plus se nicher entre deux beaux yeux, & vuides en tous lieux son carquois: les Amans sou-

piroient seulement par habitude, ou par réminiscence de leurs anciennes blessures. On portoit divers jugemens sur la cause d'une nouveauté aussi étrange. Les uns imaginoient que le fils de Vénus se tenoit caché, sans pouvoir deviner en quel lieu, attendant peut-être l'occasion de se venger d'une Belle, insensible à ses traits; d'autres, qu'il s'étoit endormi à la représentation d'un Drame, où à une assemblée d'Académie, & que le sommeil l'y retenoit encore. Ailleurs, on le croyoit occupé à troubler le Conseil des Rois, ou bien, inspirant à quelques Poëtes le sujet d'une églogue ou d'un madrigal. Enfin, des esprits plus profonds prétendoient qu'il s'étoit retiré du monde avec une nouvelle Psyché, & qu'il s'enivroit auprès d'elle de ce nectar, dont il réserve quelques gouttes aux mortels.

Mais rien de tout cela ne causoit l'absence de l'Amour; une affaire d'Etat occupoit fortement ce Dieu, & le retenoit dans l'Isle de Cythère. Il s'étoit élevé entre plusieurs Nations de l'Europe une grave contestation, susceptible de beaucoup de difficultés, & dont la décision appartenoit à l'Amour. Le Dieu,

92 MERCURE DE FRANCE.

irrésolu, prend le parti d'assembler son
Conseil. « Il appelle donc l'Espérance ,
» aimable Déesse, dont le regard toujours
» serein attache à la vie les plus mal-
» heureux, par la douceur de son in-
» fluence; un vase est dans ses mains,
» qui contient une nourriture propre à
» satisfaire tous les goûts, & un remède
» pour tous les maux. Il appelle la Té-
» mérité, à l'air vif & pétulant, qui
» plaît d'autant plus aux jolies femmes,
» qu'elle paroît les offenser davantage;
» qui ne perd jamais l'occasion de vue,
» & saisit la Fortune par les cheveux.
» La Jalousie, cette Divinité sombre,
» qui empoisonne tous les plaisirs, ne
» se nourrit que de soupçons, digne
» compagne de l'Envie, avec laquelle
» elle habite dans le fond du Tartare,
» n'osa point souiller, par sa présence,
» le séjour fortuné de l'Amour. Le Dieu,
» qui ne peut échapper à sa poursuite sur
» la terre, fait lui défendre l'entrée de
» son Isle. Mais il n'eut pas besoin de
» mander la Volupté, fidelle compagne
» de ses traces; ses lèvres sont vermeilles
» comme la rose, ses dents blanches
» comme l'ivoire; elle a le front petit,
» les yeux bruns; ses cheveux de même

» couleur , & légèrement parfumés ,
 » tomboient , d'un côté , sur l'épaule
 » gauche en boucles ondoyantes , & de
 » l'autre , étoient relevés par derrière en
 » forme de nœuds : sa robe légère , qui
 » laissoit entrevoir les charmes de sa
 » personne , étoit élégante sans être trop
 » parée , & sa ceinture étoit celle de
 » Vénus même. Tels furent les Con-
 » seillers de l'Amour : les Jeux & les
 » Plaisirs les accompagnèrent en qualité
 » de Ministres inférieurs ».

L'Amour se plaint à son Conseil des désordres arrivés dans l'Empire Amoureux ; il y a , dit-il , parmi les Nations , autant de sectes en amour , qu'il y a de manières de vivre & de formes de Gouvernement. Celle-ci fait des sentimens du cœur un objet purement intellectuel ; celle-là veut les assujétir aux caprices de la mode ; & cette autre affecte de confondre les appétits charnels avec les impulsions les plus délicates de la volupté. Cherchons donc les moyens de concilier les différens partis , & de prévenir de plus grands désordres.

Après différens débats , on résout , d'après l'avis de la Volupté , de convoquer un Congrès de diverses Nations à

Cythère, afin de connoître la source du mal; & que chaque Nation de l'Europe, intéressée dans la dispute, y enverroit une Ambassadrice. Les Jeux & les Plaisirs vont aussi-tôt annoncer la volonté de l'Amour aux mortels. L'Angleterre dispute Milady Graveli; Madame de Jasy est élue par la Nation Françoisse; & le choix de l'Italie tombe sur la Signora Béatrice. Les trois Dames abordent à Cythère.

« Milady Graveli avoit une robe de
 » moire blanche, parfaitement adaptée
 » à sa taille, avec des manches courtes
 » & larges, un tablier dont le tissu étoit
 » transparent, & une coëffure pyrami-
 » dale sur la tête; elle étoit accompagnée
 » d'un jeune frère qui, durant le voyage,
 » s'étoit toujours tenu à l'écart pour lire
 » le Tacite de Gordon, & le voyage en
 » Grèce, de Spon. Avant d'aborder à
 » Cythère, il avoit voulu, à quelque
 » prix que ce fût, visiter le Promon-
 » toire d'Actium, & les ruines de Nico-
 » polis.

« Madame de Jasy avoit tant de rouge
 » sur les joues, que les habitans de Cy-
 » thère se la montroient comme un objet
 » extraordinaire; elle étoit parfumée

» d'ambre & d'autres senteurs. Sa robe
 » de taffetas couleur de paille, brodée en
 » argent, & son court jupon, n'empê-
 » choient pas d'appercevoir une jambe
 » de la plus jolie forme qu'on ait vue
 » depuis la charmante Gabrielle. Elle
 » étoit environnée de trois ou quatre
 » Galans, posant la main sur le bras de
 » l'un, souriant à l'autre, & agaçant
 » celui-là; ils marchaient autour d'elle
 » en sautillant, & en entrelaçant leurs
 » pas, ils trouvoient, pendant la route,
 » que les habitans de Cythère étoient
 » étrangers à leur propre pays; & à
 » mesure que les délicieux bocages de
 » cette Isle s'offroient à leur vue, ils ne
 » manquoient pas de leur opposer les
 » Jardins de Sceaux & de Marly.

» Le Vertugadin de la Dame Béatrice
 » étoit d'une coudée plus ample que
 » celui de Madame de Jasy; sa coëf-
 » fure étoit ornée de rubans très-riches;
 » ses cheveux, artistement bouclés,
 » étoient couverts de pierreries. Néan-
 » moins elle étoit encore belle avec tant
 » d'ornemens. Une troupe nombreuse
 » de Sigisbés formoit son cortège; les
 » uns marchaient devant, les autres
 » derrière, & tous envioient le sort de

96 MERCURE DE FRANCE.

» celui qui étoient élevé à la dignité
» d'Ecuyer. On vdyoit marcher grave-
» ment parmi eux un septuagénaire par-
» fumé, tenant d'une main un léger
» roseau, & de l'autre, une paire de
» gants que la Dame lui avoit donnés à
» garder ».

Les trois Ambassadrices font chacune un discours conforme au caractère de leur Nation. Madame de Jasy fait l'apologie du culte qu'on rend en France à l'Amour, & demande qu'il soit adopté & suivi par toutes les Nations. Milady Graveli se plaint au contraire de la froideur & de l'indifférence des Anglois. La Dame Béatrice ne se plaint pas moins des désordres & des scandales de toute espèce, qui se font, dit-elle, introduits en Italie dans l'Empire Amoureux. Elle fait là-dessus une complainte assez longue, & ne manque pas d'y mêler fréquemment des passages de Pétrarque & autres Poëtes Italiens. La Volupté, chargée par l'Amour de remédier à tout, fait entrer dans le Temple les Chevaliers des trois Dames, qui n'avoient point assisté à la séance, & leur ordonne d'écouter les Loix que l'Amour veut qu'on observe dans son Empire. Ces Loix
font

sont des préceptes sur l'art d'aimer, renfermés dans un discours que la Volupté prononce. Au sortit du Temple, l'Amour fait préparer un festin des plus exquis aux trois Dames & à leur suite, dans lequel on sert aux François, du vin mêlé avec de l'eau de la Fontaine de Vaucluse; on y verse aux Italiens du vin de Champagne; & aux Anglois, du vin clair, avec quelques gouttes de nêpentès anti-politiques.

Cet ingénieux badinage est accompagné d'un *Jugement de l'Amour sur le Congrès de Cythère*. On y trouve trois Lettres des trois Ambassadrices à l'Historien du Congrès, où elles se plaignent qu'il a falsifié leurs discours. L'Amour ordonne en conséquence à l'Historien de leur en faire une humble réparation.

Essai sur les Machines Hydrauliques, contenant des recherches sur la manière de les calculer, & de perfectionner en général leur construction; une Méthode nouvelle pour construire les vaisseaux; la description de plusieurs machines nouvelles, propres à porter l'hydraulique à un haut point de perfection, & le détail d'un grand nom-
II. Vol. E

98 **MERCURE DE FRANCE.**

bre d'expériences très-intéressantes.
Dédié à S. A. S. Monseigneur le Duc
d'Orléans, Premier Prince du Sang.
Par M. le Marquis du Crest, Colonel
en second du Régiment d'Auvergne.
A Paris, chez Esprit, Libr. de S. A.
S. Monseigneur le Duc de Chartres,
au Palais Royal; in-8°.

Cet Ouvrage est plein de recherches
& de vues intéressantes, propres à per-
fectionner la partie de la mécanique
qui traite du mouvement des machines;
l'Auteur s'est borné aux machines hy-
drauliques; mais ses observations l'ont
conduit à des découvertes, & de pareil-
les observations, appliquées à d'autres
parties de la même science, peuvent les
mener aussi à un plus haut degré de per-
fection. L'expérience, appuyée sur de
bons principes, est le moyen que M. le
Marquis du Crest conseille, & qui lui
a paru très-négligé jusqu'ici: on y a
suppléé par des hypothèses; mais elles
n'ont fait que multiplier les erreurs.
Dans presque toutes les méthodes, on a
voulu résoudre les questions relatives au
mouvement des fluides, par les princi-
pes du mouvement des corps solides.

On a regardé en conséquence la résistance des premiers comme une percussion, tandis qu'elle n'est réellement qu'une pression. Toute percussion, dit M. du Crest, suppose une vitesse plus grande dans le corps choquant que dans le corps choqué ; & son effet ne se calcule que dans l'instant même du choc. La résistance des fluides n'offre rien de pareil. Dès qu'une fois le mouvement est arrivé à l'uniformité, les parties sont sans cesse contiguës les unes aux autres, & on ne peut plus supposer que le corps résistant soit continuellement atteint par le corps poussant. Après avoir établi la différence presque infinie entre la percussion & la pression, l'Auteur essaye de résoudre la question d'une manière nouvelle ; il avoue qu'il n'entreprend la solution que d'un seul cas ; mais c'est beaucoup, puisque sa méthode l'a conduit à prouver que dans tous les autres cas, la théorie ordinaire est la source d'une multitude d'erreurs. En combattant les Géomètres qui ont trouvé des résultats différens des siens, & même entièrement opposés, il le fait avec les égards dus à ses Maîtres. Un Ouvrage chargé de problèmes & de calculs, ac-

compagné de planches qu'il faut avoir sous les yeux en le lisant, n'est pas susceptible d'extrait ; nous nous contentons de l'annoncer, & d'en recommander la lecture.

De la Sensibilité, par rapport aux Drames, aux Romans & à l'Education ; par M. Mistelet. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Mérigot jeune, Lib. quai des Augustins, au coin de la rue Pavée ; in.8^o.

L'Auteur de cet Ouvrage paroît y avoir entrepris en général, la défense de tous les Ouvrages qui portent l'empreinte de la sensibilité ; mais il s'est attaché particulièrement à défendre les *Drames*, ou Comédies larmoyantes. Il commence par se plaindre du déchaînement général d'une partie des Gens de Lettres contre ce nouveau genre. « Le genre des Drames, dit-il, est en proie aujourd'hui à cette animosité, à cet acharnement, fruits ordinaires de l'envie, qui cherche à détruire ce qu'elle n'a pas créé. Auteurs Tragiques, Comiques, tout est contre lui ; tout se laisse entraîner au torrent de la satire...

» Pour moi qui , cédant bonnement aux
 » impressions que je reçois , sans cher-
 » cher à les détruire par des raisonne-
 » mens captieux , par des idées de mode ,
 » de caprice ; pour moi , dis-je , qui
 » adopte , sans balancer , un genre quel-
 » conque , dès qu'il me fait plaisir ,
 » j'avoue que j'aime beaucoup une bonne
 » Tragédie , une Comédie gaie & bien
 » faite , un Drame touchant & bien con-
 » duit ». En effet , tous les genres sont
 bons , pourvu qu'ils soient bien traités ;
 c'est l'opinion , connue depuis long-tems ,
 d'un très-célèbre Écrivain vivant , & M.
 Misteler auroit pu s'appuyer d'une auto-
 rité aussi respectable en littérature. Il
 fonde encore son plaidoyer en faveur
 des Drames sur un autre argument , qui
 n'est pas moins sans réplique , sur la
 différence des goûts. Un homme dont le
 cœur est froid , mais l'esprit vif & pétil-
 lant , s'attachera plutôt à un Ouvrage
 léger & frivole , ou dont le but moral
 ne porte que sur quelques légers ridicu-
 les , qu'à un Ouvrage de sentiment ;
 pendant que ce même Ouvrage agréable
 & superficiel ne fera que peu d'impres-
 sion sur l'homme dont le cœur sensible ,
 l'ame profonde & énergique , exigent

des peintures fortes & touchantes , propres à le remuer & à l'attendrir.

Suivant M. Mistelet , une ame sensible ne peut trouver , dans la Tragédie , l'aliment qui lui est propre ; il trouve que ce genre n'a pas un but moral déterminé , ce n'est , selon lui , qu'un tissu d'événemens romanesques , plus propres à nous amuser qu'à nous instruire , ou que la peinture de vertus féroces , qui ne sont point dans nos mœurs , & que la saine raison ne permettra jamais d'adopter. De quelle utilité peut être ,
 » ajoute-t-il dans une note , pour la plus
 » grande partie des hommes , tout l'hé-
 » roïsme répandu dans nos Tragédies ;
 » héroïsme souvent porté à l'excès , &
 » approchant plus de la férocité que de
 » la vertu ? Mais quel Particulier ne sera
 » pas touché du personnage de l'honnête
 » Notaire dans l'*Indigent* , Drame de M.
 » *Mercier*. Les vertus qu'il offre , les le-
 » çons qu'il donne , intéressent la société
 » entière ; ceci nous regarde , ceci est dans
 » nos mœurs. On ne sauroit trop mettre
 » sous nos yeux toute l'étendue des de-
 » voirs de notre état ».

Tout ce que M. Mistelet dit en fa-
 veur des Drames , il l'étend ensuite aux

Romans & aux autres Ouvrages de sentiment ; il insiste beaucoup, dans cette partie de sa Dissertation, sur l'utilité dont pourroit être, dans l'éducation, la lecture des bons Romans ; & sur les bons effets qu'une sensibilité bien dirigée fruit de cette lecture, pourroit produire dans le cœur des jeunes gens. « Les » pères & les mères, dit-il, ne sauroient » trop cultiver la sensibilité dans leurs » enfans des deux sexes, la leur inspirer » par la lecture des Ouvrages qui en » font une peinture intéressante, qui » nous enseignent les écarts où elle peut » nous jeter, quand elle est mal dirigée, » & qui nous préparent à la connoissance » du cœur humain, partie trop négligée » de l'éducation ».

La conclusion de l'Ouvrage de M. Mistelet, en est en quelque sorte le résumé. « J'ai voulu prouver, dit-il, aux » Détracteurs des Drames & des autres » Ouvrages de sentiment, qu'ils avoient » tort de proscrire un genre qui, en nous » offrant la peinture touchante de l'innocence malheureuse, le tableau effrayant du crime & des remords, pénètre, attendrit notre cœur, & nous » porte nécessairement à la vertu ; que

304 MERCURE DE FRANCE.

» c'est l'égoïsme qui engendre tous les
» maux dont la société est affligée ; qui
» nous rend durs, injustes, cruels, &
» que la sensibilité de l'ame en est le
» remède, lorsqu'elle est éclairée par la
» raison : que cette même raison, sans
» la sensibilité, est toujours imparfaite,
» puisqu'elle ne sent pas tous les rap-
» ports qui existent entre les hommes ;
» comme la sensibilité, sans la raison,
» peut être la source d'une infinité d'er-
» reurs, puisqu'elle n'a point de guide
» assuré pour se conduire ; mais que c'est
» de l'assemblage de la sensibilité & de
» la raison, c'est-à-dire, de l'énergie, du
» feu de l'une tempéré par la prudence,
» & l'esprit de discussion de l'autre,
» que naît la vraie vertu & le vrai
» génie ».

Flora Parisiensis, ou descriptions &
figures des plantes qui croissent aux
environs de Paris ; par M. Bulliard.
A Paris, chez Didot le jeune, Libr.
quai des Augustins. Tome II.

Le Cahier que nous annonçons ici, est
le premier du Tome II, & le cinquième
de la collection. L'Auteur & le Libraire

J U I L L E T. 1777. 105
ne négligent rien pour satisfaire le Public, tant par l'exactitude avec laquelle les Cahiers se succèdent les uns aux autres, que par la perfection qu'ils tâchent d'apporter à cet Ouvrage.

Journal des Causes célèbres de toutes les Cours Souveraines du Royaume, &c., pour lequel on souscrit chez M. Desessarts, Avocat, rue de Verneuil, la troisième porte - cochère avant la rue de Poitiers; & chez le sieur Lacombe, Lib., rue de Tournon, près le Luxembourg. 12 vol. in-12. par an. Prix de la souscription, 18 liv. pour Paris; & 24 liv. pour la Province. Franc de port.

Nous avons rendu compte des trois premiers volumes de ce Journal, qui ont paru en Janvier, Février & Mars de cette année. Depuis, il a paru quatre volumes, qu'on nous saura gré sans doute de faire connoître. Ils contiennent des causes très-piquantes, & qui ne peuvent qu'augmenter le succès de cet Ouvrage périodique.

Le Volume du mois d'Avril renferme deux causes très-intéressantes. La pre-

E v

mière est une question d'État ; & la seconde est le Procès du scélérat qui a été rompu depuis peu à Orléans , pour avoir fabriqué *une machine infernale* , & s'en être servi pour faire périr le mari d'une femme dont il étoit amoureux.

.. Pour donner une idée de l'intérêt de la première de ces causes , les Rédacteurs du Journal l'annoncent ainsi : « Cette » affaire (disent-ils) est une des plus » curieuses que nous ayons insérées dans » notre recueil. Les Orateurs auxquels » elle a donné lieu de faire briller leurs » talens , la présentoient eux - mêmes » comme digne d'occuper l'attention du » public , & capable d'exciter le plus » grand intérêt. Il est des événemens , » disoit le défenseur de l'enfant dont » l'état étoit compromis ; il est des évé- » nemens dont le tissu paroît si extraor- » dinaire , qu'ils ressemblent presque » à ces fictions ingénieuses , ouvrage » d'une imagination qui se plaît à s'éga- » rer. C'est ainsi qu'il caractérisoit l'his- » toire singulière qui avoit donné lieu à » cette contestation.

» Que d'intrigues il faudra dévoiler , » disoit son antagoniste ! Les grandes » passions paroîtront successivement sur » la scène. Nous découvrons , tour-à-

» tour, les fautes de l'ambition; celles de
 » la haine ; celles de l'amour ; celles aussi
 » de la cupidité. Ces tableaux tristes &
 » sombres seront par-tout éclairés par
 » quelques vertus. Du sein des torts &
 » des foiblesses, sortiront des traits éclatans
 » de courage , de bonne foi , de
 » grandeur d'ame & de constance ».

Le Volume du mois de Mai contient trois causes.

La première est un *rapt de séduction*. La seconde est l'affaire *de la Gourdan* ; & la troisième , est le *Procès qui a été fait récemment à des Usuriers*. La cause de rapt est on ne peut pas plus singulière ; elle présente un assemblage de circonstances plus bizarres les unes que les autres. On peut dire qu'elle réunit l'intérêt du Roman à celui de la vérité ; ainsi elle ne peut être lue qu'avec le plus grand intérêt.

Le nom *de la Gourdan* suffit pour faire naître la curiosité , & pour faire désirer de connoître les détails de la seconde cause. Cette femme étoit accusée de faire le commerce honteux de prostitution dans la Capitale. Les circonstances de cette affaire sont très-piquantes.

Le Volume du mois de Juin est composé de trois causes.

E v j

La première est celle d'un vieux Médecin, accusé d'avoir fait un enfant à une jeune Sage-femme. La seconde est une question d'Etat sur la légitimité d'enfants nés & baptisés pendant la durée d'une union criminelle, déguisée sous la forme respectable d'un mariage; & la troisième présente une question importante sur les effets de la mort civile. La condamnation par contumace, d'un Curé aux Galères à perpétuité, pour avoir séduit & enlevé une femme, a donné lieu à cette affaire.

Les Rédacteurs annoncent ainsi la cause du vieux Médecin.

» Si la cause, disent-ils, du vieillard
 » amoureux d'une jeune fille, que nous
 » avons insérée dans un de nos précédens
 » Volumes, est une preuve que l'amour
 » est de tout âge, la cause dont nous
 » allons rendre compte, offre un nou-
 » vel exemple de cette vérité.

» Elle présente un tableau également
 » curieux & bizarre. D'un côté, c'est une
 » jeune sage-femme qui accuse un Mé-
 » decin sexagénaire de l'avoir séduite,
 » en l'assurant qu'elle deviendrait un
 » jour son épouse, quoiqu'il fût marié,
 » & qu'il eût une femme & des enfans.
 » De l'autre, c'est un Médecin consul-

» tant du Roi , un Médecin des Ar-
 » mées , & un ancien Docteur de la
 » Faculté de Médecine de Paris , qui
 » avoue avoir eu une foiblesse pour une
 » jeune fille complaisante , & veut bien
 » se charger de la nourriture de l'enfant
 » né de son concubinage , mais qui refuse
 » de payer des dommages-intérêts à la
 » mère , sous prétexte que sa conduite
 » & ses mœurs sont bien éloignées d'être
 » pures.

» La nourriture de l'enfant est une
 » dette à laquelle je ne prétends point me
 » soustraire , (disoit le vieux Docteur ;)
 » mais la Justice ne doit point de récom-
 » pense au libertinage ; & ce seroit en
 » accorder une , que de donner des dom-
 » mages-intérêts à la fille avec laquelle
 » j'ai eu commerce.

La seconde cause est présentée sous
 un point de vue qui annonce son impor-
 tance , & le genre d'intérêt que la lec-
 ture doit exciter.

» De toutes les questions qui s'agitent
 » dans les tribunaux , les plus importan-
 » tes , sans doute , sont celles qui ten-
 » dent à compromettre l'état des hommes.
 » Depuis que nous sommes réunis en so-
 » ciété , notre existence civile est deve-
 » nue , en quelque sorte , aussi précieuse

» que notre existence naturelle. De-là
 » l'intérêt général qu'ont excité , dans
 » tous les temps , les réclamations d'état.
 » Il semble , lorsqu'une pareille question
 » s'élève , que chacun craigne pour soi ,
 » ou pour les siens , la même contesta-
 » tion. Chaque individu compare en se-
 » cret les preuves qu'il a lui-même de
 » l'état dont il jouit dans la société ,
 » avec celles qui sont administrées par le
 » réclamant ; & le jugement qui admet
 » celui-ci dans un famille , ou qui l'en
 » rejette , semble être un lien universel
 » qui resserre toutes les familles en rap-
 » prochant chaque membre du tronc où
 » il s'efforce de demeurer invinciblement
 » attaché.

» Plus ces questions sont importantes ,
 » plus les règles établies pour les décider
 » devraient être claires , lumineuses &
 » exemptes de toute équivoque ; mais ,
 » comme la malice humaine est plus in-
 » génieuse que la loi , il n'en est peut-
 » être pas où l'application des règles pré-
 » sente plus de difficultés.

Enfin , le Volume qui a paru le pre-
 mier de Juillet , contient trois causes.

La première est *une accusation de par-
 ricide* ; la seconde est *une demande en*

J U I L L E T. 1777. 111

nullité de mariage, formée par une danseuse de la Comédie Italienne; & la troisième, la radiation d'un Avocat du Bailliage, confirmée par un Arrêt récent du Parlement de Paris.

Voici de quelle manière le premier tableau de la première de ces causes est présenté.

» Un fils & sa femme ont été accusés
» de parricide. Un journalier, qui les
» accompagnoit, a été arrêté comme
» complice de ce crime. Les premiers
» Juges avoient condamné les accusés
» à la question ordinaire & extraordi-
» naire. Ceux-ci ont interjetté appel de
» cette Sentence au Parlement de Paris;
» leur défenseur présenteoit ainsi cette
» affaire également importante par son
» objet & par la bizarrerie des évé-
» mens qui ont traîné trois citoyens dans
» des cachots.

» Tandis, disoit-il, que, dans la ca-
» pitale, un monstre *, teint du sang
» de son père, expioit son crime en pu-
» blic, d'autres enfans, à Mont-Érison,

* Le nommé Chaber. L'histoire du procès & du supplice de ce scélérat, est insérée dans le volume publié au mois de janvier 1775.

112 MERCURE DE FRANCE.

» étoient poursuivis pour un attentat aussi
» horrible Si l'indignation publique eut
» besoin, pour être soulagée, de voir un
» monstre expirer dans les flammes, au-
» jourd'hui la pitié s'armera pour les
» malheureux enfans que nous allons
» défendre.

» Leur père est mort cependant, après
» avoir fui devant eux ; il est mort après
» avoir appelé à son secours. Disons plus :
» son fils infortuné, à qui les circonstan-
» ces faisoient une nécessité de suivre son
» père, avoit un bâton à la main ; sa
» jeune épouse se traînoit après lui. En-
» fin, un journalier, que ces malheu-
» reux époux occupoient dans leurs pos-
» sessions, les accompagnoit aussi : docile
» à la voix de ceux pour qui il travail-
» loit, il avoit volé à leur secours.... Le
» père s'arrête, chancelle, tombe.... On
» approche, il avoit rendu la vie.

» Quel affreux préjugé contre ses en-
» fans !.... Dangereux caprices du sort,
» jeux incompréhensibles du hasard,
» combien vous avez mis l'innocence en
» péril !

» Malheureux enfans, à quel sort
» étiez-vous donc réservés !.... Si le par-
» ricide est le plus exécrationnable de tous les

» forfaits , le plus grand des malheurs est
» d'en être accusé injustement ».

Les deux autres causes qui se trouvent dans ce volume , méritoient d'occuper une place dans la collection de toutes les affaires curieuses & intéressantes qui se jugent dans les différens Tribunaux du Royaume. Ce Recueil devient de jour en jour plus piquant. La variété qui y règne , & le choix des affaires dont il est composé , assument de plus en plus le succès de ce Journal , qui formera dans la suite une collection également précieuse , pour les personnes attachées au Barreau , & pour toutes sortes de Lecteurs. Les Volumes de cet Ouvrage périodique paroissent tous les premiers de chaque mois avec la régularité la plus scrupuleuse.

La souscription est ouverte en tous temps pour chaque année, qui commence au premier Janvier. On délivre tous les Volumes qui ont paru jusqu'ici au prix de la souscription ; mais on ne vend aucun Volume séparé.

Il paroîtra , dans le mois de Septembre prochain , une Table raisonnée des matières contenues dans les Volumes qui ont paru jusqu'au mois de Janvier

1777. Cette Table sera vendue séparément. Le prix de la souscription pour le Volume, est de 3 liv., & il parviendra, franc de port, aux Souscripteurs.

*Lettre de M. de Tresséol à M**. Directeur de l'Ecole Militaire, sur l'éducation Militaire. A Paris, chez Colas, Libraire, Place de Sorbonne.*

Le but de l'Auteur, dans cet Ouvrage, est de montrer ce qui concourt à la perfection d'une Ecole Militaire. Montaigne dit qu'il n'y a pas Maître, que deux fois au moins par jour, le besoin ne chatouille de faire un tour à l'École. M. de Tresséol commence par l'établissement d'une Bibliothèque où les Maîtres puissent aller chercher l'instruction. Il faut les mettre à portée de travailler pour l'œuvre, pour le Public & pour eux-mêmes; l'on devroit, dit-il, s'il est possible, les entourer de leur bonheur. Eh! le travail n'est-il pas un de nos grands besoins? C'est bien l'ami des hommes, c'est leur consolateur. L'Auteur voudroit que cette Bibliothèque fût à l'usage des Elèves, & que l'établissement s'en fit avec une sorte de solennité. Il faut qu'on

voie dans leur berceau les établissemens utiles croître & s'élever pour le bien de l'État.

L'Étude des Langues est indispensable à un Officier qui se trouve obligé de voyager & de vivre chez l'Étranger. M. de Tresséol est d'avis de ne les faire apprendre aux Élèves d'une École Militaire, que dans un Auteur utile à étudier en lui-même, dans des *Selecta* qui soient mis à leur portée, & relatifs à leur destination.

» Les mœurs militaires sont, par elles-
 » mêmes féroces, & il ne faut pas faire
 » des fanatiques, comme l'ancienne Che-
 » valerie, si utile à certains égards. On
 » doit tempérer l'apreté des armes ;
 » calmer le ferment de la bravoure par
 » des principes d'humanité, par la po-
 » litesse, les Lettres & les Arts. Lors-
 » qu'un célèbre Philosophe répète indé-
 » finiment à chaque page, que Lycurgue
 » avoit banni les Arts de sa République ;
 » lorsque ses adversaires le laissent en
 » possession d'une autorité qui peut servir
 » à l'écraser ; je me convaincs que les
 » gens à système voient par-tout ce
 » qu'ils ont intérêt à y voir, & que la
 » plupart des hommes n'ont pas la force

» de douter de ce qu'un ton affirmatif
 » leur atteste. Lycurgue n'avoit fermé les
 » portes de Lacédémone , qu'à des Arts
 » qui eussent été de pur luxe , si je
 » puis ainsi dire , dans son état , aux
 » Arts qu'il n'auroit pas pu animer
 » de l'esprit militaire , & qui n'euf-
 » sent fait que nuire dans un camp tel
 » que l'éroit Lacédémone. C'étoient des
 » étrangers qui ne devoient point com-
 » muniquer avec le Citoyen. Les Arts,
 » amis de l'Art militaire , ce grand Lé-
 » gislateur les reçut. La Poésie , la Mu-
 » sique, la Danse furent en honneur dans
 » sa République. La Philosophie (j'en ai
 » Platon pour garant) y étoit mieux culti-
 » vée qu'en aucun autre lieu du monde :
 » ces Arts & ces Sciences étoient subor-
 » donnés , & adaptés au Génie de l'Art
 » national.

M. de Tresséol prend de-là occasion
 de tracer plusieurs plans d'Ouvrages qui
 prouvent dans lui l'homme de goût , &
 font desirer qu'il les remplisse lui-même.
*Les élémens du droit de la nature & des
 gens*, sont absolument nécessaires. Il faut
 qu'un Militaire connoisse l'usage moral
 qu'il doit faire des armes. Il ne lui suffit
 pas de plonger son épée dans le sein de

son ennemi ; il faut encore qu'il en re-
 tire sa main pure. *Des élémens de Litté-
 rature , des élémens d' Histoire, tant géné-
 rale que particulière* , sont du nombre
 de ces Ouvrages. M. de Tresséol présente
 Lacédémone pour modèle d'École Mili-
 taire. Ce qu'il dit , est sage , bien pensé ,
 écrit avec force & noblesse. « L'unité
 » dans la variété , voilà le principe fon-
 » damental de la bonne éducation ,
 » comme la source du beau dans de cer-
 » tains Arts. Il ne faut pas présenter aux
 » enfans un seul & unique objet , mais
 » il faut que tous les objets que vous
 » leur présentez , tendent & entraînent
 » leur esprit vers un même but. L'édu-
 » cation ordinaire est fausse & nulle ,
 » parce que tous les moyens ne s'engrai-
 » nent pas les uns dans les autres , se
 » croisent , se combattent, se détruisent ,
 » ne se réfèrent point à la destination par-
 » ticulière des Élèves. Chaque profession
 » doit avoir son éducation propre ,
 » comme elle a son esprit & son objet
 » particuliers. Il y a sans doute des prin-
 » cipes communs dans la science de for-
 » mer les hommes dans tous les états ;
 » mais il ne faut pas , autant qu'il est
 » possible , séparer l'institution de

» l'homme de celle du citoyen , de
 » celle du sujet , de celle de l'homme
 » de telle profession ; il faut que l'É-
 » lève d'une École Militaire , inter-
 » rogé s'il est citoyen , réponde qu'il
 » est soldat. L'esprit d'Etat se prend
 » mieux dans une École commune. J'é-
 » leverai donc ensemble des militaires ,
 » comme à Sparte ; une partie de leur
 » éducation ne peut même être donnée
 » autrement.

» Il étoit impossible que Lycurgue ne
 » réussît point à former une république
 » guerrière ; il avoit , pour ainsi dire ,
 » incorporé l'esprit militaire dans toutes
 » les parties & physiques & morales de
 » l'Etat ; c'étoit l'ame universelle de La-
 » cédémone. Là , tous les Dieux étoient
 » armés ; les statues des Héros , glorieu-
 » sement élevées dans les lieux publics ,
 » exaltoient l'ame d'un citoyen ; la gloire
 » des armes retentissoit dans toutes les
 » bouches ; les Arts dispoisoient , ani-
 » moient aux combats ; les exercices , les
 » spectacles , les jeux ; les jeux , cette
 » partie de l'éducation , si utile dans les
 » mains d'un Philosophe , étoient le cri
 » l'essai , l'image de la guerre ; la ville
 » étoit un camp ; le citoyen devoit , pour

» ainsi dire , nôtre soldat ». L'ame des Elèves , en suivant ce modèle , prendra d'elle-même sa direction vers les armes. Dans une Ecole Militaire , tous les objets , tous les arts , tous les jeux , doivent respirer la guerre. Il faudroit que ces jeux fussent tous marqués de l'empreinte militaire ; qu'on imitât les Grecs , dont la Gymnastique peut beaucoup servir pour les exercices du corps. On néglige trop cette partie de l'éducation ; on ne fait pas attention que c'est bien souvent à la vigueur du corps qu'on doit de très-belles actions ; & voilà pourquoi Homère exalte tant le bras vigoureux de ses Héros.

M. de Tresséol parle ensuite des punitions qui doivent accompagner les fautes des Elèves. Le ressort de l'Etat militaire est l'honneur. Une Ecole militaire doit être celle de l'honneur. Les coups sont des punitions serviles , «^o qui avilissent » l'ame , lors même qu'ils corrigent » les défauts , si toutefois ils en corrigent , car leur effet ordinaire est d'en » durcir à force de frapper... Au Japon , » on ne bat jamais les enfans , quoiqu'on » les accoutume à de violens exercices ; » & ils sont de bonne heure excellents » soldats. Les enfans de Sparte souffroient

» sur l'Autel de Diane , jusqu'à expirer
 » sous les verges ; mais c'étoit une épreu-
 » ve volontaire & glorieuse de leur ma-
 » gnanimité. Cet objet est, dans l'éduca-
 » tion , de la plus grande importance ,
 » même pour toute la vie ». M. de Tresséol passe ensuite aux récompenses ; & partant du principe qu'il a établi , fait voir qu'elles doivent être des honneurs & des distinctions militaires. Nous ne suivons pas ces détails ; il faut les voir dans l'ouvrage même , qui renferme des vues très-utiles. On a fait beaucoup de livres sur l'éducation en général , & l'on n'a presque point écrit sur l'éducation militaire. Traiter des matières aussi essentielles , c'est mériter la reconnoissance publique.

M. de Tresséol va faire imprimer une édition complete des Œuvres de M. Desmahis. On a fort peu de pièces de cet agréable Auteur. On nous fait espérer une augmentation de deux tiers de ses Ouvrages , qui n'ont jamais vu le jour. Le goût & les talens de l'Éditeur font présager de son travail un heureux succès.

Mémoire sur les travaux qui ont rapport

à

J U I L L E T . 1777. 121

à l'exploitation de la matière dans les Pyrénées, avec une description des manœuvres & des machines employées pour parvenir à extraire les mâts des forêts, & les rendre à l'entrepôt de Bayonne, d'où ensuite ils sont distribués dans les différens Arsenaux de la Marine. Par M. le Roy, Ingénieur des Ports & Arsenaux de la Marine. A Paris, chez Couturier père, Imprim.-Libr. aux Galleries du Louvre; & Couturier fils, quai des Augustins.

Cet Ouvrage, très-curieux, sera lu avec plaisir; l'Auteur qui a dirigé lui-même les travaux faits dans les forêts d'Issaun, de Pact & de Benoux, qui sont encore actuellement en exploitation, rend compte des opérations & des manœuvres qu'il a été obligé d'imaginer & d'exécuter, pour se frayer une route à travers les forêts, en faciliter l'entrée aux Ouvriers, & leur procurer les moyens de transporter les arbres immenses qu'ils abattoient, & qui, sans ce moyen, auroient été condamnés à rester toujours dans ces forêts, sans pouvoir être jamais d'aucun service aux hommes. Ceux qui ont visité les lieux, ont vu

II. Vol.

F

122 MERCURE DE FRANCE.

avec un étonnement mêlé d'effroi, leur situation, & n'ont pu refuser leur admiration à la hardiesse des hommes qui ont entrepris d'y pénétrer, & à l'industrie avec laquelle ils y ont pratiqué des routes sûres & commodes; elles sont construites, dans quelques endroits, à travers des précipices, formés par des rochers qui ont jusqu'à 600 toises de hauteur, presque à pic, éloignés souvent les uns des autres de cinquante pieds, & entre lesquels roulent des torrens rapides. L'un de ces chemins, pris sur l'une des côtes de ce précipice, est taillé en entier dans le marbre, sur toute sa largeur, & une grande partie est en demi-voûte de 12 pieds de hauteur; cette partie même a près de 800 toises de longueur. Une chose, ajoute M. le Roy, rend effrayant l'aspect de ce chemin qu'il décrit; il est tracé à la moitié de la hauteur du rocher, de sorte que d'un côté il y a un abysme très-profond, de l'autre un rocher à-plomb, dont on n'apperçoit pas toujours le sommet. Outre les difficultés naturelles qui naissent du concours des circonstances, on doit compter celles qui naissent de l'horreur du lieu, de la nécessité de n'employer

que des Ouvriers qui y soient familiarisés. Les spectacles effrayans qui se multiplient dans ces lieux sauvages, donnent aux travaux qu'on y exécute un air de grandeur, qu'ils méritent sans doute par les obstacles qu'ils ont donné à surmonter.

L'Auteur commence par décrire sommairement la partie des Pyrénées qui avoisine les forêts de sapin, qui sont actuellement en exploitation. Ce tableau est vaste & imposant; la chaîne de ces montagnes offre, dans son ensemble, le spectacle le plus propre à étonner l'imagination par sa grandeur. La variété des aspects, la magnificence des décorations, quelquefois le silence & l'horreur de ces lieux sauvages, plus souvent le bruit des torrens; tout concoure à y mettre l'ame dans un état extraordinaire. Le Naturaliste, dans ses recherches, y trouve beaucoup de richesses de détails; mais il ne faut qu'ouvrir les yeux pour être frappé & saisi de la majesté de la Nature, qui paroît les y avoir amoncelées avec une profusion digne d'elle.

Parmi les forêts qui couvrent les montagnes, l'Auteur ne décrit que

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

celles qui ont été l'objet de ses travaux. Celle d'Issaun contient en superficie 3500 arpens, l'arpent a 100 perches quarrées, & la perche a 22 pieds de Roi : cette superficie étoit couverte de sapins ; ils étoient si épais, si ferrés avant qu'il fut question de les exploiter, que l'on y prit, il y a environ 30 ans, une jeune fille sauvage de 16 à 17 ans. Il y en avoit sept à huit qu'elle habitoit ces bois. Elle y avoit été laissée
 » par une troupe d'autres filles, qui y
 » furent surprises par la neige, & obligées d'y passer la nuit ; le lendemain
 » elles cherchèrent leur camarade, la
 » cherchèrent inutilement, & l'abandonnèrent. Cette fille, arrêtée ensuite
 » par des Pasteurs, ne se ressouvenoit de rien, avoit perdu l'usage de la parole,
 » & ne vouloit manger que des herbes ; elle fut conduite à l'Hôpital de la
 » Ville de Moléon, où elle a vécu longtemps, dévorée de chagrin, regrettant toujours sa liberté, ne parlant
 » jamais, & restant presque immobile toute la journée, la tête appuyée sur
 » les deux mains. Elle étoit d'une taille ordinaire, & avoit quelque chose de dur dans la physionomie ».

En 1774, on découvrit un autre Sauvage dans ces environs ; les Pasteurs voisins de la forêt d'Yvaty, près de Saint-Jean-Pied-de-Port, le découvrirent les premiers ; il habitoit les rochers voisins de cette forêt. « Cet homme étoit de la
 » plus grande taille, velu comme un
 » ours, & alerte comme les Hifars, d'une
 » humeur gaie, avec l'apparence d'un
 » caractère doux, puisqu'il ne faisoit de
 » mal à rien. Souvent il visitoit les cabanes sans rien emporter. Il ne connoissoit ni le pain, ni le lait, ni les fromages ; son grand plaisir étoit de faire courir les brebis & de les disperser, en faisant de grands éclats de rire, mais sans jamais leur faire de mal. Les Pasteurs mettoient souvent leurs chiens après ; alors il s'enfuyoit comme un trait ; & ne se laissoit jamais approcher de trop près. Une seule fois il vint un matin à la porte d'une cabane d'Ouvriers qui faisoient des avirons, & qu'une grande quantité de neige, tombée pendant la nuit, retenoit ; il se tint debout à la porte, qu'il tenoit des deux mains, & regardoit les Ouvriers en riant. Un de ces gens se glissa doucement pour tâcher de le saisir par

126 MERCURE DE FRANCE.

» une jambe ; plus il le voyoit approcher ,
» plus son rire redoubloit ; ensuite il
» s'échappa. On a jugé que cet homme
» pouvoit avoir trente ans. Comme cette
» forêt est d'une grande étendue , &
» communique à des bois immenses ap-
» partenans à l'Espagne , il y a à présu-
» mer que c'étoit quelque jeune enfant
» qui s'y étoit perdu , & qui avoit
» trouvé le moyen d'y subsister avec des
» herbes ».

Après la description des Pyrénées , l'Auteur parle des sapins que fournissent les forêts qu'il exploite ; il en fait connoître la qualité , entre dans les détails de la coupe , indique les routes construites pour les transporter , les décrit , fait connoître la manière dont on porte les arbres coupés jusqu'au chemin , & de là jusqu'au port où on les fait flotter ; la manière dont on les charge sur les traits , celle dont on les décharge. Il détaille toutes les parties des différens travaux relatifs à la flottaison , la construction des radeaux , la manière de flotter ; & il termine son Ouvrage par la description des différens établissemens relatifs à cette exploitation. Il a joint à son Ouvrage plusieurs dessins qui étoient indispensa-

bles, & qui mettent sous les yeux une multitude d'objets, que l'on ne peut voir qu'imparfaitement : on ne peut le lire sans admirer la vigueur, l'activité, l'industrie & l'intelligence des Directeurs de l'entreprise ; & il est fait pour éclairer & guider ceux qui en seront chargés après lui.

Traité sur les Coutumes Anglo-Normandes, qui ont été publiées en Angleterre depuis le onzième jusqu'au quatorzième siècle, avec des remarques sur les principaux points de l'Histoire & de la Jurisprudence François, antérieures aux établissemens de Saint-Louis ; par M. Houard, Avocat en Parlement, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Tome II. A Paris, chez Saillant, Nyon & Valade, Libraires, rues Saint-Jean-de-Beauvais & Saint-Jacques.

Le Jurisconsulte profond à qui nous devons cet Ouvrage, s'est livré à l'étude des Loix Angloises, & a observé qu'il y avoit une grande conformité entre les Loix de l'Heptarchie Angloise, & celles

qui ont régi la France sous la première race de nos Rois, & jusqu'à la fin de la vie de Charlemagne. L'Histoire apprend que la féodalité qui a été établie en France par la postérité de ce grand Prince, fut portée chez les Anglois par Guillaume le Bâtard, Duc de Normandie, & le Conquérant de l'Angleterre; & l'on trouve dans les monumens de ces tems antiques, une multitude de preuves qui rendent sensible le rapport qu'il y a eu autrefois entre les Loix qui régissoient ces deux Peuples. Mais les différentes révolutions qu'éprouvent les Royaumes qui ont une longue durée, causent nécessairement des altérations, soit dans les Loix, soit dans les mœurs, & ce sont ces vicissitudes qui doivent être remarquées par les Jurisconsultes & par les Historiens. C'est en suivant cette méthode que M. Houard explique l'origine & les progrès de plusieurs Loix, qui ont été autrefois communes aux deux Peuples.

Le second volume que nous annonçons, renferme les remarques sur les Loix attribuées à Malcome, fils de Kenneth, & le texte de ces Loix avec des remarques qui les éclaircissent. Les Juriscon-

sultes & les Publicistes ne peuvent que bien accueillir un Ouvrage si propre à leur faire connoître les divers principes de législations, qui ont été successivement adoptées en ce Royaume depuis sa naissance.

La Cyropédie ou Histoire de Cyrus, traduite du Grec de Xénophon ; par M. Dacier, de l'Académie Royale des Inscriptions & des Belles-Lettres. 2 vol. in 12. A Paris, chez les frères Debure, à l'entrée du Quai des Augustins, & Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, Quai des Augustins, près le Pont Saint-Michel. 1777.

Il paroît étonnant que, depuis 1659, temps où Charpentier publia sa foible traduction de la Cyropédie, aucun homme de Lettre n'eût encore songé à donner une meilleure version de cet Ouvrage ; le chef-d'œuvre de l'Écrivain peut-être le plus agréable & le plus élégant de toute l'antiquité, & celle de ses productions qui lui a le plus justement acquis les titres d'*Abeille* ou de *Muse attique*. M. Dacier vient enfin de réparer cet oubli, & l'a fait d'une manière qui ne laisse rien à désirer.

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

Il a sçu allier une élégance soutenue à la fidélité la plus scrupuleuse , & conserver dans sa traduction , une partie des grâces enchanteresses de l'original , autant que le pouvoit permettre un idiome aussi inférieur à celui de Xénophon , qui a été le modèle le plus parfait de la pureté , de la clarté , de la douceur & du charme de la Langue Grecque.

Personne n'ignore que les Auteurs originaux , qui ont écrit l'histoire de Cyrus , diffèrent à un point si étrange dans leur manière de la raconter , qu'on tenteroit inutilement de les concilier. Crésias, dont Diodore de Sicile, & Trogue Pompée , abrégé par Justin , ont adopté la narration , a eu fort peu de Sectateurs. Mais les Savans sont particulièrement partagés entre Hérodote & Xénophon. M. Dacier traite , dans son Discours préliminaire , la question souvent agitée ; quel est celui de ces deux Historiens , au récit duquel on doit donner la préférence. « Il ne s'agit , dit-il , que de com
» parer la tradition adoptée par Hérodote,
» avec celle que Xénophon a préférée.
» Pour décider entre deux récits opposés,
» dont les Auteurs également gravee
» ont été aussi également à portée d

« s'instruire ; la vraisemblance, au défaut
 « de preuves positives, est la seule règle
 « qu'on puisse consulter ». M. D. donne
 donc un précis des deux narrations ; &
 le parallèle qui en résulte est absolument
 décisif en faveur de Xénophon , chez
 qui les détails de la vie de Cyrus sont
 aussi simples & aussi naturels qu'ils sont
 romanesques & invraisemblables chez
 Hérodote. « On objecteroit en vain ,
 » ajoute M. D. , pour affoiblir l'avan-
 » tage qui résulte de la comparaison, en
 » faveur de la Cyropédie, que si les faits
 » y sont plus vraisemblables, les discours,
 » soit politiques ou moraux, soit mili-
 » taires , qui s'y trouvent répandus , le
 » sont assez peu , pour donner lieu à de
 » justes soupçons sur la vérité du fond
 » de l'histoire. Personne n'ignore que la
 » plupart des harangues qu'il plaît aux
 » Historiens de prêter à leurs principaux
 » personnages , ont été composées à loi-
 » sir dans le cabinet : les discours dont
 » Thucydide , Tite - Live , Salluste ont
 » embelli leurs recits , ne leur ont rien
 » fait perdre de la réputation d'Ecrivains
 » exacts & véridiques. Xénophon voulant
 » faire servir l'histoire de Cyrus à l'ins-
 » truction des Princes , a donc pu , sans

» blesser la vérité, mettre dans la bouche
 » de son Héros, suivant les diverses cir-
 » constances de sa vie, des leçons de
 » courage, de tempérance, de modéra-
 » tion, de justice, de bienfaisance, d'hu-
 » manité, de respect envers les Dieux,
 » en un mot, de toutes les vertus qui
 » font la vraie grandeur des Rois, & le
 » bonheur des Peuples ».

« Pour donner une idée de la version de
 M. Dacier, nous citerons quelques mor-
 ceaux d'un des endroits les plus agréables
 du premier livre, où se trouve l'histoire
 de l'arrivée & du séjour de Cyrus à la
 Cour de son grand-père Astyage. Ceux
 de nos Lecteurs qui ont sous les yeux
 le traité des études de Rollin, où les
 mêmes morceaux, à-peu-près, se trouvent
 traduits, pourront se donner le plaisir de
 la comparaison.

« Cyrus fut élevé jusqu'à l'âge de
 » douze ans & un peu plus, suivant les
 » coutumes des Perses. Aucun des enfans
 » de sa classe ne lui pouvoit être comparé,
 » soit pour la facilité à saisir ce qu'on
 » leur enseignoit, soit pour l'adresse &
 » l'activité dans l'exécution de ce qui leur
 » étoit présent. Lorsqu'il eut atteint l'âge
 » que je viens de dire, Astyage invita

» Mandane à se rendre auprès de lui avec
 » son fils , qu'il desiroit de voir , sur ce
 » qu'il avoit ouï dire de sa beauté & de
 » ses excellentes qualités. La Reine par-
 » tit pour la Cour de Médie , accompa-
 » gnée de Cyrus. Dès le premier abord ;
 » & à peine instruit qu'Astyage étoit père
 » de Mandane , ce jeune Prince , natu-
 » rellement carressant , l'embrassa d'un
 » air aussi familier que s'il eût embrassé
 » un ancien camarade , ou un ancien ami ;
 » mais ayant remarqué qu'Astyage avoit
 » les yeux fardés , le visage peint , & une
 » chevelure artificielle : (c'est la mode
 » en Médie). Oh ! ma mère , dit-il , que
 » mon grand-Père est beau ! Lequel , re-
 » prit la Reine , trouvez-vous le plus
 » beau de Cambyse ou d'Astyage ? Mon
 » Père , répondit-il , est le plus beau des
 » Perses , & mon grand-Père le plus beau
 » des Mèdes que j'aie vus sur la route &
 » à la Cour.

» Lorsqu'Astyage soupoit avec sa fille
 » & son petit-fils , qu'il vouloit disposer
 » par la bonne chère , à ne pas regretter
 » la Perse , il faisoit servir , dans diffé-
 » rens plats , des mets & des ragoûts de
 » toute espèce. A la vue de cette profu-
 » sion , Cyrus dit un jour au Roi : Si

134 MERCURE DE FRANCE.

» vous êtes obligé de porter la main à tous
» ces plats, & de goûter de tous ces mets,
» le souper doit être, pour vous, bien fati-
» quant. Eh quoi ! dit Astyage, ce souper
» ne vous semble-t-il pas plus agréable
» que ceux qu'on fait en Perse ? Non, répli-
» qua Cyrus : en Perse, nous parvenons
» à appaiser la faim par une voie beaucoup
» plus simple & plus courte ; il ne nous
» faut pour cela que du pain & de la
» viande sans apprêt ; au lieu que vous,
» qui tendez au même but, vous vous
» égarez en chemin, par des détours sans
» nombre, & vous n'y arrivez qu'avec
» peine, même long-temps après nous.
» Mais, reprit Astyage, nous avons du
» plaisir à nous égarer, & vous connoîtrez
» ce plaisir quand vous aurez goûté de
» nos mets. Cependant, répliqua Cyrus,
» je vois qu'ils vous causent à vous-même
» une sorte de dégoût. A quoi, dit Astya-
» ge, le voyez-vous ? C'est que j'ai re-
» marqué ; répondit l'enfant, que quand
» vous avez touché à ces ragouts, vous
» essuyez promptement vos mains avec
» une serviette, comme si vous étiez
» fâché de les voir pleines de sauce ; ce
» que vous ne faites pas quand vous n'a-
» vez pris que du pain. Je ne prétends

» pas , mon fils , dit Astyage , vous gê-
 » ner dans votre façon de vivre ; usez ,
 » puisque vous l'aimez mieux , d'alimens
 » sans apprêt , afin que les Perles vous
 » revoient sain & vigoureux.

» En même-temps il fit servir , devant
 » le jeune Prince , un grand nombre de
 » plats , tant de venaison , que d'autres
 » viandes. Alors , Cyrus lui dit : toutes
 » ces viandes , me les donnez-vous , &
 » puis-je en faire ce que je voudrai ?
 » Oui , mon fils , répondit Astyage : elles
 » sont à vous. Sur cette réponse , Cyrus
 » les distribua aux principaux Officiers de
 » son grand-Père , en ajoutant un petit
 » mot pour chacun. Je vous fais ce pré-
 » sent , disoit-il à l'un , parce que vous
 » me montrez avec affection à monter à
 » cheval : à un autre , parce que vous
 » m'avez donné un javelot , & je l'ai en-
 » core ; à un troisième , parce que vous
 » servez fidèlement mon grand Père ; à
 » un quatrième , parce que vous révèrez
 » ma mère ; & ainsi de suite , jusqu'à ce
 » qu'il n'eût plus rien à donner. Pour-
 » quoi , lui dit Astyage , ne donnez-vous
 » rien à mon Echançon Sacas , que je
 » considère beaucoup ? Sacas étoit un
 » très-bel homme , chargé d'introduire

136 MERCURE DE FRANCE.

» chez le Roi , les personnes qui avoient
 » à lui parler , & de renvoyer ceux qu'il
 » ne croyoit pas à propos de laisser entrer.
 » Au lieu de répondre à la question
 » d'Astyage , Cyrus , comme un enfant
 » qui ne craint pas encore d'être indis-
 » cret , répartit par une autre : Pourquoi,
 » lui dit il , avez-vous tant de confidé-
 » ration pour Sacas ? Ne voyez-vous pas ,
 » répliqua le Roi en plaisantant , avec
 » quelle grâce il sert à boire ? Eh bien , dit
 » le jeune Prince , commandez , je vous
 » prie , à Sacas de me donner la coupe ;
 » en vous servant d'aussi bonne grâce que
 » lui , je mériterai aussi de vous plaire.
 » Astyage y consentit : Cyrus s'empare
 » de la coupe , la rince proprement ,
 » comme il l'avoit vu faire à Sacas ;
 » puis composant son visage , prenant un
 » air sérieux & un maintien grave , il
 » la présente au Roi , qui en rit beau-
 » coup , ainsi que Mandane. Cyrus fai-
 » sant lui-même un grand éclat de rire ,
 » se jette au cou de son grand père ,
 » & dit en l'embrassant : Ah ! pauvre
 » Sacas , tu es perdu ; je t'enlèverai ta
 » charge , & j'en ferai mieux que toi
 » les fonctions.

» Astyage continuant de plaisanter :
 » Pourquoi , mon fils , dit-il à Cyrus ,

» dès que vous vouliez imiter Sacas ,
 » n'avez-vous pas , comme lui , goûté
 » le vin ? J'ai crain , répondit le jeune
 » Prince , qu'on n'eût jeté quelque poison
 » dans le vase : car , au festin que vous
 » donnâtes à vos amis , le jour de votre
 » naissance , je vis clairement que Sacas
 » vous avoit tous empoisonné. Comment
 » vîtes-vous cela , dit le Roi ? C'est ,
 » répartit Cyrus , que je m'apperçus d'un
 » dérangement considérable dans vos es-
 » prits & dans vos corps. Je vous voyois
 » faire des choses que vous ne pardon-
 » neriez pas à des enfans ; crier tous à la
 » fois , sans vous entendre , puis chanter
 » tous ensemble , de la façon la plus ri-
 » dicule ; & lorsqu'un de vous chantoit
 » seul , vous juriez , sans l'avoir écouté ,
 » qu'il chantoit admirablement bien.
 » Chacun de vous vantoit sa force ; mais
 » lorsqu'il fallut se lever pour danser ,
 » loin de pouvoir faire un pas en cadence ,
 » vous ne pouviez pas même vous tenir
 » fermes sur vos pieds. Enfin , vous aviez
 » oublié , vous , que vous étiez Roi ; eux ,
 » qu'ils étoient vos sujets. Ce fut pour
 » moi le premier exemple d'une assém-
 » blée , où chacun ayant la liberté de
 » parler , tous en useroient à la fois : car ,

138 MERCURE DE FRANCE.

» c'est précisément ce que je vous voyois
» faire. Mais, votre père, dit Astyage,
» ne s'enivre-t-il jamais? Non, jamais,
» répondit Cyrus. Que lui arrive-t-il
» donc, quand il a bu, poursuivit le
» Roi? Il cesse d'avoir soif, répliqua
» l'enfant.

M. Dacier, plus judicieux que la plupart des Traducteurs, n'a pas surchargé sa traduction d'un trop grand nombre de notes. « J'ai mieux aimé, dit-il, à ce
» sujet, paroître moins érudit, que de
» répéter, sans utilité, ce qu'ont dit
» tant de Savans, dont les Ouvrages
» sont entre les mains de tous les Gens
» de Lettres. Je ne me suis guères per-
» mis que les remarques qui peuvent
» être nécessaires pour faciliter l'intelli-
» gence du récit de l'Historien, ou pour
» justifier l'interprétation que je donne à
» quelques passages obscurs, susceptibles
» de différens sens ».

Trésor généalogique, ou Extrait des titres anciens qui concernent les Maisons & Familles de France, & des environs, connues en 1400 & auparavant; par Don Caffiaux, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur,

J U I L L E T. 1777. 139
résidant en l'Abbaye Royale de Saint-Germain-des-Prés, à Paris; Historiographe de Picardie, Honoraire de l'Académie Littéraire d'Amiens, Archiviste employé pour le Roi à la Collection des Monumens historiques. Ouvrage dédié à la Reine, & proposé par souscription ou inscription, en dix volumes in-4^e.

Nous avons annoncé précédemment le *Prospectus* de ce grand ouvrage. Le Public l'a reçu avec un accueil très-favorable, & c'est ce qui a mis l'Auteur en état de commencer l'édition de son *Treſor généalogique*, au premier Mars dernier, terme prescrit dans le *Prospectus*. Mais l'Auteur n'avoit osé se flatter que les Étrangers s'empresseroient, ainsi que les Nationaux, à se procurer ce Trésor Généalogique; & c'est en faveur de ces Étrangers, & de ceux qui n'ont point eu connoissance du premier avis, que Don Caffiaux a cru devoir prolonger le temps des souscriptions & inscriptions jusqu'au premier Septembre de la présente année 1777. L'Auteur, cependant, ayant mis sous presse le premier des dix volumes annoncés, & ne faisant tirer que cent exemplaires au-dessus du nombre retenu;

il sera contraint de faire réimprimer le premier volume, pour pouvoir le fournir à ceux qui souscriront jusqu'au premier Septembre prochain. Ce premier volume sera achevé en même-temps que le second, vers la fin du mois de Mars 1778; & par cette raison, les nouveaux souscripteurs sont priés de faire les avances, pour cette fois seulement, de 16 liv. pour les deux premiers volumes, qui leur seront délivrés au temps marqué ci-dessus.

L'intention de l'Auteur, ainsi qu'il le déclare par son nouveau *Prospectus*, est de comprendre, dans son Ouvrage, toutes les Maisons de France, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'an 1400, de quelques Provinces qu'elles puissent être, & d'en compléter autant qu'il est possible les filiations, soit dans le présent Ouvrage, soit dans le supplément qui le suivra dans le même ordre, & sera du même prix.

Plusieurs personnes éloignées de la capitale, ont trouvé qu'il étoit embarrassant pour elles de souscrire à chaque volume, & ont désiré de souscrire pour plusieurs volumes à la fois. L'Auteur flatté de leur confiance, n'a pu se refuser à leurs desirs: on exprimera, dans les quittances,

la somme reçue , & le nombre des volumes retenus.

Nous rappellerons ici que l'Auteur , dans son premier *Prospectus* , n'a exigé que huit francs d'avance de chaque souscripteur , & rien des inscripteurs , sinon leur soumission & leur engagement de prendre les volumes à mesure qu'ils paroîtront ; mais ils paieront chaque volume dix livres. De sorte que tout l'Ouvrage en dix volumes , ne coûtera que quatre-vingt livres aux premiers , & cent livres aux autres.

Le jugement du Censeur Royal , (M. Philippe de Prétot ,) rapporté dans le nouveau *Prospectus* , peut donner une » légère idée de l'Ouvrage. *Le Trésor Gé-*
 » *néalogique , ou Extraits des titres an-*
 » *ciens qui concernent les Maisons & Fa-*
 » *milles de France & des environs , con-*
 » *nues en 1400 & auparavant* , par Don
 » Caffiaux , de la Congrégation de Saint-
 » Maur , m'a paru , dit le Censeur ,
 » très-bon Juge en cette partie , devoir
 » être regardé comme un Ouvrage pré-
 » cieux , sur-tout pour la plus ancienne
 » Noblesse de ce Royaume. Je dois , à
 » la confiance dont m'honore Monsei-
 » gneur le Garde des Sceaux , rendre té-

142 MERCURE DE FRANCE.

» moignage aux lumières supérieures de
» l'Auteur, dans une matière qui a exigé
» de sa part une constance inépuisable ,
» un travail d'une longue suite d'années ,
» des recherches immenses , un choix
» judicieux dans les preuves , de l'ordre
» dans la disposition des sujets qui en
» reçoivent la plus grande clarté, & une
» abondance qui contribuera à conserver
» des titres que le temps pourroit faire
» égarer , & à indiquer des milliers d'au-
» tres , dont il donne les renseignements ,
» & qui pourront être consultés par des per-
» sonnes intéressées à la splendeur de leurs
» maisons. Voilà l'impression que m'a lais-
» sé la lecture du premier tome in-4°. de
» 800 pages de ce Trésor généalogique.
» Fait à Paris , le 25 Février 1777 ».

Signé , PHILIPPE DE PRETOT.

C'étoit dans la seule vue de faciliter aux Amateurs les moyens de souscrire ou de s'inscrire , que Don Caffiaux avoit marqué dans son premier *Prospectus*, que les souscriptions ou inscriptions seroient reçues dans toutes les maisons de la congrégation de Saint Maur ; mais comme on lui a représenté que cette disposition étoit contraire aux droits de MM. les Librai-

J U I L L E T. 1777. 143
res, il déclare que M. Pierres, Imprimeur,
rue St Jacques , à Paris , recevra , seul ,
les souscriptions & inscriptions.

Le premier volume est sous presse. On
peut en voir les feuilles chez l'Impri-
meur ci-dessus nommé.

On publie trois petites brochures sur
la musique & l'Opéra, dont nous allons
rendre compte.

L'une ayant pour titre : *Réflexions sur
l'Opéra*, environ de 60 pages in-8°. se
trouve à Paris, chez Delormel, Impr.-
Lib. rue du Foin St Jacques.

L'Amateur éclairé, qui paroît beau-
coup s'intéresser au succès de notre Opé-
ra, donne les moyens qui lui semblent
les plus convenables pour soutenir &
pour enrichir ce Spectacle.

L'Opéra François est sans doute le
Spectacle le plus varié, le plus noble, le
plus magnifique qu'ait jamais offert au-
cun Peuple. La France peut l'appeler un
Spectacle National : comparé à celui
d'Italie, il doit remporter l'avantage; &
l'on cite à cet égard une anecdote remar-

quable. Deux Etrangers de la première distinction, & d'une des plus brillantes Cours de l'Europe, étoient en France. On donnoit un Opéra-Ballet, & conséquemment un Ouvrage qui n'offroit pas cette variété, cette magnificence dont le Théâtre Lyrique est susceptible. J'étois, observe l'Amateur, avec ces Etrangers au Spectacle. *Eh bien!* dirent-ils en sortant, *si nous n'étions que d'hier à Paris, & si nous allions actuellement par le Boulevard au Colisée, nous croirions que c'est aujourd'hui le mariage de votre Souverain.*

L'Amateur approuve l'usage de tenir les Spectateurs debout dans le Parterre; il en donne quelques raisons, dont la meilleure est, que les Spectateurs du Parterre de l'Opéra, si on y étoit assis, perdroient une commodité très-attractive, celle qui les ramène à ce Spectacle, lorsqu'ils l'ont vu trois ou quatre fois; celle de pouvoir changer fréquemment de place pour ne voir ou n'entendre que les choses qui leur ont plu davantage, & pour se réunir, dans les intervalles, avec les personnes qu'ils ont quelque intérêt de rencontrer. Nous pensons au contraire que cet usage de tenir une multitude de Spectateurs debout, entraîne
beaucoup

beaucoup d'inconvéniens : il occasionne le tumulte , & favorise le désordre d'une cabale ameutée pour ou contre un Ouvrage nouveau.

L'Auteur desire que l'Administration de ce Spectacle ait une autorité suffisante pour maintenir une discipline sévère , & qu'elle se fasse aider d'un Conseil composé d'Artistes & de Gens de goût. Il regrette sur-tout qu'on n'ait pas encore établi ce qui doit faire la base de la constitution de l'Opéra , une Ecole de chant. Il est encore d'autres parties négligées , quoique très-essentiellés au Théâtre de l'illusion ; savoir la peinture , l'architecture & la mécanique. Il fait d'excellentes réflexions sur le poëme lyrique , sur la musique , la danse & sur les accessoires. Il indique , comme une ressource de ce Spectacle si dispendieux , d'y adopter quatre fois la semaine l'Opéra-comique à ariettes ; & d'exciter la concurrence de différens Compositeurs de musique sur le même poëme. Il conseille l'économie dans l'acquisition des choses nécessaires à ce Théâtre. Enfin il regarde Quinault, comme le modèle des Poëtes Lyriques ; & il desire de voir ses poëmes reproduits sur la Scène, avec

quelques légers changemens, & des retranchemens devenus nécessaires par les progrès du goût & de la musique.

La seconde Brochure, de 8 pag. in-8°. a pour titre : *Lettre à M. le Baron de la Vieille-Croche, au sujet de Castor & Pollux*, donné à Versailles le 10 Mai 1777.

C'est un Amateur instruit qui dit, en riant, son sentiment sur un genre de musique qu'il a raison d'aimer, & le bon esprit de préférer à celui que l'on veut nous forcer, en quelque sorte, d'adopter.

Il écrit à M. le Baron : « *Que diront nos Concertomanes, qui prétendent que Rameau ne savoit pas la musique, si par désœuvrement, ils ont été témoins de l'impression générale qu'a produite l'Opéra de Castor & Pollux sur tous les Etrangers, & sur toutes les personnes de la Cour ?*

» Le ciel me préserve, ajoute-t-il, de vouloir heurter de front les intrépides Sectateurs de M. le Chevalier G... ni même de faire de la peine aux fanatiques

» de bonne-foi, qui veulent tout sacrifier
 » aux *musettes* étrangères, en foulant
 » aux pieds les Muses patriotiques; mais
 » j'ose élever ma foible voix au milieu
 » de ces réformateurs indécens, pour
 » dire, qu'à mérite inférieur, je donne-
 » rois encore la préférence aux Artistes
 » Nationaux, pour les avertir d'égaliser
 » leurs Emules.

» Il est constant que la musique a fait
 » des progrès, sur-tout dans la partie de
 » l'harmonie, qui soutient & anime les
 » effets du récitatif & du chant en gé-
 » néral; mais n'a-t-on pas un peu trop
 » abusé de ces moyens utiles & dange-
 » reux, en chargeant de notes parasites
 » des motifs souvent dénaturés par le
 » tapage des accompagnemens, à-peu-
 » près comme une suite d'adjectifs affoi-
 » blit l'énergie naturelle d'un substantif
 » purement nécessaire; de sorte qu'à la
 » place d'une scène passionnée, l'oreille
 » ne reçoit que du bruit, que le Peuple
 » du Parterre prend pour de la musique
 » neuve; un *Clabaud* enchanté ou
 » mercenaire crie : *Bravo*, & voilà toute
 » la colonie en convulsion? »

Cet Amateur desire que l'on conserve,
 autant qu'il est possible, la sublime sim-

PLICITÉ de la déclamation de Lulli, en la débitant davantage, & en y ajoutant des traits d'accompagnement sobriement appliqués, à la place des basses-continues: on rendroit par-là le récitatif plus précis & plus intéressant, au lieu qu'aujourd'hui on fait souvent oublier le motif du chant, à force de fredons chromatiques.

La troisième brochure est intitulée *Essai sur les révolutions de la Musique en France*, in-8°. de 38 pages. A Paris, chez les Marchands de nouveautés.

On ne peut désirer plus de connoissance, plus de raison dans tout ce que l'Auteur ingénieux de cet Ouvrage nous dit sur l'état actuel, sur les progrès & le génie de la Musique. Il faut que la vérité se montre avec toute sa force dans cet écrit, puisque l'enthousiasme & l'esprit de parti n'ont pu l'affoiblir, malgré les efforts journaliers de leurs attaques, malgré les traits acérés de leurs critiques, & les plaisanteries de leurs parodies. Jamais, peut-être, les combattans n'emploierent tant de petites

- ruses , que dans cette guerre d'opinions ,
où les rieurs ne sont pas toujours du
côté de ceux qui veulent faire rire.

Eh ! comment n'être pas du senti-
ment de l'homme de goût qui de-
mande ? « Pourquoi ne feroit on pas en
» musique ce qu'on a fait en poésie ?
» Avec des cris , des hurlemens , des
» sons déchirans ou terribles , on expri-
» me des passions ; mais ces accens ,
» s'ils ne sont pas embellis dans l'imita-
» tion , n'y feront , comme dans la na-
» ture , que l'impression de la souffran-
» ce. Si l'on ne vouloit qu'être ému , on
» iroit entendre , parmi le peuple , une
» mère qui perd son fils , des enfans qui
» perdent leur mère : c'est-là , sans doute ,
» que l'expression de la douleur est sans
» art ; c'est-là aussi qu'elle est très-éner-
» gique. Mais , quel plaisir nous cause-
» roient ces émotions déchirantes ? Il
» faut que la pointe de la douleur , dont
» on est atteint au spectacle , laisse du
» baume dans la plaie. Ce baume est le
» plaisir de l'esprit , ou celui des sens ;
» & la cause de ce plaisir est , en poésie ,
» la sublimité des pensées , des sentimens
» & des images , la noble élégance de
» l'expression , le charme des beaux vers.

» En musique , la même volupté doit se
 » mêler aux impressions douloureuses ; &
 » la cause en est dans l'Art du Musicien ,
 » comme dans celui du Poëte ; dans cet
 » art de donner à l'expression musicale
 » un charme que n'ont point , dans la
 » nature , les cris , les plaintes , les ac-
 » cents funestes ou douloureux des pas-
 » sions. C'est donc une idée aussi étrange ,
 » de vouloir bannir du Théâtre Lyrique
 » le chant mélodieux , que de vouloir
 » interdire les beaux vers à la Tragédie.
 » Mais une idée encore plus bizarre , c'est
 » d'entremêler la déclamation de frag-
 » ments d'un chant mutilé. Pourquoi
 » ne pas finir un chant que l'on commen-
 » ce ? Ou , pourquoi commencer un chant
 » qu'on ne veut pas finir ? Qu'est-ce
 » qu'une déclamation intermittente , qui
 » semble prendre un élan rapide , &
 » qui tout-à-coup retombe , & se traîne
 » avec pesanteur ? Il n'y a qu'une seule
 » excuse pour l'imitateur qui s'éloigne de
 » la nature : c'est de nous procurer les
 » plaisirs de l'art.

» En deux mots , la mélodie sans
 » expression est peu de chose ; l'expres-
 » sion sans mélodie est quelque chose ,
 » mais n'est pas assez. L'expression

» & la mélodie , l'une & l'autre au
 » plus haut degré où elles puissent s'é-
 » lever ensemble : voilà le problème de
 » l'art. Il reste à voir qui nous donnera
 » la solution de ce problème.

» Les Italiens l'ont cherchée : ils ont
 » commencé comme nous. Leur musique,
 » du temps de *Lully* , étoit la même que
 » la sienne. Ils travaillèrent à lui donner
 » plus de force & d'expression ; mais le
 » vrai moment de sa gloire fut celui où
 » *Vinci* traça le premier cercle du chant
 » périodique , de ce chant qui , dans un
 » dessein pur, élégant & suivi, présente à
 » l'oreille , comme la période à l'esprit ,
 » le développement d'une pensée com-
 » plettement rendue. Ce fut alors que
 » le grand mystère de la mélodie fut
 » révélé.

» Les Grecs , après avoir inventé la pé-
 » riode oratoire, sentirent, qu'au-delà de
 » cette belle forme, il n'y avoit plus rien
 » à désirer : leur émulation se borna à la
 » rendre , de plus en plus , élégante &
 » harmonieuse. Les Italiens , après avoir
 » trouvé la période musicale , s'y atta-
 » chèrent de même , comme à la forme
 » la plus parfaite qu'on pût jamais don-
 » ner au chant; & non-seulement dans les

» airs, mais dans les duos, les trios,
 » les morceaux de grande harmonie, tout
 » ce qu'il y a en de Musiciens célèbres en
 » Europe, *Leo, Pergolèse, Porpora,*
 » *Buranello; Jomelli, Majò, Haffe,*
 » *Perès, Traietta, Sacchini, Pictiti,*
 » *Gretry, Anfossi, &c.* Tous, à l'exception
 » de G**, ont regardé le chant périodi-
 » que comme le chef-d'œuvre de la mé-
 » lodie, & comme son plus haut degré
 » d'élégance, de correction & de beauté.

» La question se réduit donc au-
 » jourd'hui à savoir s'il faut renvoyer
 » cette forme de chant à la musique de
 » concert, & l'exclure de la scène lyri-
 » que, comme les partisans de M. G.
 » nous le conseillent, ou si, à l'exem-
 » ple des Italiens, nous devons l'admet-
 » tre sur le Théâtre.

» Qui la décidera cette question? L'ex-
 » périence. Tout le reste peut nous trom-
 » per. Les autorités sont suspectes, les
 » exemples sont équivoques, la raison
 » même a souvent deux faces, & chacun
 » croit l'avoir de son côté. Détions-nous
 » de tout cela, & commençons par ne
 » compter pour rien le suffrage de l'Italie
 » & de l'Europe entière, en faveur de
 » cette musique, qui, depuis cinquante

J U I L L E T. 1777. 155

» ans , les enivre & les transporte de
» plaisir. L'Italie & l'Europe entière
» peuvent avoir été séduites , & tenir à
» leur préjugé. Mais , avec la même bon-
» ne foi , convenons que l'autorité de
» M. G. & de ses partisans , n'est pas
» plus décisive ».

Il est difficile , sans doute , de répon-
dre à ces bonnes raisons , & de ne pas
adopter les principes de goût & de saine
critique , répandus dans cet ouvrage.

*Prospectus des Analectes Politiques, Civiles &
Littéraires : Ouvrage périodique, pour servir
de supplément aux Annales de M. Linguet.*

Tu cave defendas , quamvis mordebere dictis.

Sen. C. ult. de Tranquil.

A Bruxelles, 1777.

Ce n'est plus dans un *Journal* , mais dans des
Annales , dont la réunion doit former une *His-
toire Univerfelle* , que M. Linguet se propose
de venger désormais l'humanité des outrages qui
la flétrissent , d'éclairer la raison sur les écarts qui
la déshonnorent , & de fixer le jugement de la
postérité sur les événemens , les loix & les mœurs
de notre siècle.

« Il n'y a pas , dit-il , de décisions de Tribu-
naux , que le Public n'ait droit de revoir ».

G v

Mais les fiennes seroient - elles sans appel ? L'amour de la vérité nous fera suivre ce nouveau Saluste dans ses récits , comme dans ses raisonnemens ; & toutes les fois qu'il empruntera le tonnerre de Démosthène , nous saisirons la hache de Phocion. La discussion peut seule assurer un caractère d'équité aux jugemens du tribunal que M. Linguet préfère aujourd'hui à celui de Thémis. L'Histoire sur-tout ne peut être la leçon des siècles à venir , si l'Historien n'est impassible comme elle. La scène du monde se remplit sans cesse d'Acteurs & de Juges nouveaux , & l'impartiale postérité ne flétrit pas du nom d'oppresseurs , tous ceux contre lesquels des Contemporains inquiets ont élevé le cri de l'oppression.

Graces au goût du siècle pour tout ce qui a un air de nouveauté & d'audace , dès qu'un déclamateur hardi se croit possesseur de quelques grandes vérités , parce qu'il a des opinions bizarres , il monte impunément dans la tribune , où , s'admirant avec complaisance , pour avoir eu la force de secouer quelques préjugés , & s'applaudissant de ses découvertes , il s'érige en génie tutélaire *de l'humanité & de la raison*.

Heureusement pour l'une & pour l'autre , ces sages éphémères n'en imposent qu'aux ignorans & aux étourdis , qui croient ridiculement que tout est faux , lorsqu'on leur a persuadé que tout n'est pas vrai.

Ce qui étoit sage dans l'ancienne Grèce , où l'on vouloit être libre , eût été vicieux dans la Perse , où l'on aimoit une tranquille soumission. Une guerre ouverte entre les politiques *empyriques* & les *methodiques* , peut être utile à Londres ;

& une *inquisition censoriale*, sagement exercée, peut être nécessaire à *Paris*.

Cependant, malgré la liberté que les mœurs actuelles comportent en Angleterre, nous ne conseillons pas à l'Avocat de l'*humanité & de la raison*, d'y prêcher la tolérance en faveur de ceux qui ont le malheur de tenir au *Papisme*; la Cour du *Banc-du-Roi* le déclareroit bientôt coupable de *grande inconduite*, & lui prouveroit, par plusieurs bonnes raisons, qu'il n'est pas l'*homme qui manquoit à l'Angleterre*.

Tout homme qui ne tient ni à *Apollon*, ni à *Céphas*, ni aux *Torys*, ni aux *Whigs*, sera suspect aux deux partis, lorsqu'il voudra s'ériger en déclamateur; & les *Coroners* sont aussi inquiétans à Londres, pour la secte nouvelle des *infaillibles*, que le Lieutenant de Police à Paris.

La politique, bien différente de cette inquiétude qui égare les hommes dans une course incertaine & trompeuse, doit les rendre Citoyens. Qu'on interroge ceux-là même qui rougissent des mœurs domestiques, & qui traitent la modestie de bassesse ou de rusticité, s'il leur est indifférent que leurs valets soient des voleurs; leurs voisins, des frippons; leurs conseils, des traîtres; leurs femmes, des prostituées; & leurs enfans, des monstres?

Or l'homme qui ne fait être ni mari, ni père, ni voisin, ni ami, ni sujet, ni client, ni patron, ne saura pas être Citoyen.

C'est donc sur les mœurs privées que la politique doit veiller, parce qu'elles décident à la fin des mœurs publiques.

A quoi serviroit en effet de donner la constitution la plus sage à des hommes corrompus; dont on ne corrigeroit pas d'abord les vices?

Lorsqu'une fois les courtisannes sont devenues les arbitres du goût, que les sophistes, sous le titre imposant de philosophes, prostituent leurs leçons mercénaires au service des passions; le moyen que les Magistrats craignent les regards & le jugement d'une multitude plus vicieuse qu'eux! le moyen que ceux qui gouvernent, plient subitement à la réforme un siècle, qui croiroit qu'on veut lui arracher son bonheur avec ses vices!

Ainsi le pompeux étalage des idées de M. Linguet sur une *législation universelle*, & sur la formation d'une code *commun & raisonnable*, ne nous touchera, qu'autant qu'il nous fera voir que l'art de tromper les hommes n'est pas l'art de les rendre heureux; que la politique est la médecine des Etats, & qu'elle ne doit pas être un recueil de charlataneries; que l'art de gouverner a des principes fixes & déterminés, & qu'il ne doit varier que dans la manière de les appliquer.

Notre but à nous sera de montrer en politique, comme en jurisprudence & en littérature, qu'il existe entre la politique & la morale une liaison intime & nécessaire; nous compterons les vertus & les vices des différens Peuples, & nous ferons les biens & les maux auxquels ils doivent s'attendre.

C'est sous ce double rapport que nous observerons la marche des Etats, qui s'éloignent ou

s'approchent du but, suivant leur négligence ou leur attention à épier les occasions de réprimer le luxe, ce monstre à deux têtes, composé d'avarice & de prodigalité, qui traîne à sa suite mille sources de dépérissement; de faire disparaître, dans la fortune des Citoyens, une disproportion révoltante, qui les corrompt tous par des voies différentes; de réveiller dans les cœurs l'amour de la gloire, seule vertu qui peut se montrer à découvert au milieu de la corruption; de corriger, s'il est possible, les loix de sang, qui rendent la populace féroce, sans rendre le Citoyen meilleur; de dompter enfin ce goût dominant des Théâtres, qui amollit les hommes, remplit de délires la tête des femmes, & crée dans l'Etat un ordre nouveau, qui ne peut fonder son importance que sur la décadence des mœurs.

La législation qui, la première, saura se servir des passions mêmes, pour affoiblir peu-à-peu & ruiner leur empire, c'est celle-là que nous proposerons pour modèle aux autres.

Ces Analcètes suivront exactement, de mois en mois, les Annales de M. Linguet, & elles seront disposées, pour le format, à leur servir, si l'on veut, de supplément.

Comme nous avons aussi consacré une partie de notre vie à l'étude de l'Histoire & de la Jurisprudence, sur lesquelles nous avons rassemblés des matériaux de toute espèce, nous serons en état d'apprécier les raisonnemens & les idées de M. Linguet, tant sur les constitutions des différens Peuples, que sur les contestations fameuses qui naîtront parmi les Particuliers.

Nous nous ferons d'ailleurs un devoir de publier tous les Mémoires intéressans, que daigneront nous adresser ceux qui voudront concourir avec nous à la recherche du vrai, du juste & de l'honnête, dans tous les genres. Ils voudront bien seulement affranchir le port de leurs lettres & paquets.

Le prix de l'abonnement sera d'un louis d'or de France.

On pourra s'abonner, en tout tems, à Paris, chez M. Batilliot, Banquier, rue Saint Jacques, chargé de la correspondance générale, & qui aura dans les principales Villes, tant de la France que des autres Pays, des Correspondans particuliers, chargés de répandre ce *Prospectus*, & de recevoir les abonnemens & les Mémoires.

On pourra s'abonner pour six mois comme pour un an.

Le premier numéro paroîtra le 10 Août prochain. On a pris ce tems pour donner aux Souscripteurs celui de se faire connoître, & déterminer le nombre des exemplaires à imprimer. Ceux qui n'auront pas le premier numéro, le recevront avec le second.

Voyage en Sibirie, fait par ordre du Roi, en 1761, par M. l'Abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie des Sciences de Paris; contenant les mœurs, les usages des Russes, l'état actuel de cette Puissance & de son commerce: la description géographique & l'histoire naturelle de ce Pays: avec le voyage de Kamtcharka, &c. 3 vol. in-4°. très-grand papier, hau-

teur d'in-folio , accompagné d'un Atlas aussi très grand papier , formé *Atlantid*.

Les deux premiers volumes de cet Ouvrage sont divisés en six parties. Dans la première on trouve des remarques sur le climat , le gouvernement , la religion , les mœurs , les usages & les coutumes de la Russie ; sur différens animaux domestiques & sauvages , sur les oiseaux , les poissons & les insectes ; sur le progrès des sciences & des arts , sur le génie de la Nation , l'éducation , les loix , les supplices , l'exil , la population , le commerce , l'état militaire , &c. sur les Calmoucks-Zongores , leur religion & leur mythologie.

La seconde partie a pour objet la géographie , & l'on y trouve des observations propres à perfectionner cette science.

La troisième traite du nivellement de Paris à Brest , & à Tobolsk en Sibérie.

La quatrième présente des observations minéralogiques faites en France , en Allemagne & en Russie , pour servir à l'histoire naturelle du globe terrestre.

La cinquième a pour objet l'astronomie , & principalement l'observation du passage de Vénus.

La sixième partie contient une suite d'expériences sur l'électricité naturelle , faites à Tobolsk , & comparées à celles que l'Auteur avoit précédemment faites à Birche en Lorraine.

Le troisième volume contient , 1°. les mœurs & les coutumes des habitans de Kamtchatka.

160 MERCURE DE FRANCE.

2°. La géographie de ce pays & des circonvoisins.

3°. Ses avantages & désavantages, où l'on traite de son sol, de ses productions, de l'air qui y règne, des volcans, des sources d'eau bouillantes, des métaux & des minéraux, des arbres & des plantes, des animaux terrestres & marins; des poissons, des oiseaux marins; d'eau douce & terrestres; des insectes & vermines; du flux & reflux de la mer de Pengina, & de l'Océan oriental.

4°. La découverte du Kamtchatka & la manière dont les Russes s'y sont établis; la façon de vivre des Cosaques, les revenus de la Russie au Kamtchatka, le commerce de ce pays, & les différentes routes pour y aller.

Tout l'Ouvrage est enrichi de cinquante-huit planches, dans lesquelles sont représentés les usages & les habillemens des Russes; ceux des Tartares Calmouks & des Kamtchadals, avec les Divinités singulières de ces deux Nations. Ces planches, dont nous devons les dessins à M. le Prince, si justement estimé en ce genre, ont été gravées sous sa direction, par MM. le Bas, Prévoist, Dacles, Tiliard & autres Artistes célèbres.

L'Atlas, composé de trente-deux planches, tant simples que doubles, contient une très-belle suite de cartes sur l'Empire de Russie, la Sibérie & le Kamtchatka, avec les vues, plans, coupes & profils de différentes mines d'or & d'argent. On les trouvera de la plus grande netteté, & tout à fait propres à faire connoître aisément ces Pays-immenses, qui étoient presque inconnus à

l'Europe au commencement de ce siècle, & qui deviennent de jour en jour plus intéressans pour la politique & le commerce. La carte de Kamtschatka, faite sur une grande échelle, représente tout le détail de l'original : c'est une partie de géographie absolument neuve.

Ceux qui ne connoissent pas cet Ouvrage, pourront se convaincre de son importance & de sa beauté, chez M. Batilliot, Banquier, rue St Jacques.

Le prix de cet Ouvrage, qui étoit ci-devant de 180 liv. relié, ne sera plus que de 96 liv. en feuilles ; & ce seulement jusqu'à la fin du mois de Février 1778 ; passé lequel tems, s'il en restoit par hasard quelques exemplaires, ils seront vendus selon l'ancien prix.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

Anatomie de Vinslow, nouvelle édition,
24 vols in-12. A Paris, chez Didot le
jeune, Libraire, Quai des Augustins.

LE sort de cet Ouvrage est décidé depuis très-long-temps ; la multitude d'éditions & de traductions dans les différentes Langues de l'Europe, prouvé le cas qu'on en a fait ; c'est l'anatomie la plus savante que nous ayons, celle qui mérite le plus d'être consultée.

On a publié le *Prospectus* d'une nouvelle édition des *Œuvres de Saint Grégoire de Nazianze*, dont St Basyle a si bien fait l'éloge en peu de mots, en disant. « Qu'il étoit un Vase de gloire & » d'élection par l'innocence de ses mœurs; » un puits profond, par la vaste étendue » de ses lumières; la bouche même de » J. C., par la force & la sublimité de » son éloquence ». Cette nouvelle édition, en 3 vol. in-fol., est le fruit du travail de plusieurs Savants Bénédictins. On peut assurer qu'elle est, à tous égards, supérieure à toutes les précédentes, soit pour l'exactitude & la rareté du texte Grec & Latin, soit pour la partie Typographique, qui est parfaitement exécutée. La Veuve Desaint, remplie de zèle pour tout ce qui peut contribuer au progrès de la Religion, n'a rien négligé du côté de la dépense, pour la perfection de cette nouvelle édition. Le *Prospectus* renferme les conditions avantageuses pour les souscripteurs.

Œuvres du Révérend Père Labethonie, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, pour la défense de la Religion Chrétienne, contre les Incrédûles & contre les Juifs.

J U I L L E T. 1777. 163
3 vol. in-12. chez la Veuve Defaint,
Libraire, rue du Foin.

On trouve actuellement à Paris, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, *G. Vanswieten Commentaria in Hermani Boerhaave, Aphorismos de cognoscendis & curandis morbis*, 5 vol. in-4°. Parisis, 1771, 1773. Les 5 vol. en feuilles, 52 liv. 10 s. ; reliés, 60 liv.

Les vol. se vendent séparément ; savoir, tom. 1^e. , relié, 12 liv. 5 s. ; tom. 2, 10 liv. 5 s. ; tom. 3^e, 10 liv. 5 s. ; tom. 4^e, 12 liv. 5 s. ; tom. 5^e, 15 liv.

Il y a trente sols à diminuer pour les volumes pris en feuilles.

Ce commentaire de Vans wieten, sur les ouvrages de Boerhaave, est regardé comme un des livres fondamentaux de la Médecine ; c'est un Ouvrage usuel, dont la réputation est établie par 20 éditions ; & celle ci, imprimée à Paris, passe pour une des plus correctes & des mieux exécutées.

Dans un Ouvrage de cette importance, comme les fautes sont capitales, & peuvent avoir des conséquences funestes, le Public doit être en garde contre les éditions contrefaites qui en fourmillent ordinairement.

164 MERCURE DE FRANCE.

Vocabulaire des termes de Marine Anglois & François, in-4°. Imprimerie Royale; 31 Planches; 12 liv. br.; 14 liv. relié.

Table générale des matières contenues dans le Journal des Savans, depuis l'année 1665 jusqu'en 1750.

Table générale des Matières contenues dans le Journal des Savans, avec les noms des Auteurs, les titres de leurs Ouvrages, & l'extrait des jugemens qu'on en a portés.

Barrois aîné, ayant acquis les exemplaires de ce livre, offre de les donner, jusqu'au mois de Mai 1778, au prix de 100 liv. les dix volumes en feuilles, au lieu de 150 liv. que M. Briasson les a toujours vendus; passé ce temps, ceux qui lui resteront, seront remis à l'ancien prix.

Il a aussi quelques volumes séparés depuis le sixième. Les personnes qui auront négligé de le compléter, trouveront les volumes au prix de 10 liv.

Cette Table n'est pas une simple nomenclature. On peut la regarder comme

J U I L L E T. 1777. 165
un très-bon abrégé qui peut tenir lieu de
ce grand Ouvrage difficile à trouver com-
plet.

Histoire de l'Eglise & des Evêques-Princes de Strasbourg, depuis la fondation de l'Évêché jusqu'à nos jours, par M. l'Abbé Grandier, Secrétaire & Archiviste de l'Évêché de Strasbourg. A Strasbourg, 1776. in 4^o. tom. 1^{er}; & se trouve à Paris, chez Barrois l'aîné, Libraire, Quai des Augustins, du côté du Pont St Michel.

On peut encore souscrire jusqu'au mois d'Octobre prochain, pour cet Ouvrage; le prix de chaque volume est de 7 liv. rendu franc de port à Paris, & de 10 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit. La souscription ne consiste qu'en une promesse de prendre les volumes à mesure qu'ils paroîtront.



 A C A D É M I E S .

C O P E N H A G U E .

I. •

LA Société des Sciences de cette Ville propose pour l'année 1778, les sujets suivans :

E N M A T H É M A T I Q U E S .

Cum nostris temporibus varia instituerint Methodi, distantiam non nimis magnam ex una statione, ope unius vel duorum tuborum opticorum & speculorum mensurandi; desideratur optima & commodissima talis instrumenti dispositio & præcisionis gradus ejus subsidio obtinendus.

E N P H Y S I Q U E .

Utrum alcali vegetabile fixum sal simplex sit, an ex aliis substantiis compositum, experimentis effîcere.

E N H I S T O I R E,

Quæritur, quo tempore Danorum imperium in Ostonia cœperit, quenam incrementa quasque mutationes habuerit à Valdemaro II, ad Valdemarum usque III. Quandò penitus desierit, quis sub eâ potestate status hujus regionis fuerit Politicus & Ecclesiasticus, & quenam legum Danicarum vestigia ibi adhuc reperiantur.

Le Prix que la Société décernera à celui qui aura le mieux traité chaque sujet, consiste en une Médaille d'or, de la valeur de cent écus, argent de Danemarck.

Les Savans, tant Étrangers que Danois, excepté les Membres de la Société, sont invités à concourir pour ces Prix, & voudront bien écrire leurs Mémoires en François, Latin, Danois ou Allemand.

Les concurrens adresseront leurs Mémoires francs de port à Son Excellence M. de Hielmstierne, Conseiller Privé du Roi, Chevalier de l'Ordre de Danebrog, & Président de la Société; aucun écrit ne sera reçu au concours passé le dernier d'Août 1778,

La distribution des prix se fera vers la fin du mois d'Octobre, & le jugement

168 MERCURE DE FRANCE.

de la Société sera publié incontinent après.

Les Auteurs sont priés de ne se point faire connoître; mais de mettre une devise à la tête, ou à la fin du Mémoire, & d'y joindre un billet cacheté avec la même devise, qui contiendra leur nom & le lieu de leur résidence.

I I.

M A R S E I L L E.

L'Académie des Sciences & Belles-Lettres de cette Ville, propose pour Prix les sujets suivans:

Pour 1778. « Quels sont les divers
» engrais que la Provence peut fournir;
» quelle est la manière de les employer
» suivant les différentes qualités du ter-
» rein ». *Prix double.*

Pour 1779. « Quels sont les moyens
» les plus propres à vaincre les obstacles
» que le Rhône oppose au Cabotage,
» entre Arles & Marseille, & à empê-
» cher qu'il ne s'en forme de nouveaux ». *Prix double.*

Pour 1780. « Quels sont les avantages
» & les inconvéniens de l'emploi du
» charbon

« charbon de pierres , ou de bois , dans
 « les fabriques ; la description des dif-
 « férentes mines de charbon qui sont en
 « Provence , & leurs qualités ». *Prix
 double.*

Pour 1781. « Comme la profondeur
 « de tous les Ports peut diminuer par la
 « vase & le sable que les eaux pluviales,
 « les courans peuvent y charrier , &c.
 « L'Académie demande quelles sont les
 « causes qui pourroient concourir à com-
 « bler insensiblement le Port de Mar-
 « seille ; quels sont les moyens d'en pré-
 « venir les effets , & d'y remédier.

Ces Prix sont , chacun une médaille
 d'or , de la valeur de 300 liv. ; ils seront
 distribués chaque année le premier mer-
 credi après la quinzaine de Paques.

On adressera les ouvrages à M. Mour-
 raille , Secrétaire perpétuel de l'Acadé-
 mie ; ils ne seront reçus que jusqu'au
 premier Janvier de chaque année.

I I I.

Prix de l'École-Pratique de Chirurgie.

M. Housse , Directeur de l'Académie
 Royale de Chirurgie , Aggrégé au Col-

II. Vol.

H

lège de Montpellier , & chargé de l'inspection des Ecoles , a fondé à perpétuité quatre Médailles d'or , de cent livres chacune , pour être distribuées annuellement à quatre Étudians , qui , parmi les vingt-six , nombre fixé pour concourir , auront le plus profité des exercices & des instructions anatomiques & chirurgicales de l'École-pratique ; établissement utile & patriotique. Ces Médailles ont été adjugées ; cette année , aux sieurs Rober-Hubert Devesigneux , de Pontrallain , Diocèse du Mans ; Jean la Portère , d'Auga , Diocèse de Lescar ; Antoine-Pierre - Louis Reyne , de Metz ; & Eymond Durand , de Créon , Diocèse de Bordeaux.

Les quatre *accessit* consistant en quatre Médailles d'argent , pareillement fondés par le sieur Houste , ont été accordés aux sieurs Antoinne Sain , du Boisdoingt , Diocèse de Lyon ; Gilbert Tardif , de Mausun , Diocèse de Clermont ; Pierre Jacoupy-Lafond , de Dijon , & Jacques-André Balloffet , de Villefranche , Diocèse de Lyon.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE a donné, le mardi 8 Juillet, la première représentation de la reprise d'*Ernelinde*, Tragédie lyrique en cinq actes; le poëme est de feu M. Poinfinet, la musique est de M. Philidor.

Cette Tragédie, représentée pour la première fois en Novembre 1767, en trois actes, a été remise en cinq actes, par les soins de M. S. qui a donné plus de développement & de vraisemblance à ce poëme : il y a eu aussi des augmentations heureuses dans la musique. L'Administration de l'Opéra n'a rien négligé pour donner à ce spectacle toute la pompe dont il est susceptible.

On se rappelle qu'Ernelinde, fille de Rodoald, Roi de Norwége, avoit été promise à Sandomir, Prince de Danemarck. Ricimer, Roi de Suède, vient attaquer Rodoald dans ses Etats : Sandomir le fait triompher. Ricimer reclame

H ij

comme le plus digne prix de la victoire, la main d'Ernelinde. Sandomir est offensé de cette injustice ; il défend ses droits. Ce malheureux Amant est mis dans les fers ; mais il en est délivré par Rodoald, qui triomphe à son tour de Ricimer. Sandomir a la générosité de lui faire rendre sa liberté & sa puissance. Ricimer vaincu par tant de bienfaits, ne met plus d'obstacle à l'amour d'Ernelinde & de Sandomir.

Il faut avouer que le sujet de cet Opéra n'est pas aussi favorable pour le Théâtre Lyrique que ceux d'*Iphigénie*, d'*Alceste*, d'*Orphée*, d'*Armide*, de *Castor*, &c. Ces poèmes auroient autant, & peut-être plus de succès, comme on l'a déjà éprouvé, avec la simple déclamation sans musique, qu'avec la musique même la plus savante ; c'est donc le plus grand avantage qu'un Compositeur puisse avoir, que de traiter ces fables si connues & si intéressantes, dont la réussite a toujours été assurée. Mais les Connoisseurs applaudiront aux efforts qu'un homme de génie fait dans un sujet ingrat, pour en couvrir les défauts par les beautés de son art, & pour faire oublier quelquefois les vices de l'action

J U I L L E T., 1777, 123

par le charme de la musique. M. Philidor a mérité les suffrages des vrais Amateurs & les acclamations du Public, dans les morceaux d'ensemble & dans les airs, où il fait toujours allier un chant suivi & heureusement modulé, à l'énergie & à la vérité de l'expression. C'est-là sans doute ce qui caractérise le grand talent en musique, d'approprier au sentiment ou à la passion, un chant toujours pur & sensible; & c'est ce qui fera toujours distinguer l'Opéra d'*Ernelinde*, où M. Philidor a développé les richesses de l'imagination & de toutes les connoissances de son art. Beaucoup de morceaux seront recherchés & feront plaisir dans les concerts, où l'on n'admet que la véritable musique, celle qui a un caractère & une belle modulation.

Les Ballets de cet Opéra sont agréables & bien dessinés. La danse pantomime des Laponsy fait une variété piquante. Les premiers talens de la danse, Mesdemoiselles Heynel, Guimard, Allard, Peslin, MM. Vestris, Gardel, &c. y sont très-applaudis. Ces Ballets ont été composés par M. Noverre & par M. Gardel, & leur font honneur.

Mademoiselle le Vasseur, Actrice su-

H ij

périeure & excellente Musicienne, a joué & chanté avec beaucoup d'intelligence & d'expression le rôle d'*Ernelinde*. M. Larrivée a bien représenté *Ricimer*. M. Gelin a rendu avec noblesse & avec force *Rodoald*; & M. le Gros s'est distingué par son jeu, & par la beauté de son chant & de son organe, dans le rôle de *Sandomir*.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné le samedi 12 Juillet, la première représentation de *Gabrielle de Vergy*, Tragédie de feu M. de Belloi.

On n'avoit encore osé exposer sur la Scène François une action aussi terrible, & exprimée par le Poëte avec autant d'énergie.

Le Comte de Faiel, l'homme le plus jaloux & le plus emporté, a des soupçons contre *Gabrielle de Vergy*, sa vertueuse épouse. Il accuse Raoul de Coucy.

Trop ingrate Vergy, qui me fait réunir

A la douceur d'aimer le tourment de haïr,
 Toi que ma bouche accuse & que mon cœur adore,
 Que j'admire & flétris, que j'offense & j'implore;
 Plein des feux dévorans qui m'embrasent pour
 toi,

Que n'ai-je ton amour pour garant de ta foi !
 Mais tu hais ton époux : vérité trop funeste !...
 Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste.

Il lui dit que son père & son Roi exigent qu'ils aillent ensemble à Paris au-devant de Philippe-Auguste; Gabrielle obtient la permission de rester dans le Château d'Autrey; elle appréhende trop de revoir Coucy, & de ranimer le feu du fatal amour qui la consume. Cependant Faïel fait arrêter Monlac, l'Ecuyer de Coucy, qui a été surpris près du Château; il le croyoit un séducteur; il apprend au contraire que cet Ecuyer venoit annoncer au père de son Maître la mort de Coucy. Cette nouvelle inspire de la joie à Faïel, tandis que Gabrielle tombe évanouie & mourante: tant de douleur aigrit encore la jalousie de Faïel.

Monlac instruit Gabrielle de l'amour & du désespoir de Coucy. Il s'est jeté

dans un assaut devant le coup que Philippe, son Roi, alloit recevoir, & dont il l'a sauvé aux dépens de sa vie. Coucy croyant sa blessure mortelle, écrit à Gabrielle, & charge Monlac de lui porter ses derniers adieux & son cœur. Ce fatal billet finit par ces mots :

Adieu. Mon ame fuit, emportant ton image ;

Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi.

Monlac n'a pu remplir les ordres de son Maître, & l'a laissé mourant au milieu du carnage. Gabrielle repâit sa douleur de la lecture de la lettre de son Amant. Elle est surprise par Faïel, qui s'empare de la lettre. Il espère que la mort de son rival lui rendra la tendresse de son épouse ; mais le bruit de cette mort est bientôt détruit. Alors Faïel croit que la fausse nouvelle de ce trépas & le billet, sont des pièges concertés par les deux Amans, pour tromper sa crédulité. Il médite de cruels projets de vengeance. Raoul de Coucy vient, sous un nom inconnu, jusques dans le Palais de la Comtesse de Vergy, pendant l'absence de Faïel, pour une commission importante dont Rhétel, son parent, l'a char-

gé. Il rencontre Monlac, étonné de revoir son Maître. Gabrielle, qui n'a pu être prévenue, est effrayée & charmée de retrouver son Amant ; mais l'épouse de Faiel craint la présence de l'objet de sa passion. Faiel arrive furieux, lorsqu'il fait le retour de son rival. Il veut le combattre, & , retenu par Monlac, il l'attaque & le perce de son épée. Il ordonne en même-tems à ses Gardes de chercher & d'arrêter Coucy. Il insulte à l'inquiétude de Gabrielle, & la laisse dans le doute le plus affreux sur ce qu'elle doit craindre. Cependant Faiel doit s'être rendu à la Cour de Philippe, & son absence rassure un peu Gabrielle sur le sort de Coucy. Cet Amant vient encore parler de son amour à Gabrielle, mais c'est pour en faire le sacrifice à son devoir, & pour l'engager à l'imiter. Leur passion se ranime par les efforts même qu'ils font pour l'éteindre.

Prêts à se séparer,

Nos cœurs par plus de nœuds semblent se resserrer,
Triomphe douloureux, plein d'horreurs & de
charmes !

C'est dans ce moment que Faiel, qui
avoit été retenu par sa jalousie, poursuit

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

Coucy & le fait arrêter par ses gardes ,
& lui reproche les plus noirs complots.
Coucy ose le démentir , & reclame la
Loi des Chevaliers pour la défense de
l'honneur de Gabrielle. Faiel , en accep-
tant le défi de Raoul de Coucy , lui
dit :

Qu'on lui donne une armure : allons au champ
d'honneur ;

Ma justice y remit un glaive à ma valeur.

Je pourrois te punir : j'en ai le droit , sans doute ;
Tu croirois , en mourant , que Faiel te redoute.

Non ; François comme toi , l'honneur de me venger
M'offre un plaisir de plus à l'aspect du danger.

En vain Gabrielle s'oppose à leur fu-
reur. Faiel menace son épouse de l'en-
traîner dans le tombeau , quand même il
succomberoit sous le fer de son rival.

Gabrielle est enfermée dans un cachot ,
où elle attend avec terreur la nouvelle
du combat. Albéric , Écuyer de Faiel ,
vient lui dire qu'il a vu tomber son
maître sous les coups de Raoul. Gabrielle
écoutant alors la voix du devoir , pleure
la mort de son époux , & refuse de revoir
Raoul. Faiel revient blessé , & soutenu
par des soldats ; il donne des ordres pour
que sa vengeance soit exécutée ; il fait

J U I L L E T. 1777. 179

emmener Gabrielle , en lui disant qu'elle sera satisfaite. Faïel a tué Raoul ; il veut, que Gabrielle , en croyant que son amant triomphe , ait son cœur devant elle. On apporte le vase où ce cœur est renfermé , & goûte avec une joie horrible , la vengeance qu'il prépare à son épouse.

Il fait poser le vase & la lettre de Raoul sur une table , & dit :

Tout est prêt... repaissons mes yeux de ses tourmens...

J'en contemple à loisir les premiers instrumens.

(Il reprend la lettre & la montre à Albéric).

Reconnois le billet où leur lâche imposture
M'enseigna l'art cruel de venger mon injure.

(Mettant la main sur le vase).

Tu recevras ce don par Raoul inventé :

Ce don devient affreux par mes mains présenté.

(Découvrant le vase).

Sur ce cœur tout sanglant qu'ici ton cœur gémissé.

(Le recouvrant).

L'objet de ton amour en sera le supplice.

(A Gabrielle),

(En lui donnant la lettre). (En lui montrant le vase).

Tiens , voilà ton arrêt... & voici ta vengeance.

Prend... juge si Raoul doit encor m'alaïmer.

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

Gabrielle seule , relit le billet de son
amant ; & après en avoir répété les der-
niers mots :

Mon cœur est plus heureux , il reste auprès de toi.

Elle saisit le vase ; & , prête à prendre
le poison qu'elle croit qu'il renferme ,
elle apperçoit le cœur de son amant ; elle
jette un cri terrible , elle tombe évanouie ;
& , reprenant ses esprits , elle donne tous
les signes d'une douleur profonde ; elle
vent parler , & ne rend que des accens
plaintifs : sa vue est égarée ; un délire
affreux trouble ses sens ; elle croit voir
encore ce cœur lorsqu'il est soustrait à
ses yeux. Faïel désabusé , mais trop tard ,
se fait traîner auprès de Gabrielle ; il
abhorre son erreur & son crime. Ga-
brielle , dans son égarement , croyant
que c'est son père , se jette dans les bras
de son époux ; & le reconnoissant à sa
voix , s'en arrache avec fureur : elle
expire. Faïel livré à son désespoir , veut
ôter l'appareil de sa blessure ; mais im-
patient de mourir , il saisit un poignard ,
il se tue , & tombe aux pieds de Gabrielle.

Cette Tragédie est conduite avec beau-
coup d'art. Il y a de très-beaux vers , &
de grands sentimens heureusement expri-

J U I L L E T. 1777. 181
 mès. On a remarqué qu'il y avoit quel-
 ques longueurs à corriger. Elle a eu le
 plus grand succès ; mais ce Spectacle fait
 frémir ; & l'on peut à peine en soutenir
 la vue. Madame Vestris est sublime dans
 le rôle de *Gabrielle*. Il n'est point possible
 de jouer avec plus de sensibilité, de vérité,
 & d'énergie, ni de soutenir la scène aussi
 long-temps, ni avec autant d'intérêt. M.
 Molé joue le rôle de *Coucy*, avec l'intel-
 ligence & la chaleur qui caractérisent les
 grands talens de cet Acteur. M. Larive
 s'est surpassé dans le rôle de *Faict*, dont
 il a saisi & rendu parfaitement la passion
 & la fureur.

D É B U T.

Le Sieur V A N H O V E, Acteur de
 Bruxelles, a débuté sur le Théâtre de
 Paris, le 2 Juillet, par les rôles d'*Aug-
 guste* dans *Cinna*, de *Baliveau* dans la
Métromanie, d'*Euphémon* dans l'*Enfant
 Prodigue*, de *M. d'Orbesson* dans le *Père
 de Famille*, de *Danaus* dans *Hypermé-
 nestre*.

Cet Acteur a beaucoup d'usage du
 Théâtre ; il a un bel organe, & met dans
 son jeu beaucoup d'intelligence, de sen-

182 MERCURE DE FRANCE.
sibilité & de vérité. Il lui sera facile de
corriger quelques légers défauts de pro-
nonciation, & de ne point affecter trop
de simplicité dans sa déclamation.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens continuent ,
avec succès, les représentations *des trois
Fermiers*, spectacle agréable, & rendu
par les Acteurs avec beaucoup de vérité
& d'intérêt.

On se dispose à donner incessamment
Ernestine, Comédie nouvelle, en trois
actes, mêlée d'ariettes; & *Laurette*, Co-
médie en un acte, avec de la musique.

A R T S.

GRAVURES.

I.

LES COUSEUSES, Estampe d'environ
21 pouces de largeur & 17 de hauteur,
dessinée & gravée par J. Beauvarlet,

J U I L L E T. 1777. 183

Graveur du Roi, d'après le Tableau original du Guide; tiré du Cabinet de l'Impératrice Catherine II, Souveraine de toutes les Russies. Prix 16 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue du Petit-Bourbon, attendant la Foire Saint-Germain. Composition agréable, & gravée d'un burin précieux & pittoresque. C'est un des morceaux essentiels de l'œuvre de M. Beauvarlet, dont les Amateurs recherchent & conservent les Ouvrages.

I I.

Portrait de feu C. P. Colardeau, gravé, par Madame Lingée, à l'imitation du crayon, dans la manière angloise, format in-4°. d'après le dessin de L. R. Trinquesse. Prix 1 liv. 4 s. A Paris, chez M. Lingée, Graveur, rue des Maçons, près l'Hôtel des Quatre-Nations; & chez M. de Saint-Aubin, Graveur du Roi, rue des Mathurins, au petit Hôtel de Clugny. Ce Portrait est très-ressemblant, & gravé avec beaucoup de soin & de talent.

M U S I Q U E.

I.

Projet d'un Conservatoire François & Italien pour la Musique Vocale.

LES Conservatoires de Naples sont fameux ; les Amateurs admirent les avantages qui en résultent pour le progrès des Arts, & l'avancement des jeunes Elèves ; ils sont en même-temps surpris, que dans une Capitale célèbre par son goût pour les talens, on n'ait pas songé à former un pareil établissement ; le Sieur BIANCHI, Compositeur Italien, jaloux de mériter l'estime & la bienveillance des François, ose l'entreprendre, & il suivra en tout la méthode des Conservatoires de Naples, où il a été élevé.

Le Sieur BIANCHI, donnera son cours quatre fois la semaine ; deux jours seront destinés aux Dames, & deux aux hommes ; il enseignera à vocaliser sur toutes les voyelles, pour que la prononciation ne se trouve pas rafferée, & que l'on ne perde pas en chantant, les paroles.

Il donnera l'art de prendre la respiration, pour éviter au Chanteur la nécessité, où il se trouve souvent, de couper un mot en deux, & d'en interrompre le sens, faute de savoir mesurer son haleine à la Musique & aux paroles.

Il apprendra à augmenter & diminuer les sons insensiblement, sans altérer l'intonation ; par-là, on évitera la monotonie, les cris aigus, nazillards, & ceux qui partent de la gorge, &c.

Il fera un choix des meilleurs Solfèges Italiens, pour donner à la voix cette égalité dans les sons, qui est une des choses les plus essentielles ; on chantera à ses Cours des Duos, des Trios, & des morceaux d'ensemble, soit Italiens ou François, pour accoutumer l'oreille à l'harmonie ; de plus, le Sieur Bianchi aura quelques Musiciens d'orchestre, pour familiariser ses Elèves avec l'accompagnement ; chose essentielle pour ne manquer ni la mesure, ni l'à-plomb, & pour acquérir de l'assurance, avantage dont jouissent tous les Elèves des Conservatoires, & qu'ils ne doivent qu'à l'habitude & à la nécessité de chanter ensemble.

Le Cours du sieur Bianchi sera ouvert, pour les Dames, les Mercredi & Samedi,

186 MERCURE DE FRANCE.

depuis dix heures jusqu'à midi; & pour les hommes, les Lundi & Jeudi, aux mêmes heures, & il commencera ces Cours le 21 du mois de Juillet: il donnera aussi des leçons particulières en ville, ou chez lui. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance, auront la bonté de s'adresser, rue de la Grande-Truanderie, vis à-vis la rue Verderet, depuis neuf heures jusqu'à midi.

Ceux qui voudront apprendre à chanter des ariettes Italiennes, trouveront chez lui un habile Professeur de Langue, qui leur apprendra, en peu de temps, la vraie prononciation, pour bien articuler les paroles Italiennes.

I I.

Six trios pour la Guitarre, avec plusieurs airs variés; violon, basse, ou Alto Con sordini, dédiée à Mademoiselle de Noyan Descouars; composés par M. Montaur. Œuvre premier. Prix, 9 liv. A Paris, chez Madame Berault, Marchande de Musique, rue de la Comédie Française, Fauxbourg St Germain, au Dieu de l'Harmonie, & aux adresses ordinaires.

I I I.

Quatorzième Recueil d'Ariettes choisies,
 arrangées pour le Clavécin ou le Forté-
 Piano , avec accompagnement de deux
 violons & la basse chiffrée , dédiées à
 Mademoiselle Lenglé de Schoebeque ,
 par M. Benaut , Maître de clavecin de
 l'Abbaye-Royale de Montmartre, Dames
 de la Croix , &c. &c. Prix , 1 liv. 16 s.
 A Paris , chez l'Auteur , rue Dauphine ,
 près la rue Christine , & aux adresses or-
 dinaires.

G É O G R A P H I E .

CARTE de l'Amérique Septentrionale ,
 pour servir à l'intelligence de la guerre
 entre les Anglois & les Insurgens , dédiée
 à Monseigneur de Sartine , Ministre de
 la Marine ; par M. le Chevalier de Beau-
 rain , Géographe du Roi , & son Pen-
 sionnaire. Prix , 6 liv. Chez l'Auteur ,
 rue Gît-le-cœur.

 A R C H I T E C T U R E .

M. DUMONT, Architecte & Professeur d'Architecture, qui a donné au Public plusieurs volumes de Gravures de St Pierre de Rome, du Vatican & des Théâtres, &c., vient d'ajouter à la suite, sur la nouvelle Eglise de Ste Geneviève de Paris, une cinquième Planche. Cette suite est présentement composée d'un Plan géométral, d'une vue perspective de l'intérieur de cet Edifice, & de trois façades de la principale entrée à péristyle, qui sont terminées avec différentes pensées de dômes octogones & circulaires, avec ressauts & sans ressauts.

Ces cinq Planches sont exactement gravées d'après les dessins de M. Soufflot; elles sont, actuellement ensemble, du prix de 6 liv.



POUR ET CONTRE, ou Réponse à des
Critiques.

IL EST sans doute intéressant, qu'un Auteur attaqué puisse quelquefois repousser les traits d'une critique injuste ou hasardée. C'est pourquoi nous nous ferons un devoir de rassembler dans un article particulier les réponses qui nous seront envoyées ; en demandant la permission de réduire la question à son point essentiel, & d'écartier tout ce que l'humeur, l'amour-propre voudroient dire d'étranger ou d'offensant. Il n'y a pas de meilleure réplique que celle de la raison ; & il n'y a aucun Ecrivain qui doive s'en plaindre. Voici une de ses observations qu'on nous a engagé de proposer.

On lit, dans le Journal de Politique & de Littérature, du 25 Mars, page 416 ; que, *par sombres jalousies*, dans son conte Arabe, M. Dorat entend apparemment les *jalousies qu'on met aux fenêtres* ; car, dit le Journaliste, je n'en connois point d'autres au pluriel. Mais cette critique est-elle bien fondée, lors-

que cette expression a été consacrée par les meilleurs Ecrivains ?

1°. Consultez St Évremont : *cette femme n'a point de ces jalousies chagrines contre toutes les vertus.*

2°. Ecoutez Despréaux :

Fuyez sur-tout, fuyez ces *basses jalousies*,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.

3°. Fontenelle nous dit : La bienséance ne veut pas que les femmes fassent paroître *certaines jalousies* qui sont un peu trop engagées dans les sens.

4°. Enfin, Fenélon s'exprime ainsi :
» *Ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs, n'approcheront jamais de cet heureux séjour de la paix.* » Le Journaliste, après une critique aussi mal fondée, ajoute : « Il est donc
» *vrai qu'on peut, pendant long-temps,*
» *remplacer le talent d'écrire par celui*
» *de faire parler en sa faveur toutes les*
» *voix que l'on peut gagner.* » Nous demanderons à notre tour, quelle est cette manière de s'exprimer, *faire parler toutes les voix ?*

Autre Observation. Dans le même Journal, N°. 10. à l'article de l'analyse

J U I L L E T. 1777. 191
du discours de M. l'Abbé de Müi, Curé
de Saint Laurent.

» On voit, dit M. de L. H., que l'Au-
» teur a du style. C'est dommage qu'il
» pêche trop souvent contre le goût. S'il
» parle des loix, *c'est une barrière étendue*
» *devant la Société contre les fougues de*
» *la licence & de l'audace ; ce sont des*
» *chaînes jetées au méchant ; pour*
» *l'empêcher de devenir criminel ; ce*
» *sont des roues ajoutées à la grande ma-*
» *chine de l'économie politique.* Il est clair
» que les loix ne peuvent pas être à la
» fois des *barrières*, des *chaînes*, des
» *roues*.

Sans doute le Journaliste a cru faire
rire ses lecteurs par cette plaisanterie.
Mais, doit-elle faire rejeter du discours
ces grandes & belles images qui en font
l'ornement ? Lorsqu'Homère compare
Ajax & Diomède à deux génisses attelées,
à deux coursiers fougueux ; lorsque Lu-
cain compare Rome affoiblie, à un vieux
chêne chargé de dépouilles, à un colosse
prêt à tomber, quel Lecteur ne s'élèveroit
pas contre un critique qui diroit
froidement : Il est clair qu'*Ajax & Dio-*
mède ne peuvent être à la fois deux bœufs
& deux chevaux, *Rome un arbre & une*

statue. Qu'on lise Bossuet ; qu'on lise les ouvrages de tous les hommes véritablement éloquens ; leur imagination brillante leur présente les objets sous toutes les faces , & sous leurs différens rapports. Ils ne racontent pas ; ils peignent ; ils font tableau ; & ils ne parviennent à nous émouvoir , à nous entraîner , à exalter nos têtes , pour ainsi dire , que par les grandes images qu'ils présentent à notre esprit. Sans doute les loix ne sont pas physiquement des *barrières*, des *chaînes*, des *roues* , mais elles sont tout cela dans leurs différens rapports. Elles produisent l'effet d'une barrière opposée à la licence & à l'audace ; elles ont la force des chaînes jetées au méchant pour l'empêcher de devenir criminel ; & dans la grande machine de l'économie politique , elles sont comme de nouvelles roues ajoutées à celles qui la font mouvoir.

L'Orateur ne pouvoit entrer dans ce froid commentaire pour expliquer sa pensée ; mais il mérite sans doute des éloges , & non des critiques , pour s'être livré aux élans de sa riche imagination , & pour avoir usé du droit accordé au genre oratoire , si voisin de la poésie.

Trait

Spectacle pittoresque.

LE Sieur Joly, Peintre & Architecte du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine, vient de terminer un Spectacle pittoresque, auquel, depuis plusieurs années, il consacre tous les momens de loisir. Auteur de tous les sujets qu'il a peints & exécutés, il réunit tout ce que l'art peut offrir de plus séduisant, la correction du dessin, la magie du clair obscur, l'illusion de la perspective, la richesse & la majesté de l'architecture; les effets les plus piquants de la nature, l'élégance & le naturel des figures; le beau choix des sujets, & l'agrément du coloris concourent à occasionner, dans les Spectateurs, l'illusion & la surprise la plus agréable.

Ce Spectacle intéressera également les connoisseurs, les Artistes, les amateurs & tous les curieux.

On pourra le voir tous les après-midi jusqu'au soir. Il y a place pour dix à douze personnes, mais l'on ne peut éclairer pour moins de trois ou quatre.

Le prix est de 3 liv. par personne.

II. Vol.

I

Le Sieur Joly demeure , en attendant une place plus commode , rue de la Mortellerie , sur la petite Place , près la rue des Barres , au Dauphin de pierre , au premier,

Traité d'amitié & de dévouement.

IL y a quelque temps qu'un pauvre journalier , habitant d'un village appelé la Croix-Rousseau , est resté veuf avec quatre enfans en bas âge ; sa sœur , qui peut avoir vingt-deux ou vingt-trois ans , étoit en service , & fort bien placée. Cette fille a quitté sa condition pour venir demeurer avec son frère ; elle l'aide du travail de ses mains , & sert de mère aux quatre enfans. Il lui restoit quarante francs de ses gages ; elle en a acheté une vache , qui contribue à la subsistance de toute la famille,



ANECDOTES.

I.

LE titre de Prince de Galles, que porte le fils aîné du Roi d'Angleterre, héritier présomptif de la Couronne, est fort ancien, & fut donné pour la première fois par Édouard I, à son fils aîné, d'une manière assez singulière. Ce Prince faisant la guerre aux Gallois, qui ne pouvoient se résoudre à subir le joug des Anglois, s'avisa, pour les soumettre, de leur proposer un accommodement. Il leur demanda s'ils vouloient s'affujétir à un Prince de leur Nation, dont la vie étoit sans reproche, & qui ne parloit pas un mot d'Anglois. Les Gallois ayant déclaré qu'ils l'accepteroient, le Roi leur présenta son fils, dont la Reine venoit d'accoucher dans le Château de Caernavan, situé dans la Province de Galles; le peuple lui prêta sur le champ serment de fidélité.

I I.

Deux Seigneurs Anglois , élevés ensemble dans le même Collège , & ne s'étant point vus depuis qu'ils en étoient sortis , se rencontrèrent un jour. Après les complimens réciproques : *Milord* , dit l'un , ne vous souvient-il pas que vous me devez dix mille-livres sterling? = Je ne me le rappelle pas. = « Lors- » que nous étions au Collège , nous » jouâmes à croix ou pile pour le montant de cette somme , & vous la perdîtes ». = C'étoit une plaisanterie. = Non , *Milord* , cela étoit sérieux. = « Si vous m'assurez sur votre parole » d'honneur que la chose est ainsi , cela » me suffit ». Le gagnant donna cette parole , & le perdant paya la somme.

I I I.

Charles-Quint demandant un jour à Michel-Ange quelle estime il faisoit d'Albert Dure , habile Peintre Allemand , & Littérateur estimable ; il lui répondit sur le champ , avec la franchise d'un homme de génie qui fait s'apprécier :

Je l'estime à tel point , que si je n'étois pas Michel-Ange , j'aimerois mieux être Albert Dure , que l'Empereur Charles-Quint.

I V.

Un jeune Étranger se présenta au Wauxhall de la Foire St Germain, avec un chien, auquel on refusa la porte; il le mit au Corps-de-garde, & entra; mais à peine fut-il dans le Wauxhall, qu'on lui vola sa montre. Il descendit au Corps-de-garde pour faire sa déclaration, & dit au Sergent que s'il vouloit lui permettre de rentrer avec son chien, il découvreroit bien le voleur. On le lui permit; le maître indiqua par ses gestes ce qu'il avoit perdu; le chien se mit en quête, & s'attacha au voleur, qui fut fouillé & convaincu. Mais il se trouvoit six montres dans ses poches; l'instinct du chien ne fut point en défaut; il choisit, parmi les six, celle de son maître, & la lui rapporta.



A V I S.

I.

Pommade pour les hémorroïdes.

CETTE pommade guérit radicalement les hémorroïdes internes & externes, en peu de jours, sans qu'il y ait rien à craindre de retour de cette maladie, ni accidens pour la vie en les guérissant; prouvé par nombre de certificats authentiques que l'Auteur a entre ses mains, & par un nombre infini de personnes dignes de foi, de tout âge & de tout sexe, guéries radicalement depuis plusieurs années, &c. par l'usage qu'elles ont fait de cette pommade, inventée & composée par le sieur C. Levallois, ancien Herboriste, pour sa propre guérison à lui-même, au mois de Mai 1763.

Cette pommade fait son opération avec une douceur & une diligence surprenantes, en ôtant d'abord les douleurs dès ses premières applications.

Elle est divisée en deux sortes, pour agir ensemble de concert; l'une est préparée en suppositoires, pour être insinuée & amollir les hémorroïdes internes par une douce transpiration; l'autre est applicative sur les externes, pour fondre & dissoudre, avec la même douceur, les grosseurs externes, & recevoir au dehors la transpiration qui se fait intérieurement.

L'on distribue cette pommade avec approbation & permission, chez l'Auteur, Vieille rue du Temple, maison de M. Barnoult, en face de la rue Sainte Croix de la Bretonnerie; & à ses dépôts, rue de Richelieu, au galant Russe; chez M. Deloche, Marchand Limonadier, au coin de la rue de la Perle, à Paris. A Sens, grande rue, chez M. Evrat, Marchand Chaudronnier.

Pour les hémorroïdes nouvelles, les deux demi boîtes, avec trois suppositoires, font de 3 liv. joint à un imprimé qui indique la manière de s'en servir.

Le prix des doubles boîtes, avec six suppositoires, pour les hémorroïdes anciennes, est de 6 liv. : quant aux invétérées de 10, 20 à 30 ans, il faut redoubler l'usage de la pommade, & il s'ensuit toujours le bien-être désiré.

Les personnes de Province qui désireront se procurer de cette pommade, sont priées d'affranchir leurs lettres, & d'indiquer leur messageric.

I I.

Le sieur Roussel, demeurant à Paris, rue Jean-de l'Epine, chez l'Epicier en gros, la porte-cochère à côté du Tourneur, au deuxième appartement sur le devant, près de la Grève, donne avis au Public qu'il débite, avec permission, des bagues dont la propriété est de guérir la goutte. Les personnes qui en sont fort affligées doivent porter cette bague avant ou après l'attaque de la goutte; en la portant toujours au doigt, elle préserve d'apoplexie & de paralysie.

Le prix des bagues montées en or, est de 3 liv. & celles en argent, de 24 l.

Le fleur Roussel coupe les Cors, les guérit avec un peu d'onguent, & coupe les ongles des pieds.

Le prix des boîtes à douze mouches est de 3 liv.

Celui des boîtes à six mouches est 1 l. 10 s.

Il a une pommade pour les hémorroïdes, les soulage & les guérit.

Les pots de pommade sont de 3 liv. & 1 l. 4 s.

Il a une eau pour guérir les brûlures, approuvée par M. le Doyen & Président de la Commission Royale de Médecine.

Le prix des bouteilles est de 3 liv. & de 1 l. 4 s.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, 2 Mai.

ON dit que le Gouvernement a reçu des nouvelles qui lui apprennent la mort du Rêgent de Perse, & les dispositions où le Pacha, qui commande l'armée Ottomane dans la Province de Bagdad, est de faire évacuer incessamment Bassora par la garnison Persane.

Les Russes répandus dans toutes les places & dans tous les ports de la Presqu'île, y retiennent, à ce qu'on dit, plus de deux cents bâtimens du pays, & n'ont laissé sortir que le Kan Dewlet.

Guerai & la suite. Il paroît que cette détention est une espèce de représaille, pour obliger la Porte à se relâcher sur le passage des frégates Russes qui sont ici.

De Varsovie, le 14 Juin.

La réponse qu'on attendoit ici de Pétersbourg, relativement aux différends de la démarcation Prussienne, est enfin arrivée. Elle porte que Sa Majesté Impériale, prête à saisir toutes les occasions où elle pourroit témoigner à la République ses bonnes intentions, & sa sincère & constante amitié, employeroit ses bons offices pour engager le Roi de Prusse au désistement que l'on desire de la part de ce Prince; qu'indépendamment des démarches directes qu'elle faisoit, elle envoyoit ordre à son Ambassadeur à Varsovie, d'y entrer en négociation avec le Résident de la Cour de Berlin.

On ne peut guère se flatter que cette affaire ait une heureuse issue, d'après la déclaration que le sieur Blanchot, dans une première conférence, a faite à l'Ambassadeur de Russie, qu'il ne pouvoit se relâcher en rien des prétentions du Roi son Maître.

Indépendamment des Troupes Russes entrées en Pologne par Kiew, & qui ont filé le long du Boristhème, il est entré récemment un autre Corps par la Lithuanie, qui dirige également sa route vers le Niester. Ces différentes Troupes forment environ 40,000 hommes.

177

De Stockolm, le 4 Juin.

Le Roi a notifié dernièrement la résolution où il étoit de faire un voyage à Pétersbourg, dont il a fixé le jour au 9 de ce mois. On a fait venir en conséquence de la Finlande un Chébec, qui conduira Sa Majesté à Abingfors, où elle s'embarquera sur une Galère qui la transportera jusqu'à Pétersbourg. La Suède sera privée, dit-on, jusqu'à la fin de Septembre, de voir son Roi, dont la suite, peu nombreuse, ne sera composée que des Sénateurs Comte Ulric-Scheffer, & Posse, & de deux Chambellans. Ce voyage inopiné a fait suspendre les dispositions qui se faisoient pour un camp dans les environs de cette Ville; & le Duc de Sudermanie, qui doit y rester pendant l'absence du Roi son frère, ne fera point cette année son voyage de Scanie.

De Rome, le 18 Juin.

Le 6 de ce mois, vers les quatre heures après-midi, on ressentit ici une secousse très-légère de tremblement de terre; mais on apprend qu'elle a été plus sensible à Naples.

Il y aura Consistoire lundi prochain, & l'on assure que le Pape y fera quatre Cardinaux, les Seurs Salviati, Auditeur de la Chambre Apostolique; Pallora, Trésorier-Général de cette même Chambre; Onerari, Secrétaire de la Congrégation des Evêques & Réguliers; & Marcolini, Président d'Urbia.

De Raguse, le 17 Mai.

La République se trouvant privée, depuis plus de deux mois, de la Felouque Napolitaine, chargée d'apporter & de reporter les paquets publics, ainsi que l'argent & les effets du commerce, prend aujourd'hui le parti d'expédier une Barque nationale à son Consul à Barlette, pour se faire donner des éclaircissemens sur cette privation. Le retard de la Felouque fait craindre qu'elle n'ait été prise par des Forbans, ou qu'elle n'ait péri.

De Malte, le 30 Mai.

La Frégate Française l'*Athalante* est arrivée ici le 26 de ce mois, après avoir laissé à Palerme le Duc d'Ayen, ainsi que le Comte & la Comtesse de Tessé, qui avoient dessein de s'y arrêter. Cette Frégate travaille à réparer quelques dommages qu'elle a essuyés, pour remettre incessamment à la voile.

De Londres, le 15 Juin.

Il résulte du rapport de quelques Bâtimens, qui ont quitté New-Yorck les 12 & 15 Mai dernier, qu'à ces dates différentes tout y étoit encore dans le même état qu'auparavant, qu'on y paroïssoit seulement occupé des dispositions nécessaires à la campagne la plus importante de cette guerre; puisque c'est une opinion assez générale que, si les Américains ne sont pas vaincus cet été, il faudra renoncer au projet de les:

I vj

réduire par les forces de terre, & se borner à une armée navale, qui les amène à l'obéissance par la chute de leur commerce, & le défaut de toute importation & exportation.

Le Général Howe avoit, dit-on, écrit d'une manière très-pressante, bien avant l'ouverture de la campagne, qu'on lui envoyât le plus de Troupes qu'on le pourroit, & la réponse qu'on lui a faite a été, qu'il étoit trop tard pour se procurer encore des Troupes auxiliaires chez l'Etranger, & qu'il étoit impossible de lui en envoyer un plus grand nombre de Nationales. D'après ce fait, & sur-tout d'après les instructions du Lord Percy à ce sujet, quelques amis même de l'Administration commencent à redouter que notre armée ne soit pas assez considérable pour terminer la guerre cette année.

Si l'on en croit un Particulier nouvellement arrivé de nos Colonies, on a mis les fortifications de Philadelphie dans un tel état de défense, qu'il n'est pas étonnant que le Général Howe ait changé sa marche & son projet. Les Pensilvaniens, dit ce Particulier, ont élevé un fort défendu par trois retranchemens & par un fossé large & profond. Une batterie de 120 pièces de canon borde le parapet, & plusieurs petits forts, bâtis sur les rives de la Delawarre, suffisent pour empêcher que de petits bâtimens de transport ne puissent faire aborder des Troupes.

On lit dans une Gazette du Nouvel-Hampshire, du 31 Mai, une lettre de Morris Town, du 17, par laquelle on apprend que quelques jours auparavant, il y eut une affaire assez vive entre les

Troupes du Roi & les Américains, près de Piscataway; que les premiers furent d'abord repoussés, & qu'étant venus à la charge une seconde fois, ils avoient encore été mis en déroute; que ces deux actions, au rapport de quelques déser-teurs, leur ont coûté près de deux cents hommes tant tués que blessés, tandis que les Insurgens n'en avoient perdu que la huitième partie. On ajoute qu'on vient d'être informé que, depuis peu, il est arrivé de l'Isle-Longue au Quartier Général des ennemis à Brunswick, deux cents charriots, destinés vraisemblablement pour retirer de cette Ville leurs gros bagages.

On lit dans une Gazette de la Virginie du 26 Mai dernier, que le 19 le Général Putnam, ayant sous ses ordres cinq mille hommes, fut attaqué à la pointe du jour, près de Prince-Town, par un Corps à-peu-près égal sorti de Brunswick. L'action dura jusqu'à sept heures du soir, & les Troupes du Roi se retirèrent en désordre, & laissèrent six cents prisonniers & beaucoup de morts. On a vu des prisonniers que le défaut de subsistances avoit forcé le Lord Cornwallis à risquer cette action, dont le succès n'a pas répondu à ses efforts.

Les Américains se vantent d'être en état de faire face aux forces réunies du Général Howe, & annoncent qu'il y aura dans peu vingt mille hommes rassemblés à Ticonderago pour défendre cette place, qu'ils regardent comme la clef de leur pays; mais s'il est vrai que les Généraux Anglois fassent remonter la rivière d'Hudson par leurs Troupes, celles-ci auront précédé les ren-

206 MERCURE DE FRANCE.

forts Américains, qui ont un trajet beaucoup plus long & plus pénible à faire. Selon ces dispositions respectives, les nouvelles prochaines doivent être du plus grand intérêt.

Une lettre d'Ecosse dit qu'on est instruit dans ce pays que le Congrès a équipé une flotte destinée à venir insulter leurs Villes maritimes. Cette nouvelle a déjà jeté l'alarme aux environs du golfe de Clyde, où l'on a envoyé de Dunbriton vingt caisses d'armes pour en armer le Peuple de Greenock. Les Magistrats de Glasgow prennent aussi leurs précautions.

De Paris, le 27 Juin.

Monsieur, frère du Roi, à son passage par la Ville de Tours, a fait l'honneur au Chapitre de la noble & insigne Eglise de Saint-Martin, dont nos Rois sont depuis huit siècles Abbés séculiers, Chanoines & Protecteurs, de s'y faire recevoir Chanoine d'Honneur, suivant le droit des Princes de son Sang. Cet événement a répandu la joie la plus vive dans le Chapitre, la Ville & la Province.

La Chambre du Commerce de Nantes, pour donner une suite plus étendue aux fêtes que Monseigneur le Comte d'Artois a bien voulu accepter de sa part, vient de former le projet d'en fonder une, qui sera célébrée à perpétuité, le 24 Mai de chaque année, sous le titre de la *Rosière d'Artois*. On y mariera une fille pauvre, mais reconnue pour sage & vertueuse, à laquelle on donnera une dot de 4 à 500 liv. Le choix de

cette fille a été remis unanimement à la Dame Drouin, femme d'un Commerçant de cette Ville, & après sa mort les Juges du Consulat seront revêtus de cet honorable emploi.

On mande du Puy en Velay que l'Evêque de ce Diocèse a reçu le *Pallium* des mains de l'Evêque de Clermont, nommé à cet effet par Sa Sainteté. Ce droit, attaché depuis plusieurs siècles à cet Evêché, & notamment conféré en 1445 à Jean de Bourbon, Evêque du Puy, avoit été négligé par les derniers Evêques; celui d'aujourd'hui l'a fait revivre en sa faveur. Cette cérémonie s'est faite le 8 de ce mois, dans l'Eglise Cathédrale du Puy, avec beaucoup de pompe, au son de toutes les cloches. Les Corps de Justice, les Officiers du Régiment de Bourbon & toute la Noblesse y ont assisté.

Le Chapitre, en reconnoissance des soins que ce Prélat s'est donnés pour faire revivre ce droit ancien, a, par une délibération, fondé à perpétuité une grand'messe solennelle pour sa conservation, & une messe de *Requiem* après la mort.

Le Grand-Maître de Malte ayant permis au Comte de Bosredont, Sous-Lieutenant des Gardes-du-Corps du Roi, de porter la Croix de Malte, en considération du grand nombre de Chevaliers de son nom qui sont actuellement dans cet Ordre, & de tous ceux que sa Maison a fournis depuis son établissement, Sa Majesté a bien voulu lui accorder la permission de porter cette Croix avec celle de Saint-Louis.

Le sieur de la Peyre, Chirurgien-Major, ancien Prévôt pour les dissections & préparations anatomi-

208: MERCURE DE FRANCE.

miques du Collège de Chirurgie de Montpellier, a lu, dans séance de la la Société royale de Médecine de Paris, tenue le 1 juillet, trois Mémoires qui ont mérité l'attention de cette Compagnie; l'un sur les moyens de conserver l'eau douce sur mer, & de la rendre inaltérable & potable pendant les voyages de long cours; l'autre sur la guérison des ulcères par le mouvement vacillatoire du verre ardent; & le troisième, sur les moyens de traiter & de prévenir le scorbut en mer.

PRÉSENTATIONS.

Le 22 juin, la marquise de Montaignu a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale, par la duchesse de Béthune.

Le 6 juillet, le sieur Guyot, avocat-procureur-général du Roi en son conseil-supérieur de Corse, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le sieur de Miromesnil, Garde des Sceaux, & ensuite à la Reine & à la Famille royale.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Les sieurs Née & Masquelier, graveurs, que Leurs Majestés ainsi que la Famille royale, ont honoré de leurs souscriptions pour un ouvrage intitulé: *Tableaux pittoresques, politiques, phy-*

ſques & littéraires de la Suisse, ont eu l'honneur de préfenter à Leurs Majeſtés & à la Famille royale, le 22 juin, la cinquième ſuite de cet ouvrage.

Le même jour, le ſieur Sage, des académies royales des Sciences de Paris, de Stockholm, & des académies impériale & électorale de Mayence, cenſeur royal, a eu l'honneur de préfenter au Roi la ſeconde édition de ſon ouvrage intitulé : *Elémens de minéralogie docimaſtique*, en 2 vol.

Le ſieur Jeurat, de l'académie royale des Sciences, ancien professeur de mathématiques & pensionnaire de l'Ecole royale Militaire, chargé par l'Académie dont il eſt membre, de calculer chaque année la connoiſſance des tems, ou celle des mouvemens céleſtes, pour l'uſage des Aſtronomes & des Navigateurs, a eu l'honneur de préfenter, le 6 juin, à Sa Majeſté, le volume de l'année. 1779; ce volume eſt le cent unième depuis que l'Académie a entrepris cet ouvrage, qui n'a ſouffert aucune interruption, & que les différens Membres de l'Académie ont ſucceſſivement enrichis des productions les plus utiles aux progrès de l'aſtronomie & de la navigation.

N O M I N A T I O N S.

Le 22 juin, le ſieur le Gourz de Saint-Seyne a prêté ſerment de fidélité entre les mains du Roi, en qualité de premier préſident du parlement de Dijon.

Le Roi a nommé le sieur Necker directeur-général des finances ; & Sa Majesté a choisi , pour remplir les trois places du comité contentieux de ce département , le sieur de Beaumont , conseiller d'état ordinaire , & conseiller au conseil royal des finances , & les sieurs de Fourqueux & de Villeneuve , conseillers d'état.

Le 6 juillet , le duc d'Aubigny , pair de France , duc de Richemond & de Lenox , a eu l'honneur de faire ses remerciemens au Roi , au sujet de sa duché-pairie , enregistrée au parlement le 1 du même mois , sur lettres d'érection de janvier 1684.

Le Roi a donné la place de mestre-de-camp en second du régiment Royal-Pologne cavalerie , vacante par la mort du comte de Vogué , au comte Louis de Durfort , colonel en second du régiment de Champagne.

Sa Majesté a aussi disposé de la place de colonel en second du régiment de Champagne , en faveur du comte de Bryas.

Le chevalier de Monteil , capitaine des vaisseaux du Roi & brigadier des armées navales , a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le sieur de Sartine , ministre & secrétaire d'état au département de la marine & des colonies , & de faire ses remerciemens de la place de commandant des Gardes de la marine à Brest , qu'elle a bien voulu lui confier.

M A R I A G E S.

Le 6 juillet, le Roi & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du comte de Simiane, lieutenant de Roi de la province de Xaintonge, avec la comtesse de Damas, dame de Remirémont.

Le 13 juillet, Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du comte de Choiseul-d'Aillecourt, capitaine au régiment des Cuirassiers, avec demoiselle Ducray; celui du comte d'Avaux, colonel en second du régiment de Berri, gentilhomme d'honneur de Monseigneur le comte d'Artois, avec demoiselle de Bourbonne.

M O R T S.

Nicolas Cailloux, natif de Metz, est mort le 7 juin, à l'Hôpital Saint-Julien de Nancy, âgé de 108 ans & 5 jours. Il a joui, jusqu'au dernier moment, de sa mémoire & de sa raison, & deux ans avant sa mort, qui n'avoit été précédée d'aucune infirmité, il avoit fait à pied un voyage de 50 lieues.

Charles-Louis-Henri d'Appelle-Voisin, fils du marquis de la Roche-Dumaine, est mort le 10 de

212 MERCURE DE FRANCE.

juin, au château Dufou, près de Châtelleraux, dans la 11^e année de son âge.

La dame de Château-Morand, Abbessé de Fontaine-Guerard, est morte en son Abbaye, le 29 du même mois.

Claude Bourachot, prêtre, docteur de Sorbonne, abbé commendataire de l'abbaye royale de Saint Pierre de Neaulphe-le-Vieux, ancien ordre de Saint-Benoît, diocèse de Chartres, & supérieur-général du séminaire de Saint-Sulpice, est mort à Paris audit séminaire, dans la 80^e année de son âge.

Claude Comte de Bessé de la Richardie, ci-devant chef de brigade de gendarmerie, mestre-de-camp de Cavalerie, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, est mort en son château d'Auliac en Auvergne, le 13 du mois dernier, âgé de quarante six ans.

Marguerite-Félicité de Conflans, Dame de Mesdames de France, veuve du Comte de Maulde, Marquis de la Bullière, est morte à Paris le 7 Juillet.

Marie-Genève de Viennay de Lucé, épouse de Michel Roland, Comte des Ecotais de Chantilly, est morte en son château des Ecotais en Touraine, le premier du même mois, dans la soixante-huitième année de son âge.

Françoise-Thomas de Pange, épouse du sieur de Saint-Simon, grand-d'Espagne de la première classe, brigadier des armées du Roi, colonel du régiment de Touraine, & dame pour accompagner Madame la Comtesse d'Artois, est

Porte au château de Songy, près Vitry-le-François, le premier du même mois.

Antoine-Arnaud de la Biiffe-Damilly, premier Président du Parlement de Bretagne, est mort à Rennes le 7 Juillet, dans la 79^e année de son âge.

Guillaume Coustou, chevalier de l'ordre du Roi, digne du nom célèbre qu'il portoit, Sculpteur, Recteur & Trésorier de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, Garde de la Salle des Antiques, est mort à Paris, le 23 Juillet, dans la soixante-troisième année.

*Tirage de la Loterie Royale de France,
du 1 Juillet 1777.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

22, 17, 31, 33, 32.

Du 16 Juillet.

Les numéros sortis de la roue de fortune sont

64, 40, 73, 63, 36.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
Les Plaisirs champêtre,	<i>ibid.</i>
Épître à M. ***.	8
Imitation du premier livre de l'Enlèvement de Proserpine,	14
Lisias & Cécile,	16
Philémon,	34
La Femme savante,	37
Vers chantés lors du passage de Monsieur à Saint-Papoul,	38
Réponse aux Voulors de M. de ***.	39
Moralité pour les Amans,	40
Imitat. d'une Epigramme de Martial,	41
Ode à M. l'Evêque de Saint-Flour,	<i>ibid.</i>
Vers à Madame la Princesse de Monaco,	43
Impromptu,	44
Madrigal,	45
Epithalame,	<i>ibid.</i>
A M. Caihava,	46
Explication des Enigmes & Logogryphes,	47
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	50
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	54
L'Odyssée d'Homère,	<i>ibid.</i>
Diction. histor. bibliographique, portatif,	61
Mémoire sur la médecine agissante,	86
Lettre sur les Spectacles,	75
Pratique moderne de la Chirurgie,	79

De la composition des payfages ,	82
Histoire de Rhédy ,	84
Etat de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie en Europe ,	88
Le Congrès de Cythère ,	92
Essai sur les Machines hydrauliques ,	97
De la Sensibilité ,	100
Flora Parisiensis ,	104
Journal des Causes célèbres ,	105
Lettre de M. de Tresséol ,	114
Mém. sur les travaux qui ont rapport à l'ex- ploitation de la mâtire dans les Pyrénées ,	121
Traité sur les coutumes Anglo-Normandes ,	127
La Cyropédie ,	129
Treſor généalogique ,	138
Réflexions sur l'Opéra ,	143
Lettre à M. le Baron de la Vieille-Croche ,	146
Essai sur les révolutions de la Muſique en France ,	148
Proſpectus des Analectes politiques, civiles & littéraires ,	153
Voyage en Sibérie ,	159
Annonces littéraires ,	161
ACADEMIES ,	166
Copenhague ,	<i>ibid.</i>
Marſeille ,	168
Ecole pratique de Chirurgie ,	169
SPECTACLES .	171
Opéra ,	<i>ibid.</i>
Comédie Françoisé ,	174
Comédie Italienne ,	182
ARTS .	<i>ibid.</i>
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Muſique .	184

216 MERCURE DE FRANCE.

Géographie,	182
Architecture,	188
Pour & contre,	189
Spectacle pittoresque,	193
Trait d'amitié,	194
Anecdotes.	195
Avis,	198
Nouvelles politiques,	200
Présentations,	208
————— d'Ouvrages,	<i>ibid.</i>
Nominations,	209
Mariages,	211
Morts,	<i>ibid.</i>
Loterie,	213.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second volume du Mercure de France, pour le mois de Juillet, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 20 Juillet 1777.

DE SANCY. ♦

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme.